

**M a r i e   D o r m o y**

**L'Initiation  
s e n t i m e n t a l e**

**F l a m m a r i o n**

Du même auteur

Chez le même éditeur : *L'Exorcisée*, roman.

Chez d'autres éditeurs :

*Dentelles de l'Europe centrale.*

*Lettres de Michel-Ange* (traduction).

À paraître prochainement

*Les Poésies de Michel-Ange* (traduction).

Il a été tiré de cet ouvrage, dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 4 à 40.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Copyright 1929,  
by Ernest Flammarion.

AU DIEU PAN

Solstice d'été. 21 juin 1927.

# L'initiation sentimentale

## I

« Trovai Amor in mezzo della via.  
(*Vila Nuova*).

Il est six heures du matin. Le soleil frôle déjà le rebord du balcon. Le grondement assourdi de la rue, m'arrivant au travers des fenêtres closes, m'apprend que Paris se ranime. Roulée en boule dans son lit, très proche du mien, ma grande sœur Suzanne dort d'un bon sommeil. Dans la chambre de papa et de maman, on n'entend rien encore. Nul autre que moi n'est éveillé dans la maison.

J'aime ce moment de solitude ; je voudrais qu'il durât longtemps encore. Hélas mon souhait est bien inutile. Même en retardant les pendules, je n'y gagnerais rien. Maman est plus ponctuelle que le meilleur des chronomètres ; tout de suite elle s'apercevrait de ma supercherie et, à l'instant même où sept heures sonneraient aux autres horloges, comme les autres matins, elle entr'ouvrirait la porte et nous dirait : « Suzanne et Françoise, il est temps de vous lever. » Alors résignons-nous !

J'ai eu treize ans hier. Dès le matin, on m'a souhaité mon anniversaire. Mon oncle François m'a fait cadeau d'une jolie bourse ancienne, et mon cousin Jacques, dont c'était aussi l'anniversaire, puisqu'il a juste dix ans de plus que moi, m'a

donné un billet tout neuf, pour, m'a-t-il dit en riant, acheter des cigarettes.

À celles-ci, j'ai préféré un beau cahier vert, marbré comme une peau de crocodile, qui ornait de sa splendeur la devanture du papetier, et sur lequel, dès le premier jour où je le vis, j'avais jeté mon dévolu.

Maman aussi m'a fait un cadeau, et papa, et Suzanne ; et ma vieille Célie qui m'embrasse toujours comme si j'étais encore son nourrisson, avait fabriqué un bon gros gâteau au chocolat pour moi seule. Pendant toute la journée je me suis donc prise pour une personne d'importance. Je m'imaginais que j'étais devenue une grande jeune fille, que j'aurais toujours des robes neuves, que j'étais belle comme une fée.

Ce matin, bien qu'il me soit pénible de le reconnaître, je me retrouve Gros-Jean comme devant. Je suis toujours maigre comme un chat de gouttière, j'ai des bras et des jambes qui n'en finissent plus, car j'ai grandi si vite que je ressemble à un poulet mal venu.

Alors, pour me consoler, j'ai pris mon beau cahier neuf, je l'ai ouvert avec précaution, et j'écris, j'écris... j'écris parce que j'ai une bonne plume et que personne ne me surveille. Et puis, il faut bien que j'écrive puisque, malgré qu'il y ait toujours beaucoup de monde autour de moi, je n'ai personne à qui me confier.

Suzanne ? elle est bien trop vieille, elle a dix-huit ans. Jamais je n'oserais lui raconter tout ce qui me passe par la tête ; de plus, elle n'a pas besoin de moi. Elle a beaucoup d'amies qu'elle rencontre soit au bal, soit en soirée, car elle sort très souvent avec papa et maman.

Papa ? il est occupé à l'usine que, de moitié avec mon oncle, il possède à Levallois-Perret. Il part tôt le matin, déjeuner à la hâte, — et encore pas tous les jours, — repart aussitôt, et ne rentre le soir qu'au moment de se mettre à table. Il n'a guère le temps de songer à ses filles.

Maman ? elle est trop sévère. Elle m'aime bien, mais, devant elle, j'ai peur. Il me semble que tout ce que je fais est mal, et je souffre de cet éloignement où elle me tient. Je voudrais qu'elle me laissât grimper sur ses genoux, qu'elle me câlinât, qu'elle s'occupât un peu de tout ce qui fait ma vraie vie et dont elle n'a aucune idée. Mais elle dit que c'est mal élevé de toujours parler et s'occuper de soi, alors je me tais. Du reste il lui faut tenir la maison, faire et recevoir des visites, s'occuper de papa, de Suzanne, des bonnes. C'est beaucoup, tout cela, et il ne lui reste plus de temps pour penser à moi. Il y a peut-être aussi de ma faute, car je me sens si différente d'elle et de papa que, pendant longtemps, j'ai cru être une enfant trouvée.

Maintenant je suis plus raisonnable et, jugeant mieux les choses, je m'aperçois que je ressemble, traits pour traits, à ma grand'mère, qui aurait peut-être été mon amie, mais que je n'ai jamais connue puisqu'elle est morte lorsque j'avais quelques mois.

Quand je regarde son portrait pendu dans le salon, je me retrouve presque. J'ai son front, un grand front blanc, presque masculin. J'ai sa bouche mobile, ourlée de lèvres d'un rouge trop vif, car on croirait que je les farde. J'ai aussi ses cheveux blonds, d'un drôle de blond de chaume, seulement mes yeux, au lieu d'être brun velouté comme étaient les siens, sont clairs et mouvants comme ceux d'un chat siamois.

Mais que je ressemble à ma grand'mère, cela n'arrange pas les choses. Je reste toujours sans personne, absolument personne.

Jusqu'ici je ne m'étais pas aperçue de mon isolement, parce que j'avais ma poupée. Mon oncle et ma tante me l'avaient offerte pour ma fête, quand j'étais petite encore. Tout d'abord, je n'osais la prendre, tant j'avais peur de l'abîmer. Mais, quelques jours après l'avoir reçue, ma tante étant morte, je m'attachai passionnément à cette grande

filles blonde aux yeux noirs, dernier souvenir de celle qui n'était plus. Je l'aimais surtout quand elle était habillée comme un vrai bébé, avec le maillot et la grande pelisse qui l'enveloppait toute. Il me semblait qu'elle était plus réellement mienne.

Dès que j'avais fini d'apprendre mes leçons, je la prenais sur mes genoux et la gardais pendant des heures entières. Jacques me traitait taquinement de « mère gigogne », mais cela m'importait peu, et je n'en dorlotais pas moins ma fille. Puis, quand j'étais seule, et sûre que personne ne viendrait me déranger, je m'asseyais sur une chaise basse, et, ouvrant ma robe, je serrais mon enfant contre ma peau nue, comme je l'avais vu faire aux mamans qui nourrissent leur bébé.

Seulement ma poupée ne tétait pas. Elle restait inerte en mes bras, et son immobilité faisait mon désespoir. Le jour où une de ses jambes est tombée par terre, ses yeux n'ont même pas cillé, tandis que moi je pleurais toutes les larmes de mon corps.

Peu à peu, je me suis lassée d'elle. Maintenant elle dort dans une boîte longue, étroite, close comme un petit cercueil. De temps à autre j'en soulève le couvercle, pour revoir celle qui m'est, malgré tout, encore chère ; elle garde toujours sa désespérante frigidité, et, chaque fois, je me retrouve plus seule que jamais.

Ce que je voudrais, c'est avoir un petit bébé avec moi, mais un vrai, qui crie, qui pleure, qui tette, que je puisse embrasser et câliner autant que je le voudrais. Mon insensible fille serait ainsi avantageusement remplacée. Par moments, ce désir est si fort en moi, que je me mets à fureter dans toutes les chambres, avec l'espoir d'y trouver le petit être si ardemment attendu, et, chaque fois, j'ai une nouvelle déception. Pourtant c'est bien ainsi que naissent les enfants, je l'ai lu dans un journal, et un vrai encore, un journal pour les grandes personnes. Il y avait écrit : « En rentrant de voyage, M. X... s'est trouvé père d'un fils auquel il ne

s'attendait pas du tout. » Alors, pourquoi cela ne m'arriverait-il pas, à moi aussi ?

Célie me dirait si c'est un petit garçon ou une petite fille, car je ne saurais seule en décider, et je ne connais pas le signe qui renseigne les mamans, puisqu'elles ne se trompent jamais. À défaut d'un petit bébé, je me contenterais d'un chat, d'un chien, de quelque chose de chaud et de vivant contre quoi je m'endormirais le soir, de quelque chose que je puisse aimer.

Lucette, la petite sœur de Marthe Noël, une amie de Suzanne, souffrait depuis plusieurs jours d'une fièvre tenace. Rien n'était déclaré, mais tout était à craindre. Avant-hier, maman m'avait emmené avec elle pour prendre des nouvelles. Dès que la porte fut ouverte, la femme de chambre nous apprit que la pauvre petite était morte.

Je ne la connaissais pourtant pas beaucoup, mais je fus tellement saisie que je ne pus pleurer. Et pourtant il faut toujours pleurer quand on vous dit que quelqu'un est mort, sans cela on croit que vous n'avez pas de cœur.

Marthe Noël, tout en larmes, vint nous embrasser ; elle parla de cercueil, de mise en bière, de service funèbre, de la tombe qui n'était pas prête, de détails qui me donnaient froid dans le dos.

Jusqu'ici, la mort me semblait quelque chose de très doux. Je savais, pour l'avoir vu sur des images, que l'on montait droit au ciel, et que là, assis tous en rond, les mains jointes et les yeux fixés sur une lumière figurant Dieu le Père, le temps se passait à prier en chantant des cantiques.

Depuis la mort de Lucette, ce n'est plus la même chose. « La pauvre petite », dit-on en parlant d'elle, comme s'il lui était arrivé un grand malheur. Il semble qu'elle ait été emportée par une puissance mystérieuse et implacable à laquelle ni son papa, ni sa maman, ni aucun de ceux qui l'aimaient n'ont su ou pu l'arracher.

Je ne suis pas allée à l'enterrement, quoique j'en avais bien envie, puisque je n'ai jamais vu cela. Mais, au retour, maman a tout raconté à papa, surtout la cérémonie du cimetière, si horrible, que je me suis mise brusquement à pleurer.

Les cimetières, je savais bien que ma grand'mère, que ma tante y étaient, mais je ne comprenais pas très bien comment. Ils m'apparaissaient seulement comme de grands jardins tristes, où il est défendu de jouer. Aujourd'hui, j'en sais toute l'horreur. Aussi ne puis-je me défendre d'un pénible frisson quand je pense que, moi aussi, un jour, on me mettra, comme Lucette, dans une boîte hermétiquement close, que l'on m'enfoncera dans un grand trou noir, recouvert d'une dalle si épaisse, que jamais plus je ne reverrai la lumière du jour.

Il me semble déjà sentir la froideur des nuits d'hiver, et le suintement de l'eau bourbeuse qui, s'infiltrant à travers les pierres et les planches disjointes, arrivera jusqu'à moi. Je mourrai comme grand'mère, comme ma tante, comme Lucette. Et ceux que j'aime vivront encore, et peu à peu mon image s'effacera de leur souvenir, comme celle de ma tante s'efface du mien.

Malgré le printemps qui s'affirme chaque jour, malgré le soleil, malgré les fleurs, malgré les oiseaux, la vie me paraît endeuillée à jamais. Bien plus que sur Lucette, c'est sur moi que je pleure.

Mon amie Nicole est venue passer l'après-midi avec moi. C'est la seule petite fille que je connaisse. Maman l'invite quelquefois, d'abord parce que nous allons au même cours et au même catéchisme, et puis aussi parce que son père, qui est docteur, rend souvent service au mien. Sa mère est toujours malade et ne voit personne. C'est à peine si je peux lui dire, bonjour quand Nicole m'invite chez elle.

Tout le monde la trouve jolie, Nicole. Elle possède, en effet, une splendide chevelure blond ardent, et des yeux verts comme des émeraudes. Mais moi, je ne l'aime pas. Elle est trop hardie, trop curieuse. Et puis, il y a des choses embarrassantes entre nous.

Quand j'avais six ou sept ans, elle m'a entraînée un jour dans la salle de bain. Après avoir soigneusement fermé la porte sur nous, elle se mit en tête de me faire déshabiller complètement, pour voir, prétendait-elle, « si nous étions faites de la même façon ».

Voyant que j'hésitais, elle se mit, pour me décider, à me dire des choses si laides, que je n'oserais jamais les répéter, ni même les écrire.

Je sortis à la hâte, indignée. À cet instant, maman passait dans le couloir.

— Fais donc attention, me dit-elle irritée, tu as failli me faire tomber. Pourquoi es-tu si rouge ?

— Je ne sais pas, j'ai peut-être froid aux pieds.

— On n'a pas « peut-être froid aux pieds ». On a froid ou on a chaud.

Elle haussa les épaules et, distraite, s'en fut.

J'aurais bien voulu ne pas lui mentir, mais comment oser lui dire ce dont il s'agissait, à elle qui ne veut même pas que je prenne mon bain sans peignoir ?

Depuis ce jour-là, Nicole me regarde avec un drôle d'air. Elle semble en penser toujours plus qu'elle n'en dit, de sorte que parfois je n'ose soutenir son regard, et, sans comprendre ce qu'elle veut, je rougis comme si j'étais coupable.

Cet après-midi, elle semblait plus gentille, plus affectueuse que de coutume. À un moment donné, sans avoir l'air de rien :

— Sais-tu, me dit-elle tout bas, que M<sup>me</sup> Vernet attend un bébé ?

— Non, mais comment le sais-tu, toi ?

— Parce qu'à la maison on en parle à mots couverts, mais je comprends très bien ce dont il s'agit. D'abord, elle est assez grosse pour que ce soit vrai.

— Ce n'est pas une raison, cela. Notre concierge est bien plus gros encore que M<sup>me</sup> Vernet, et je n'ai jamais entendu dire qu'il doive avoir un enfant.

— Tu es une sotte, dit-elle en me riant au nez, tu ne comprends jamais rien. Je le sais parce qu'un jour où papa n'avait pas de consultation, j'ai regardé les images des livres qui lui ont servi à faire sa médecine. À présent, j'en sais aussi long là-dessus que n'importe qui.

— Moi aussi, je sais très bien comment cela se passe. Si tu ne te moques pas de moi, je te le dirai.

— Dis, pour voir, répondit Nicole en riant déjà. Je perdis bien vite ma belle assurance :

— On doit les trouver quelque part dans la maison, répondis-je en bredouillant, peut-être dans la cheminée, comme les jouets à Noël.

— Tu es bête, mon dieu que tu es bête ! s'exclama Nicole. Tout cela, ce sont des histoires d'enfants. Les livres de papa racontent tout autre chose, seulement tu es trop petite pour que je te le dise.

— Non, mademoiselle, je ne suis plus petite. Hier encore on a dû rallonger mes robes, parce que j'avais trop grandi ; et puis, tâte mon corsage, tu verras que je pourrais presque nourrir un petit bébé.

Nicole me regardait en dessous, riant d'un air équivoque, attendant ma question.

— Tu n'as rien compris aux livres de ton père, continuai-je, agressive de la sentir si moqueuse. Si c'était une maladie, maman me l'aurait dit, et maman ne peut pas mentir.

— Tu crois ça, lança Nicole avec dédain. Et son regard mauvais me pénétra jusqu'au cœur.

Sans doute, pensai-je soudain, maman ne peut pas mentir, mais me dit-elle toujours toute la vérité ?

Sentant que je commençais à douter, Nicole se mit à rire et me dit d'une voix pesante :

— C'est moi qui sais tout, et qui le sais exactement. Je sais même qu'il y a des femmes pas mariées qui ont des enfants. Ce sont celles qui se conduisent mal et qui aiment un homme. Je l'ai su par la femme de chambre qui, avant-hier, le criait à la concierge par l'escalier de service.

— Mais moi, j'en aime des tas d'hommes, et je n'ai jamais eu d'enfants, ni selon ma méthode, ni selon la tienne.

Là-dessus elle entra dans une colère folle et, pour mieux me convaincre qu'elle seule savait la vérité, elle me donna de si horribles détails que, toute la nuit, j'ai rêvé de femmes éventrées, auxquelles on faisait subir de terrifiantes opérations, et qui demeuraient inertes, pantelantes, sur des linges souillés de leur sang.

Depuis quelques jours, je ne me sens pas bien. Je dors mal, au réveil je suis envahie par une torpeur accablante qui me laisse inerte, les yeux clos, incapable de me mouvoir. Au cours de la journée, j'éprouve des fatigues subites, puis, tout à coup, le besoin de courir et de sauter. Sans raison, je deviens anxieuse, et je pleure à gros sanglots ; l'instant d'après, sans savoir pourquoi, je ris à me pâmer.

Si quelqu'un m'aimait, je lui confierais tout cela, mais personne ne m'aime. Si maman, si papa avaient voulu... s'ils avaient compris que, pendant des heures entières, j'attendais un regard, un mot tendre, un geste affectueux...

Quand j'étais petite, papa me semblait le plus beau de tous les hommes. Tout, en lui, me charmait : sa voix chantante, ses yeux pénétrants, son port de tête un peu hautain. Quelquefois, à la campagne, nous sortions ensemble. Il ne me disait rien, car il est toujours occupé de ses affaires, mais de le tenir par la main, de marcher à côté de lui, je me sentais si heureuse, que je ne souhaitais rien d'autre pour toute ma vie.

Quand je serai grande, pensai-je, c'est avec lui que je me marierai, et je ne le quitterai jamais.

Parfois, m'élevant dans ses bras, il me regardait de ses yeux rieurs et m'embrassait. Je rougissais et, comme sous le coup d'une émotion trop violente, je me sentais défaillir de joie.

Mais j'ai grandi. Peu à peu, il a cessé de s'occuper de la fillette que j'étais et qui l'amusait moins que le bébé. Bien souvent j'ai pleuré de cet abandon. Alors, dans mon infini besoin de tendresse, je me suis rejetée sur maman.

Je l'ai aimée comme elle ne le saura jamais. Je ne la quittais pas du regard. Quand elle sortait, je me tenais dans sa chambre, touchant ses vêtements, respirant l'odeur de ses robes. Mais elle, elle restait toujours sévère avec moi ; sauf le jour de ma première communion qui ne m'a été si doux que parce que je la voyais continuellement me sourire.

J'ai cru que ce serait le commencement d'une constante intimité, d'un échange sans réserve. Hélas ! je fus trop vite détrompée.

— Une enfant bien élevée ne doit pas être aussi expansive, me disait-elle chaque fois que j'osais enfin me montrer moi-même.

Et quand je lui demandais naïvement pourquoi :

— Parce que cela ne se fait pas, répondait-elle, impatiente.

Ah ! les choses qui se font et les choses qui ne se font pas, comme je les embrouille facilement !

Hier encore je m'étais leurrée d'espoir. Ne me sentant pas bien, je m'étais couchée aussitôt après le dîner. J'espérais qu'elle viendrait auprès de moi, qu'elle poserait ses mains fraîches sur ma tête, et que, très doucement, elle me caresserait.

Elle n'est pas venue ; elle parlait avec père. Tous deux se concertaient afin de savoir s'ils inviteraient à dîner, ou seu-

lement à prendre le thé, le sculpteur Pierre Davis, l'ami de mon oncle.

C'est aujourd'hui jeudi, un bon jour, le jour où j'ai le droit de dormir jusqu'à huit heures, de ne pas mettre ma vieille robe de classe, c'est le jour du catéchisme.

Quand j'y arrive, la chapelle est vide encore. Je me glisse à mon banc où bientôt, non moins impatiente que moi, Nicole vient me rejoindre. Par petits groupes, arrivent nos compagnes. Enfin, lorsqu'onze heures sonnent, M. l'abbé Boilly fait son entrée.

Il est le plus jeune des catéchistes, et il récite les prières d'une belle voix grave qui nous fait plus recueillies. Quand il monte en chaire, nous devenons encore plus attentives. Nicole le regarde fixement, en extase. Moi, pour être plus proche de lui, je joins les mains et ferme les yeux. Et ses paroles répondent à ce que chacune de nous attend.

Ce matin il nous a entretenues des rapports permis entre jeunes gens et jeunes filles. Il nous veut gaies, aimables, réservées sans affectation, afin que notre conduite prouve continuellement l'excellence de notre religion. En sortant, nous étions prêtes à convertir tout ce qu'il y a de normaux, de polytechniciens, d'étudiants dans Paris.

— Il ne nous a pas dit si, au besoin, on pouvait les embrasser, remarqua Nicole une fois dans la rue.

— On n'embrasse jamais un jeune homme, Nicole, à moins qu'on ne doive se marier avec lui ; autrement, c'est un péché.

— Je le demanderai à M. l'abbé, car tu sais que, depuis deux mois, c'est lui qui est mon confesseur.

— Tu en as de la chance !

— Je lui raconte tout ce que je fais. Il se penche pour m'écouter, et nous sommes si proches l'un de l'autre que je sens l'odeur de sa brillantine. Pour que cela dure plus long-

temps, je m'accuse même d'un tas de péchés que je n'ai jamais faits.

— Et après, tu n'as pas honte ?

— Non. Quand il me dit : « Allez en paix », c'est comme s'il m'embrassait, et, au catéchisme suivant, je vois passer dans ses yeux le reflet de mes fautes.

Je restai un moment songeuse.

— S'il te donne la permission d'embrasser un jeune homme pour le convertir, tu me le diras ?

— Oui, répondit Nicole avec un timbre de voix qui signifiait : « non ».

Le temps des vacances est venu. Nous avons quitté Paris et son étouffante chaleur, pour Brignogan, village d'extrême Bretagne. C'est la première fois que je me trouve dans un pays aussi sauvage et aussi désolé ; et je m'y plais.

D'abord, nous avons une grande maison où j'ai une chambre pour moi seule. Elle prend jour par deux vastes fenêtres, d'où je découvre tout le pays, toute la lande, toute la mer, la mer moirée par les grandes traînées mouvantes et irisées des courants, qui s'entrecroisent et s'enlacent comme de longues lianes souples.

Je vis plus librement qu'à Paris, et c'est bon de faire ce qu'on veut, comme on le veut.

Il y a huit jours déjà, un soir, je m'étais attardée dans ma chambre, à regarder la lune qui jouait avec la mer frissonnante. La nuit était tiède. L'odeur capiteuse des jasmins et des troènes en fleurs m'alanguissait. Je me sentais à la fois anxieuse et ravie, inquiète et éperdue.

Je restai ainsi fort avant dans la nuit. Quand je sentis venir à moi la fraîcheur annonciatrice de l'aube, je me décidai enfin à prendre quelque repos. Je dormis mal. J'avais chaud et froid tout ensemble, je sentais mon cœur battre avec violence. À mon réveil, je vis, sur mon lit, une petite grappe

rouge. Provenait-elle d'une mystérieuse écorchure ? je ne sus le découvrir.

Lassée par une nuit insomnieuse, tentée par une mer d'or liquide, je voulus, comme les autres jours, prendre mon bain.

Dès que la première vague eut effleuré mes sandales, un grand frisson me secoua, puis, lorsque l'eau m'arriva aux genoux, je tombai à la renverse, perdant complètement connaissance...

Quand je revins à moi, je me retrouvai dans mon lit, tenaillée par d'atroces douleurs. Maman était soucieuse. Elle, Suzanne, Célie, papa même, s'empressaient autour de moi. Je crus que j'allais mourir et me mis à pleurer.

— Ne t'inquiète pas, me dit maman d'une voix pensive, tu n'es pas malade, tu souffres seulement d'un petit ennui qui arrive à tout le monde quand on cesse d'être enfant. D'ici un jour ou deux, il n'y paraîtra plus, et tu seras devenue une grande fille.

À force de soins, je me remis un peu, et, l'heure du déjeuner étant venue, on me laissa seule.

Malgré les paroles rassurantes de maman, je fus, de nouveau, hantée par l'idée de la mort. On trompe si souvent ceux dont la fin est proche ; et comment ne pas croire qu'elle pouvait survenir, puisque c'était ma vie même qui s'en allait.

J'aurais voulu revoir la mer encore une fois, j'aurais voulu embrasser la terre tiède, avant de m'ensevelir en elle. Et je me sentais si esseulée, que des larmes lentes coulaient intarissablement de mes yeux.

Brusquement, une lumière se fit. Des mots, des lambeaux de phrases, murmurés jadis par Nicole, me revinrent à la mémoire. Je fis des rapprochements, je cherchai le sens véritable de mystérieuses paroles prononcées devant moi. Je revoyais l'image de femmes rencontrées soit à Paris, soit ici,

de pauvres êtres qui ont le visage terreux, les yeux las, dont la démarche est alourdie par un invisible fardeau.

Je compris alors ce que voulait dire « être femme », et cette découverte m'anéantit ; puis je fus soulevée par une vague de révolte, tant je me sentais asservie à une loi inéluctable, tant me semblait accablante la rançon du bonheur.

Maintenant j'ai peur de la vie, j'ai peur de l'inévitable souffrance à laquelle je n'aurai peut-être pas la force de résister. Ce que je considérais comme le couronnement du bonheur, je sais désormais qu'il se paie d'innombrables douleurs. Et n'y a-t-il pas d'autres terribles inconnus que je n'ai pas encore su découvrir ?

J'ai peur, j'ai lâchement peur. Ah ! si j'avais créé le monde, je ne l'aurais rempli que de joies !

Je n'ai plus cette activité bondissante qui, jadis, me faisait appeler « la chèvre ». Je deviens doucement indolente, je n'aime plus que m'étendre sur le sable chaud de la plage d'où je regarde inlassablement la mer incessamment changeante. L'ombre qui, imperceptiblement, s'allonge à chaque minute, me donne la mesure des heures. Bientôt les teintes trop crues du plein midi se fondent, s'harmonisent, et les gros tas de varech, destinés à la fabrique d'iode, rougeoient comme s'ils étaient de pourpre.

Quand le soleil s'incline vers l'ouest, ses rayons obliques illuminent la brume qui flotte dans l'air, et la lande m'apparaît au travers d'une poussière d'or. Les maisons, les arbustes, les rochers même, semblent irréels. Seules se détachent, en ombres chinoises, les vaches paisibles aux sabots recourbés.

Après la chute du jour, lorsqu'un brouillard monte de la terre, les rochers aux multiples formes paraissent s'éveiller du long sommeil où semble les avoir tenus, pendant le jour, une fée malicieuse, et je m'associe à leur vie cachée, que seule je sais comprendre.

La mer, longtemps lumineuse, frémit encore. Dans la bande orangée du crépuscule, apparaîit une claire étoile.

Attentive et recueillie, à chaque heure du jour, à chaque heure de la nuit, je découvre la splendeur du monde, jusqu'alors insoupçonnée.

Nous voici réinstallés à Paris. Les heures me sont lourdes, car je n'ai plus le vent du large, je n'ai plus la mer, je n'ai plus rien de ce que j'aime. Heureusement, ce soir, M. Davis, l'ami de mon oncle, est venu dîner.

J'avais entendu si souvent parler de lui, par papa et maman, que je m'en étais fait une image toute différente de la réalité. Je l'imaginais beau comme un dieu, et somptueusement vêtu.

Quand je suis entrée dans le salon, j'ai été joliment déçue. M. Davis est de taille moyenne, il a les cheveux châtons, les yeux bruns, un peu morts. Dans sa physionomie, dans sa façon d'être, rien de saillant, rien d'inattendu. De plus, il est déjà vieux, il a presque trente ans.

Je savais d'avance, par Célie, qu'à table je serais placée auprès de lui. Pour être moins laide et avoir l'air d'une vraie jeune fille, j'avais retenu mes cheveux par un lien de velours noir. Cela me vieillissait beaucoup.

Au commencement du dîner, tout marchait à souhait. Personne ne s'occupait de moi, et l'on parlait de choses qui m'intéressaient beaucoup. Mais, alors qu'on servait le rôti, je me penche maladroitement vers M. Davis, et voilà mon ruban de velours qui tombe presque dans son assiette.

Cramoisié de honte, je me suis sauvée dans ma chambre, tandis que tout le monde riait de ma maladresse, que maman priait M. Davis de m'excuser. J'étais au désespoir. Je m'imaginais que M. Davis était très en colère, qu'il ne reviendrait plus jamais à la maison, qu'il m'en voudrait toute ma vie. Devais-je lui demander pardon ? lui faire des ex-

cuses, même après celles de maman ? le prier d'oublier ma sottise.

Je ne savais réellement plus que faire, quand la femme de chambre vint me dire que je devais revenir à table.

À pas de loup, j'ai regagné ma place. M. Davis causait avec papa, sans faire attention à ce qui se passait autour de lui, mais au cours de la soirée, à plusieurs reprises, il m'a regardée avec une curiosité amusée.

Hier au soir, Jacques nous a amené Jean Coulomb. C'est mon plus vieil ami, mon ami de toujours. Comme j'étais émue de le revoir !

Nous nous sommes connus tout enfants. Sa mère était l'amie la plus intime de ma tante, et, pendant plusieurs étés, papa et mon oncle louaient, à la Baule, une propriété contiguë à celle des Coulomb, qui alors habitaient Nantes.

Il y a trois ans, le père de Jean mourut. M<sup>me</sup> Coulomb, dont la fortune, par l'imprévoyance de son mari, se trouva fort diminuée, vendit sa maison de campagne, s'installa dans un petit appartement, et, grâce à des prodiges d'ordre et d'économie, fit achever ses études à son fils. Au mois d'octobre dernier, celui-ci entra à Polytechnique. Hier, il profita de son premier jour de liberté pour venir nous voir.

Il change, Jean. Il n'est plus le « garçon » avec qui j'étais fière de sortir. Il est devenu si sérieux, si sage. Il m'intimide. Quand il a son képi, il n'est pas trop mal, mais nu-tête, les cheveux coupés courts comme le veut le règlement, la peau abîmée par sa barbe naissante et par le rasoir, maladroitement manié, il n'est plus le Jean de jadis ; et je suis déçue.

Heureusement, il a toujours les mêmes yeux, de très beaux yeux bleu Delft, comme souvent, cet été, j'ai vu la mer. Et il est toujours le même bon camarade, un peu taquin, un peu brusque parfois, mais cherchant toujours à faire plaisir.

Que de souvenirs me rattachent à lui ! Souvenirs de jeux sur la plage, souvenirs de disputes, parce que l'un voulait jouer au cheval et l'autre à la toupie, souvenir d'une promenade faite un soir, sur la dune, je ne sais pourquoi, seuls.

La marée montait. On nous avait bien recommandé d'être sages, de ne pas nous éloigner du chemin, mais nous avions été si tentés d'aller voir la mer, ce soir-là phosphorescente, que, nous encourageant mutuellement à désobéir, nous sommes descendus sur la plage, tout près des vagues. Le vent s'est élevé, la mer, brusquement, est devenue plus forte ; pris de panique, nous nous sommes mis à courir de toutes nos forces vers la maison.

Jean, plus grand que moi, était déjà loin en avant. Je me sentis si seule, si perdue, que je m'arrêtai, découragée, et l'appelai d'une voix pleine d'angoisse. Il revint aussitôt vers moi :

— Tu t'es fait mal ? tu ne peux plus courir ?

— Non, j'ai peur parce que je suis toute seule.

Jean se mit à rire, et moi à pleurer. Alors il me prit gentiment contre lui :

— Tu ne dois pas avoir peur, Francette, il n'y a aucun danger.

— Il fait si noir, Jean.

— Qu'est-ce que cela fait ? que ce soit la nuit ou le jour, le pays est toujours le même.

De le sentir si attentif, je me calmai. Me tenant bien fort par la main, il m'accompagna, non seulement, comme il le faisait le plus souvent, jusqu'à la porte du jardin, mais encore jusque dans le salon, où maman et Suzanne m'attendaient.

De ce jour, j'eus pleine confiance en lui. Il était devenu celui qui protège et qui défend, aussi celui qui commande, et je lui laissais entièrement l'initiative des jeux.

Un jour, cependant, il m'a si fort effarouchée, qu'il eut beaucoup de peine à obtenir mon pardon. Nous étions à

table avec nos parents et des amis de ceux-ci. Au milieu du grand silence qui règne habituellement au début d'un repas, Jean se mit à crier d'une voix claironnante en se tournant vers moi :

— Quand nous serons grands, nous nous marierons tous les deux.

J'étais encore bien petite, mais je devins rouge et embarrassée, comme lorsque j'entendais prononcer des gros mots. J'eus alors l'intuition que, dans cet ordre d'idées, beaucoup de choses devaient rester mystérieuses.

Baissant le nez sur mon assiette, je fis la mauvaise tête, et jusqu'à la fin du dîner, me renfermai dans un mutisme complet. Jean était plein de confusion, mais ma bouderie le fâcha d'autant plus que nos parents se moquaient de mon méchant caractère.

Personne n'a compris que si Jean m'avait dit cela à moi seule, s'il m'avait dit cela, par exemple, le soir où nous marchions ensemble sur la dune, j'aurais pris la chose de tout autre façon.

Ce ne fut, entre nous, qu'un nuage bien vite dissipé, et les jours suivants, je l'aidai, esclave heureuse, à édifier les plus beaux forts de la plage.

Ce soir, je suis contente de l'avoir retrouvé ; il y a si longtemps que je désire avoir un ami

Nicole vient seulement de rentrer à Paris. Elle a erré de ville d'eau en ville d'eau, accompagnant sa mère, chaque jour plus malade. Quand je pense à la tristesse que cette ambiance de douleur physique apporte dans la vie de mon amie, toute ma prévention contre elle s'évanouit, et je suis prête à lui devenir la plus aimante des compagnes.

Elle a changé pendant ces longs mois d'absence ; elle n'est plus l'enfant gracile qu'elle était encore au printemps dernier, mais ce qui a changé surtout en elle, c'est l'expression de ses yeux qui s'est faite plus douce, ce sont ses gestes qui sont devenus plus câlins.

— Qu'as-tu fait pendant ces voyages qui devaient t'être si pénibles, toujours seule avec ta mère malade ?

— J'ai été très heureuse, car, au début de l'été, à Plombières, nous avons fait la connaissance d'une charmante anglaise, qui nous a suivies partout où nous sommes allées. Si tu savais quelle amie elle fut pour moi ! Si tu savais les heures de bonheur vrai que nous avons vécues ensemble ! Ma vie est changée, rien ne peut plus me faire souffrir, ni les maladies de mère, ni les continuelles absences de père. Je suis heureuse comme si j'avais découvert un trésor.

— Mais cette amie, Nicole, où est-elle maintenant ?

— Elle a dû retourner chez elle, il y a déjà plus d'un mois. J'ai souffert atrocement de son départ, mais maintenant je suis plus calme, et je pense avec joie que, ce qu'elle a été pour moi, je peux l'être pour d'autres.

— Crois-tu qu'on puisse être amies comme cela, si vite ? et puis se quitter, et puis devenir tout de suite après l'amie d'une autre ? À moi, cela paraît impossible.

— Tu crois ? demanda Nicole railleusement.

— J'en suis sûre.

Pour toute réponse, elle m'embrassa doucement, dans le cou, comme elle ne l'avait jamais fait encore. Ce témoignage de tendresse me désarma.

— Tu as donc besoin, toi aussi, d'avoir quelqu'un à qui tu puisses tout dire ? lui demandai-je impétueusement, stupéfaite de découvrir une Nicole inconnue.

— Qui n'en a pas besoin, Françoise, quand on a l'âme un peu délicate.

— Je te dirai tout, Nicole, je te dirai ma tristesse et ma joie, mon bonheur et ma peine, et si tu me donnes ta confiance comme je te donne la mienne, je serai pleinement heureuse.

— Oui, je te ferai des confidences... et d'autres choses encore, répondit-elle rêveusement, sans me regarder.

Puis, avec des yeux implorants :

— Dis-moi que tu m'aimes, dis-le-moi sincèrement.

— Tu le sais bien que je t'aime, répondis-je singulièrement émue, puisque je veux tout te dire.

Je la regardai et lui découvris un visage grave, mais vibrant. Je m'imaginai que sa vie avait un mystère, qu'elle voulait me faire la confidente d'un grand secret, qu'elle était très malheureuse ou prodigieusement heureuse.

— Dis-moi tout ce que tu as, demandai-je ardemment. Si tu souffres, je partagerai tes souffrances, et tes joies si tu es heureuse.

— Oui, mais plus tard. Aujourd'hui embrasse-moi, c'est tout ce que je désire.

Elle se pencha vers moi. Je ne sais comment il se fit que mes lèvres se trouvèrent sous les siennes. Je me retirai bien vite, en lui demandant pardon, et en m'essuyant la bouche avec mon mouchoir.

Comme je m'apprêtais à lui exprimer la joie sans mesure que j'éprouvais, je m'aperçus que son visage, si souriant, si détendu quelques minutes auparavant, était devenu tout à coup méchant, comme si j'avais fait quelque chose de mal. Sans me laisser dire un seul mot, elle cria tout bas, d'une voix pleine de colère :

— Tu es bien sotte, ma petite, de faire tant de simagrées. Si tu ne faisais tout cela que pour t'essuyer la bouche, ce n'était vraiment pas la peine de commencer.

Aussitôt elle s'en fut, sans me dire au revoir. Avant de s'être formé, mon beau rêve s'écroule, et ma joie avait été si soudaine que mon malheur me semble sans mesure. L'union de deux âmes, si ardemment attendue, me sera donc toujours refusée ? Ne trouverai-je jamais, sur ma route, celle qui pourrait me comprendre ?

Nicole a été renvoyée du cours. Nous l'avons appris ce matin. Que d'exclamations d'étonnement à cette nouvelle,

que de chuchotements, tant pendant les récréations que pendant les études.

En rentrant à la maison, j'ai averti maman :

— Je le savais, la directrice m'a écrit pour me prévenir. Tu cesseras donc toutes relations avec elle.

— Mais Nicole était une amie, elle venait ici.

— Elle n'y viendra plus, et, s'il t'arrivait de la rencontrer dans la rue, passe ton chemin comme tu le ferais avec une inconnue.

— Qu'a-t-elle fait ? Mademoiselle nous a dit seulement que c'était une faute grave, mais laquelle ?

— Ne cherche pas à comprendre, ni à savoir, ce sont des choses qui ne sont pas de ton âge.

Mon âge, toujours mon âge. Quel bon prétexte que mon âge ! Les entretiens qui ne sont pas de mon âge, les amusements qui ne sont pas de mon âge, les livres qui ne sont pas de mon âge. Mais la vie, elle, n'est-elle pas de mon âge ?

Depuis que Nicole a quitté le cours, je n'ai plus, comme vraie compagne, que Simone Arnaud. Elle semble bien m'aimer, elle aussi, mais cela durera-t-il ?

Hier je suis allée avec elle et son grand frère Claude à une matinée du Français voir *Andromaque*.

Claude ne ressemble pas du tout à Simone. Il est beaucoup mieux qu'elle, et, bien qu'il prépare une licence, il est très gai, très amusant.

Nous avons jacassé tous les deux comme si nous nous connaissions depuis toujours, si bien qu'au second entr'acte, Simone nous a dit aigrement :

— Je ne sortirai plus jamais avec vous deux ensemble, vous ne vous occupez pas plus de moi que si je n'existais pas.

C'était vrai que je la négligeais totalement. Je lui demandai pardon, et me fis de violents reproches d'avoir été aussi indifférente vis-à-vis d'elle, puisque c'est elle qui est mon

amie, c'est elle que j'aime. Aussi malgré l'envie folle que j'avais de bavarder encore avec Claude, je ne me suis plus occupée que de Simone ; et même dans la rue, en rentrant, je lui ai donné le bras, afin de n'être pas tentée de marcher tout le temps à côté de son frère.

Quand nous nous sommes quittés, Claude m'a donné une longue poignée de main, aussi pensai-je tout le temps à lui. Qu'il m'amuse ! Qu'il me plâit ! Comme tout ce qu'il dit a quelque chose de particulier. Si, quand je serai grande, il pouvait me demander en mariage !

Au plaisir de me trouver avec Claude se joignait celui d'être au théâtre. C'est la première fois que j'y allais, et j'ai décidé, à part moi, de me faire actrice.

Quelle joie ce doit être de porter de belles robes grecques, de s'enrouler dans de longs voiles souples, de réciter, d'une voix chantante, de beaux vers rythmés aux mesures égales. Et tout le monde qui vous regarde et qui vous admire !

Quelle joie aussi de se croire aimée, ne fût-ce que pendant quelques heures ; de dire à quelqu'un, même s'il est poussif et laid, qu'on l'aime, et de tous les amours. Quelle émouvante volupté de bercer, d'apaiser, d'endormir une grande douleur d'homme.

Les mots « amour », « amoureux », « amoureuse », qu'au théâtre on répète sans cesse, me semblent d'une douceur infinie, mais symboles d'un si grand mystère, que j'ose à peine les prononcer, tant ils me mettent en émoi. Et s'il s'agit des mots « amant », « amante », il me passe dans le cœur quelque chose de suave et doux comme la caresse d'un vent d'été.

Ce matin, j'ai *entendu* le printemps.

Chaque année je suis ainsi avertie de sa venue. Cela ne ressemble à rien. C'est un frémissement très doux, un bruissement continu, comme si, en même temps que lumineux, les rayons du soleil étaient devenus sonores.

Quand j'ai dit cela à Jacques et à Jean, ils se sont moqués de moi, et ont dit tellement de folies, que j'ai fini par rire plus fort qu'eux. Si bien que papa et maman nous ont grondés parce qu'ils ne pouvaient plus s'entendre.

Et pourtant, c'est bien vrai que ce matin, au réveil, j'ai *entendu* le printemps.

M. Davis ayant fait cette année un envoi au Salon, est venu offrir à maman quatre entrées pour le vernissage. Maman fut très flattée de cette attention, mais répondit que trois suffiraient, parce que j'étais encore trop jeune pour aller dans le monde.

— Alors, je vous enverrai un joli pantin, ou un hochet, pour vous consoler de garder la maison, me dit M. Davis en riant.

Il allait ajouter autre chose encore, mais il s'aperçut bien vite que j'avais du chagrin et, changeant de ton, il promit de me faire une visite pour moi seule.

C'est vrai que j'avais de la peine mais, sauf lui, personne ne s'en est douté. Et M. Davis a tenu sa promesse, il est venu me voir hier ; par un heureux hasard, maman et Suzanne étaient sorties.

Avec M. Davis, je ne suis jamais timide, surtout quand nous sommes seuls ensemble ; aussi lui ai-je demandé une chose qui, depuis quelques jours, me tracassait.

— Dites-moi, monsieur Davis, qu'est-ce que l'on voit donc de si extraordinaire au Salon, pour que maman n'ait pas voulu m'emmener ?

— Rien d'extraordinaire, mais seulement beaucoup de statues ou de tableaux représentant des gens vêtus à la façon d'Adam et d'Ève.

Cela m'a fait rire. Il faut avouer que les artistes ont de drôles d'idées de peindre des gens tout nus. Et comment un homme oserait-il aller exprès voir des images de femmes nues, et les femmes des images d'hommes nus ? Moi, quand

je passe devant des statues déshabillées, je ne les regarde pas, d'abord parce que maman me l'a défendu, mais aussi parce que j'en éprouverais de la gêne.

M. Davis continuait à parler, ainsi qu'il l'aurait fait à une enfant, aussi la conversation n'était-elle pas très animée.

Alors qu'un silence se prolongeait un peu trop, il se leva pour aller voir une photo de Suzanne et moi quand nous étions petites, puis il se trouva près du piano, sur lequel j'avais laissé de la musique.

— C'est vous qui jouez ? demanda-t-il en se penchant sur un cahier de danses.

— Oui, j'essaie, dis-je timidement, et j'aime mieux cela que les choses sérieuses.

— Petite fille, petite fille, vous n'avez pas encore découvert la magie des sons.

Il s'assit, et se mit à jouer. Il commença doucement, très doucement, plaquant de grands accords sourds, comme pour préluder. Peu à peu, son jeu s'anima, se fit plus sonore ; une grande plainte déchirante sembla émerger de la brume, elle s'amplifia, devint plus sereine, et enfin s'éleva, triomphant de torrents d'harmonies, comme un chant de victoire.

Jamais je n'avais entendu rien de semblable. Il me semblait entrer dans un monde où la douleur est vaincue par la beauté. De grosses larmes coulaient de mes yeux.

Est-ce l'œuvre en elle-même qui m'a émue à ce point ? Est-ce parce qu'elle était jouée par M. Davis ? je ne saurais en décider.

Nous voici installés à Marlotte pour y passer les vacances. Papa, mon oncle, Jacques, partent chaque jour de bon matin et rentrent le soir. Jean viendra passer quelques jours avec nous, dès que ses examens seront terminés.

J'aime ce calme pays. L'air y est léger, le soleil clair, et fraîche la grande forêt ombreuse. Chaque jour nous y fai-

sons de longues promenades, sans que jamais je m'en lasse. Nous allons de préférence dans les hautes futaies, plusieurs fois centenaires, où, quand le vent passe par les cimes, l'on croirait entendre la chute d'une immense nappe d'eau.

Les jours s'écoulaient ainsi, lentement, calmement. Quand vient le soir, la maison s'anime un peu plus. Les parents causent ensemble, et Jacques avec Suzanne. De bonne heure chacun rentre dans sa chambre, afin d'être à l'heure pour le départ du matin qui bouleverse toute la maison.

J'aime à m'attarder devant ma fenêtre ouverte. Tant qu'il y a une lueur de jour, le silence est absolu. Mais, dès après le crépuscule, alors que la nuit est devenue plus dense, je sens une vie mystérieuse s'éveiller dans la forêt proche. J'entends des plaintes, des murmures, des ululements, comme si les nocturnes s'acharnaient à une lutte sourde, mais implacable, alors que dominant les miaulements angoissés des chats. Je perçois des fuites, des courses éperdues, et j'entends craquer des branches, qu'on dirait brisées par une poursuite farouche.

Ces rumeurs confuses évoquent toujours en moi le souvenir d'une nuit passée dans un hôtel, à Nantes, alors que j'étais tout enfant.

Nous étions arrivés tard, à l'improviste. La chambre que j'occupais, avec Suzanne, se trouvait très éloignée de celle de nos parents. Cela me tourmentait. Une fois couchées, la lumière éteinte, Suzanne s'endormit, insouciant. Moi, au contraire, je m'inquiétais de ce que maman nous avait expressément recommandé de fermer notre porte à double tour et de mettre le verrou. Je finis par m'imaginer que la nuit ne se passerait pas sans que survînt un événement grave.

Vers onze heures, alors que je commençais à m'assoupir, un bruit insolite me fit tressaillir. Il provenait de la chambre voisine. Je collai mon oreille au mur, un homme et une femme parlaient à voix basse, mais ardemment. Bientôt

après un bruit mat, comme la chute d'un corps, ébranla la cloison.

Mon inquiétude se transmua en peur. Quelques minutes de silence me parurent éternelles ; puis, de nouveau, j'entendis une rumeur qui me parut plus sinistre encore. Après, ce furent des plaintes, des râles, des gémissements étouffés, une lutte semblable à celle qui, chaque soir, se déroule dans la forêt. Lorsque minuit sonna, j'avais acquis la certitude qu'un de mes voisins avait tué l'autre.

La nuit me sembla éternelle. Je ne m'endormais, pendant quelques minutes, que pour me réveiller en sursaut.

Au matin alors que, meurtrie d'angoisse et d'émotion, j'écoutais encore, j'entendis mes étranges voisins rire et parler. Je recommençai à vivre, moi aussi, sans parvenir à comprendre ce qui avait pu se passer.

Ici, quand vient le soir, comme à Nantes jadis, j'écoute ces combats nocturnes, et je constate anxieusement que les bêtes sont aussi méchantes entre elles que le sont les hommes et les femmes.

Jean est arrivé pour passer quelque temps avec nous avant d'aller à Nantes retrouver sa mère. Nous sommes re-devenus de bons amis, comme nous l'étions jadis.

De temps à autre, je sens son regard se poser sur le mien, à la dérobée, et avec un mystère que je ne lui connaissais pas. Les premiers jours, cela me gênait ; maintenant j'y prends plaisir. À mon tour j'ose le regarder franchement, et je m'aperçois alors que ses beaux yeux, toujours si clairs, peuvent être aussi très doux et très aimants.

La vie s'écoule doucement, à peine changeante, à peine moirée par les menus incidents de la vie courante. Pourtant il y a une petite chose dont je me suis aperçue, et qui me fait bien réfléchir : un après-midi où la chaleur était accablante, ayant enlevé peu à peu tout ce que je pouvais décemment supprimer sur moi, jusqu'à mes sandales, je montais silen-

cieusement à ma chambre, quand, dans l'ombre du palier, j'ai vu Suzanne et Jacques qui s'embrassaient.

Comme ils ne m'avaient pas entendue venir, je suis redescendue bien vite, émue, inquiète aussi. Cent fois, mille fois peut-être, je les avais vus s'embrasser, mais dans cette pénombre, dans ce mystère, comme cela était différent. Et je songe que j'aimerais, moi aussi, que quelqu'un de très grand, de très fort, m'enserme dans ses bras, pour m'embrasser doucement les yeux.

M. Davis est venu passer deux jours avec nous. J'ai eu tant de joie pendant ce temps, que maintenant je ne pense plus qu'à ce que nous avons fait ensemble.

D'abord, nous sommes allés l'attendre à la gare. J'étais énervée, car j'avais mis tout le monde en retard en voulant, à la dernière minute, changer de robe. J'arrivai donc, les cheveux en bataille. Je voulus me recoiffer, mais j'avais laissé mon peigne de poche dans ma vieille robe, et ma glace dans le salon. Jean se mit à me taquiner et à me dire des choses désobligeantes, ce qui acheva de m'exaspérer. Il ne désarma qu'en voyant sourdre des larmes dans mes yeux, retenues à grand'peine, parce que le train arrivait et que je ne voulais pas me montrer à M. Davis avec des yeux rouges et un nez gonflé.

Jean ne connaissait pas M. Davis.

— Il n'est pas de première fraîcheur, l'ami de votre oncle, me souffla-t-il en sortant de la gare.

— Vous le trouvez vieux ? m'exclamai-je au comble de l'étonnement.

— Je ne le trouve pas, je le constate, assura Jean, de nouveau taquin.

— Oui, c'est vrai, dis-je après un moment de réflexion, je l'ai trouvé un peu vieux aussi, la première fois où je l'ai vu, mais maintenant, je n'y pense jamais, à son âge.

Nous sommes rentrés à la villa, puis repartis pour Nemours.

M. Davis parlait sans cesse. Il était enchanté du pays, de la forêt, de l'hôtel où nous avons pris le thé, de tout ce qu'il voyait. Peut-être aussi se trouvait-il heureux d'être parmi nous, lui qui est toujours si seul.

J'aurais voulu rester toujours à côté de lui, mais Jean m'entraînait de force, ou derrière, ou devant, ou encore racontait des histoires qu'il aurait bien pu garder pour une autre fois. Il m'agaçait tellement, que je le lui ai dit. Alors il s'en est allé avec Jacques et Suzanne, qui ne se quittaient pas, mais que je n'ai plus surpris à s'embrasser.

Le soir, dans ma chambre, placée juste au-dessus de celle de M. Davis, je suis restée longtemps à l'écouter aller et venir, défaire sa valise, ranger ses affaires. Comme c'est drôle, quand quelqu'un qu'on connaît à peine dort si près de vous.

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure, et j'allai tout de suite au jardin. J'y restai longtemps seule, alors que maman et Suzanne s'occupaient dans la maison, que Jacques et Jean étaient allés faire des courses au village.

M. Davis s'était levé tard. En sortant de sa chambre, il m'a vue, assise sur la pelouse. Aussitôt, il est venu vers moi, et, me prenant les mains, m'a dit, presque bas :

— Comme vous êtes jolie ce matin, ma petite Françoise.

Je me sentis envahie par une peur délicieuse qui, m'empêcha de répondre.

— Le savez-vous, au moins, que vous êtes jolie ? insista-t-il d'une voix plus convaincue.

— Je ne sais pas, je ne trouve pas... chaque fois que je me regarde dans la glace, je me trouve si laide.

— C'est que vous avez mauvais goût, et c'est dommage. Il disait cela en me regardant et en riant.

— Aimeriez-vous, ajouta-t-il après un moment de silence, que je fasse, non pas votre buste, mais une étude d'après vous, une esquisse légère ?

— Oh oui ! criai-je avec conviction.

Et puis, me reprenant tout de suite :

— Il faudra demander à papa et à maman, dis-je d'une voix désenchantée.

— Petite fille sage, petite fille trop sage, je demanderai, pour vous, la permission. Est-ce entendu ? Et si vos parents disent oui, direz-vous non ?

— Non, je serai très contente, répondis-je craintivement, car, tout à coup, il m'était venu à l'idée que M. Davis disait peut-être tout cela par moquerie.

À cet instant je ne sais plus qui arriva, et je n'ai plus revu M. Davis. Mon oncle l'a accaparé, l'emmenant faire une grande promenade, puis, au retour, ce fut la bousculade du départ.

Depuis qu'il est parti, je ne pense plus qu'à cette offre si tentante qu'il m'a faite, et surtout je me regarde dans toutes les glaces, pour voir si je suis vraiment jolie.

Jean me semble peu en train depuis le départ de M. Davis. Plusieurs fois je l'ai surpris songeur, semblant absorbé par une idée fixe, et quand il me voit, il se lève et s'agite pour me faire croire qu'il est très occupé. Il s' imagine ainsi me donner le change !

Ce soir, j'étais dans le jardin. Il est venu s'asseoir à mes côtés, comme l'autre jour l'avait fait Davis. J'aime bien que les hommes viennent auprès de moi.

— Qu'allez-vous faire à la rentrée, Françoise ? Continuez-vous vos études, ou vivrez-vous de la vie désœuvrée que mènent les jeunes filles en attendant le mariage ?

— Je travaillerai, je m'amuserai, je veux faire beaucoup de choses, je veux même devenir actrice.

— Vous ? et Jean me regarda avec des yeux apeurés.

— Pourquoi pas moi ? cela m'amuserait tant.

— Vos parents s'y opposeront, affirma-t-il pesamment.

— Ce serait trop injuste, m'écriai-je avec violence. Je veux être heureuse, dans la vie, et faire ce qui me plaît. Personne ne peut m'en empêcher.

Alors que je m'attendais à des reproches ou à d'âpres taquineries, il me dit seulement, d'une voix très douce, en haussant les épaules d'un air un peu triste :

— Ma pauvre petite, vous ne savez pas à quoi vous vous heurteriez, si vous persistiez dans cette résolution.

C'était la première fois qu'il m'appelait « ma pauvre petite », et qu'il me parlait avec tant de douceur. Pendant que je le regardais, étonnée de le sentir si proche, prête à lui demander ce qu'il voulait dire, il s'est levé brusquement, et, prenant dans ses bras le chat qui passait, lui a fait toutes sortes de caresses, sans plus s'occuper de moi que si je n'existais pas.

L'automne est venu. Mes lèvres sont déjà gercées par le vent aigre de septembre. Avant de rentrer à Paris, mélancoliques un peu de sentir se terminer les vacances, nous avons voulu faire une dernière promenade en forêt.

Jean et moi marchions devant. D'une voix douce, comme il l'avait fait l'autre soir dans le jardin, il me parlait de sa mère, de lui, de souvenirs ténus de notre enfance, qui n'avaient de signification que pour nous seuls.

À un carrefour, nous nous arrê tâmes pour attendre Suzanne et Jacques, qui venaient lentement. Jean regardait au loin, l'air absent.

— Eh bien Jean, il me semble qu'aujourd'hui les rôles sont renversés. C'est vous qui êtes dans la lune, et moi sur la terre.

— Non, non, je suis là, répondit-il les yeux baissés.

Puis, souriant, il tira de la poche intérieure de son veston une petite pipe en bois que, par taquinerie, je lui avais donnée au premier avril.

Étonnée qu'il l'eût encore, je le regardais.

— Elle ne me quitte jamais, dit-il d'une voix contenue.

— Jamais, pourquoi ?

Sans répondre, il la baisa, la remit en place avec précaution comme s'il se fût agi d'un très précieux objet, et me regarda avec des yeux complices.

Je baissai les miens et détournai la tête. Jean m'intimide trop pour que je puisse soutenir ainsi son regard. J'attendais qu'il parlât, et justement il se tut. Alors après un silence qui nous parut durer un siècle, probablement déçu par mon attitude :

— Retournons au-devant de Jacques, dit-il d'une voix trouble que je ne lui connaissais pas.

Je commençais justement à me détendre, à éprouver quelque douceur d'être seule avec lui, et s'il m'avait embrassée comme, l'autre jour, Jacques embrassait Suzanne, j'en aurais été heureuse. Mais parce que je n'avais su rien dire, le charme était rompu.

Pendant le reste de la promenade, il ne quitta plus Suzanne et Jacques. J'en fus d'abord dépitée, puis je songeai à autre chose.

La forêt, rougie par l'automne, était plus belle qu'en été, plus belle qu'au printemps, plus belle que je ne l'avais jamais vue. Les hautes fougères semblaient teintes de sang. Les feuilles des arbres, détachées des branches par un léger vent d'ouest, lentement et silencieusement, tombaient une à une, comme un linceul sur la joie des beaux jours. Et tout à coup, pendant que je regardais les longues allées couvertes, aboutissant à des clairières, je leur découvris un sens caché qui me frappa comme un avertissement.

Elles me semblaient être le chemin du bonheur. La voûte assombrie figurait ma vie présente, obscure et monotone, mais qui, plus tard, sera éclairée d'une telle félicité, que tout me sera lumière et joie.

Il est enfin décidé que M. Davis fera mon buste. Dès la semaine prochaine aura lieu, dans son atelier, la première séance de pose.

Qu'est-ce que je pourrai bien lui dire, pendant tout le temps que je passerai, avec lui ? Surtout qu'il sera obligé de me regarder de tout près, et qu'il me trouvera laide.

Ce matin, je me suis examinée longuement dans la glace. Je ne peux décidément pas arriver à me trouver jolie. Mon front est trop grand, mes joues trop grosses, mes lèvres trop rouges, et, au-dessus d'elles, j'ai un petit duvet, presque des moustaches, qu'il ne pourra pas ne pas voir.

J'ai peur... j'ai peur...

Depuis la rentrée, j'avais remarqué, chez Simone Arnaud, un léger changement. Elle semblait lointaine, absorbée. Maintenant qu'elle m'a fait des confidences, je sais pourquoi elle n'est plus la même qu'au printemps.

Ses parents et elle ont passé les vacances à Courseulles. La villa, voisine de la leur, était habitée par la famille Marbaix, dont le fils, Gaston, est, avec Jean, à Polytechnique. Lui et Simone se sont vus journellement, ils ont joué au tennis, se sont promenés, si bien qu'un jour où ils se trouvaient seuls ensemble, Gaston lui a dit qu'il l'aimait, et qu'il voudrait ne plus jamais la quitter.

Depuis ce jour, Simone connaît la joie parfaite. Elle ne pense plus qu'à Gaston, ne parle plus que de lui. Comme le bonheur vient vite, simplement, souvent sans qu'on le présente.

Simone a seulement quinze mois de plus que moi. Au printemps prochain, connaîtrai-je la joie d'aimer et d'être aimée ?

Pour la première fois, je suis allée poser chez M. Davis. Cela s'est mieux passé que je n'osais l'espérer.

Il était en tenue de travail : un veston de velours taupe, comme un ouvrier, sur une chemise molle. Ses cheveux, très courts sur la nuque, plus longs devant, étaient poudrés de plâtre. Je le reconnaissais à peine, mais le préférais ainsi.

Tout en maniant la terre glaise, il me regardait attentivement ; je n'en éprouvais aucune gêne, car je le sentais absorbé uniquement par son travail.

Sans rien dire, aussi silencieuse qu'il l'était lui-même, je l'examinais, et m'aperçus qu'il a de très belles mains, à la fois fortes et élégantes. La paume en est musclée, les doigts souples, et, sous la peau un peu bistre, transparaissent des veines d'un noir bleu. Ses ongles, taillés courts, ont, à leur base, un demi-cercle très blanc, comme de petites lunes qui se lèvent. Je ne croyais pas que des mains pussent être si vivantes et si expressives. J'avais honte des miennes, rouges, maigres, aux ongles taillés sans soin.

Après avoir travaillé un long moment, n'étant plus aussi absorbé, il se mit à causer avec maman. Par instants, il riait.

J'aime bien le voir rire. Ses yeux se plissent et deviennent aussi petits que ceux des chats, lorsqu'ils se chauffent à un feu de bois.

Pendant que je me reposais, il nous fit voir quelques-unes de ses œuvres. La plupart n'étaient que des ébauches : un enfant endormi, un faune riant, une jeune femme rêveuse, les yeux à demi-clos, les lèvres légèrement retroussées par un mystérieux sourire.

Quel pouvoir magique a-t-il donc reçu, pour que ses doigts fassent ainsi jaillir la vie d'une matière inerte ?

J'ai déjeuné chez Simone Arnaud. Il y avait son père, sa mère, ses deux frères, et tout le monde riait, et tout le monde s'amusait. Je ne croyais pas qu'on pût être aussi gai lorsqu'on était seulement en famille.

M<sup>me</sup> Arnaud est bien plus jolie que sa fille. Elle bavardait avec nous comme si elle avait eu notre âge. Quant à M. Arnaud, il me parlait ainsi qu'une vraie dame.

Pendant que nous prenions le café dans le petit salon, il fit apporter une gravure ancienne qu'il avait achetée le matin même, et représentait un jeune homme embrassant sa femme sur les lèvres.

Simone disait la trouver jolie, je n'ai pas pu m'empêcher de lui avouer tout bas que je n'aimerais pas du tout que mon mari m'embrassât ainsi.

M. Arnaud demanda en riant pourquoi je faisais des cachotteries, et voilà Simone qui se met à répéter ce que je venais de lui dire.

Ce furent des cris, des rires, aussi M<sup>me</sup> Arnaud me dit-elle d'un air moqueur :

— Vous changerez en grandissant, ma petite. Je le souhaite pour votre mari autant que pour vous.

Je crois bien qu'elle se trompe. Je n'ai nulle envie d'embrasser personne ainsi. Je suis bien assez malheureuse lorsque je dois boire dans un verre qui a servi à maman, ou à Suzanne, ou même à Jacques.

Si j'étais mariée, j'aimerais bien que mon mari m'embrassât les mains, si toutefois il ne les trouvait pas trop laides ; mais, plus encore, je voudrais qu'il me prît sur ses genoux, comme, petite fille, me prenait ma nourrice, et qu'il me gardât ainsi pendant des heures entières. Je goûterais alors un bonheur sans égal.

Ce matin avait lieu le mariage de Marthe Noël, l'amie de Suzanne. Nous y sommes tous allés. En sortant de l'église, papa m'a conduite chez M. Davis, pendant que maman et Suzanne se rendaient au lunch. Je suis donc montée seule chez M. Davis.

C'est lui qui m'a ouvert la porte. Il avait un bon sourire.

— Vous êtes belle comme une fée qui serait vêtue d'aurore, s'écria-t-il lorsque j'eus enlevé mon manteau. Comment osez-vous, ainsi vêtue, venir chez un pauvre mortel dont le ménage est si négligé ?

Je me mis à rire et regardai autour de moi. C'est vrai que l'atelier n'est pas balayé tous les jours. Dans les coins, il y a de la poussière, et partout du plâtre impalpable qui blanchit les meubles, les étoffes, le parquet. Mais il y fait clair, car la lumière tombe, en nappes égales, des grandes verrières ; il y fait chaud, grâce à un énorme poêle de faïence, qui ronfle comme une bête familière, et, pendant les repos, j'aime à m'étendre sur le moelleux divan, couvert de fourrures.

M. Davis se mit aussitôt à travailler. J'ai donc revu ses belles mains, adroites et nerveuses, mais j'ai moins rougi des miennes, car je les avais soignées.

— Vous venez du mariage de Marthe Noël ? me dit-il si brusquement que je sursautai.

— Oui, pourquoi ? je ne savais pas que vous la connaissiez.

— Je l'ai rencontrée dans le monde. Était-elle en beauté ?

— Oui, très, et, sur son passage, c'était un véritable murmure d'admiration.

— Je ne connais pas son mari. Comment est-il ?

— Il est laid ; il a l'air bête, et grognon, et...

— Il a une tête de mari, c'est tout dire, murmura M. Davis.

Puis, retombant dans un silence absolu, il continua à travailler.

Moi, je regardais mon image qui, peu à peu, émergeait de la glaise. Les choses allaient très bien, quand ma sottise a failli tout compromettre.

M. Davis voulait travailler aux yeux, mais, pour cela, il fallait que je le regarde. Je l'aurais fait de bon cœur, si je n'avais été prise d'un fou rire que je ne pus maîtriser, de sorte que M. Davis ne voyait plus rien du tout. C'était drôle, et plus je voulais être calme, plus je riaais.

— Savez-vous que j'ai grande envie de vous mettre au coin, dit-il en riant, lui aussi ; c'est comme cela qu'on dresse les petites filles dissipées.

Ayant, à plusieurs reprises, vainement essayé de continuer son travail, il me fit interrompre la pose, afin de me calmer. Il m'aida donc à descendre de mon tabouret, et m'entraîna vers le divan.

Il avait posé sa main sur mon épaule et se tenait tout contre moi. J'allais m'asseoir, quand il se pencha et voulut m'embrasser.

Je reculai, brusquement effarouchée, comme mue par un réflexe. Il me semblait que ce serait mal. Et, à peine avais-je eu fait ce geste de recul, que je le regrettai.

— N'ayez crainte, dit M. Davis avec indulgence, je ne vous mangerai pas.

— Je n'ai pas peur, répondis-je assez bas, en prenant une chaise non éloignée du divan.

— Petite fille, dit-il en souriant, petite fille qui voudrait bien voir le loup, et qui fuit dès qu'il fait mine d'approcher.

Je le regardais, sans comprendre.

— Voilà, s'écria-t-il soudain d'un ton gamin, j'ai vu vos yeux, c'est tout ce que je voulais. Vous êtes restée sans rire au moins pendant trois minutes, et cela m'a suffi. Au travail !

Je remontai sur mon tabouret. Lui reprit sa tâche. Satisfaite par son explication, j'étais avec lui en pleine confiance et le regardais sans honte.

Peu après, maman vint me chercher. Elle et M. Davis parlèrent longuement du mariage de Marthe Noël ; et moi je me demandais pourquoi M. Davis ne s'était pas marié. Il est pourtant bien assez vieux pour cela, et, s'il l'était, peut-être n'aurait-il pas eu envie de m'embrasser.

Voilà que Suzanne est fiancée avec Jacques. Comme c'est drôle !

Depuis quelques jours, je remarquais que d'interminables conciliabules avaient lieu entre mon oncle et papa, entre papa et maman, entre maman et Suzanne, entre Suzanne et

Jacques. Je n'osais poser de questions, car maintenant je suis trop grande pour avoir le droit d'être mal élevée. Cependant j'étais curieuse de savoir à quoi tout cela aboutirait. Enfin ce matin, comme je rentrais du cours, maman m'a annoncé la grande nouvelle.

Je ne m'y attendais pas du tout. Pour moi, Jacques ne comptait pas comme jeune homme à marier, et j'avais toujours cru que Suzanne épouserait un monsieur très imposant, qui aurait une grande barbe noire, et que je ne pourrais pas souffrir.

Je fus si contente de savoir que cela n'arriverait jamais, que j'ai sauté au cou de tout le monde, et que j'ai fait faire un tour de danse à ma vieille Célie. Je comprends maintenant pourquoi ils s'embrassaient dans les coins noirs du palier de Marlotte. Je suis bien sotte de n'avoir rien deviné. Désormais, je saurai ce que cela veut dire quand on se cache.

Je suis contente, contente. Le mariage aura lieu au printemps prochain. D'ici là, on sera tout le temps en l'air, il viendra beaucoup de monde à la maison, j'aurai d'excellents prétextes pour ne pas faire mes devoirs, ni apprendre mes leçons. N'est-ce pas le bonheur ?

Le dîner de fiançailles a eu lieu hier. À six heures, nous nous sommes habillées, Suzanne et moi. Mes cheveux ne tenaient pas, une de mes jarretelles s'était décousue, j'avais égaré mes bas neufs, si bien que j'ai dû faire des miracles pour être prête à temps.

Suzanne avait une robe blanche ; la mienne était en mousseline framboise. J'avais mis un ruban de même couleur dans mes cheveux, et Jean a daigné me dire que je lui plaisais beaucoup.

Simone Arnaud et Gaston Marbais, que Jean avait amené pour faire un danseur de plus, sont venus de bonne heure. Le dîner n'a pas été trop ennuyeux. J'étais placée à côté de

Jean, qui a été particulièrement gentil ; il m'a même fait le sacrifice d'un gâteau dont il raffole.

Une fois revenus dans le salon, nous, les jeunes, avons fait bande à part, et, vers dix heures, nous nous sommes mis à danser : Suzanne avec Jacques, moi avec Jean, Simone avec Gaston. Tant que j'ai été avec Jacques ou avec Jean, je me suis bien amusée ; avec les autres, ce ne fut pas la même chose. On est trop près, on se touche tout le temps, et cela m'est désagréable. Pourtant avec M. Arnaud, c'était délicieux. Il a une façon à lui de vous regarder avec des yeux câlins, de vous serrer contre soi, comme pour vous protéger.

Vers onze heures et demie, alors qu'on ne l'attendait plus, M. Davis est arrivé. Je me trouvais justement au buffet avec M. Arnaud. Je le vis, de loin, offrir ses vœux à Suzanne et à Jacques, puis ensuite venir s'asseoir auprès de M<sup>me</sup> Arnaud, qu'il ne quitta plus.

Il ne m'avait pas vue. Plusieurs fois, je passai devant eux ; à la troisième, il me jeta un « Bonsoir, Mademoiselle », des plus distraits. Ce fut tout. J'espérais tant danser avec lui. Mais M<sup>me</sup> Arnaud retenait toute son attention.

Il avait raison. Elle était la plus jolie de nous toutes, avec son teint si frais, ses cheveux bruns à reflets bronzés, ses paupières ombrées, qui ont la courbure et la carnation des pétales de roses. M. Davis la regardait de très près. Il n'est pas myope, pourtant. Elle était si animée, avait un tel éclat, et sa robe, largement décolletée, la mettait si bien en valeur ! M. Davis la trouvait certainement bien plus belle que moi.

Depuis les fiançailles de Suzanne, maman, étant trop occupée, ne m'accompagne plus chez M. Davis. Célie me conduit, fait quelques courses, puis revient me chercher à l'heure convenue.

Je me suis aperçue que M. Davis était parfois absorbé, triste même. Cela ne provient-il pas de ce qu'il est toujours

seul ? Il n'a plus qu'une vieille sœur, qui habite je ne sais quel trou de province, et qu'on ne voit jamais. Il doit souvent s'ennuyer.

Tantôt, justement, il semblait être dans ses mauvais jours. Voulant le distraire, je lui ai posé quelques questions sur sa famille, sa vie. Sans se faire prier, il m'a répondu, et pendant tout le temps que je suis restée chez lui, nous avons causé comme deux amis.

Ses parents habitaient Ollioules. C'est là qu'il est né. Son père, d'après ce que j'ai cru comprendre, avait un emploi des plus modestes. Pour aider au ménage, sa mère donnait des leçons de piano. Elle faisait aussi l'éducation musicale de son fils. Quand Pierre Davis eut douze ans, ils décidèrent de venir à Paris, afin de le faire admettre au Conservatoire.

Il passa l'examen, fut reçu. Sept ans plus tard, il remporta le premier prix. À cette époque, M. et M<sup>me</sup> Davis, ayant épuisé la somme mise en réserve pour les études de leur fils, retournèrent à Ollioules, où, bientôt après, ils moururent.

Resté seul, Davis travailla courageusement, et parvint à jouer dans un ou deux grands concerts, mais se rendit bien vite compte que sa seule ressource serait le professorat, pour lequel il avait une extrême répugnance. Aussi, tenté par la sculpture, entra-t-il dans un atelier.

Il y travaillait tant que durait le jour, et, une fois la nuit tombée, se consacrait à quelques élèves, jouait dans un cinéma, sous un faux nom, pour assurer sa vie matérielle.

Il lutta beaucoup. Il connut les joies enivrantes de la réussite, les découragements absurdes, provoqués par le moindre obstacle. Il éprouva la pauvreté, presque la misère ; c'est seulement depuis peu d'années qu'il reçoit le prix de son effort.

Sans mot dire, je l'écoutais, recueillant pieusement ses confidences. Quelle vie fut la sienne, combien plus émouvante, plus féconde que celle de papa, ou de Jacques, ou de mon oncle. Pour eux, le chemin était tracé d'avance par un

père, un grand-père, par toute une lignée prévoyante et sage. Lui, il tenta, il lutta, et il vainquit.

N'est-ce pas ce corps à corps journalier avec la vie qui lui a donné ces yeux parfois tristes, cette bouche souvent tombante, cette démarche qu'on dit négligée, mais que je crois plutôt lasse ?

Tout cela me rendait rêveuse.

— Eh bien, eh bien ! cria-t-il joyeusement, quand il trouva que mon silence se prolongeait trop, reprenez votre mine, reprenez votre gaieté.

Et il me félicita sur la robe que je portais au dîner de fiançailles. Il prétendait que c'était moi qui avais l'air d'être la fiancée.

Nous avons aussi parlé de Jean. Je crois qu'il l'aime bien, car il m'a demandé sur lui force détails. Je lui ai raconté son histoire, et n'ai pas cru devoir lui cacher que, l'an prochain, mon oncle lui proposerait de l'associer à Jacques.

Pendant que je lui narraïis tout cela, M. Davis ne cessait de me regarder fixement, comme s'il m'avait soupçonnée de lui taire quelque chose. Je n'avais cependant aucune raison de le faire, puisque, dans la vie de Jean, il n'y a rien que de très honorable.

Simone Arnaud prétend qu'à la soirée de fiançailles, tout le monde parlait d'un mariage possible entre Jean et moi. Tout le monde en parlait, et moi je n'y aurais jamais songé.

Jean, c'est Jean, et rien de plus. Il est gentil avec moi, même affectueux, mais, bien souvent, il me taquine avec tant d'âpreté, que j'en souffre. Quand nous sommes ensemble, nous éprouvons de la gêne et n'avons plus notre bonne entente de jadis. Si je parle, il me regarde avec ses grands yeux, qui semblent emplis de remous marins et répond à peine. Alors je deviens muette, moi aussi.

Quand on s'aime, cela doit se passer bien différemment. On doit avoir tant à se dire, surtout moi qui suis si seule.

De tout ce que je n'ai pu donner, de mes élans que l'on n'a pas compris, de mes désirs auxquels on n'a pas su répondre, de la tendresse que j'ai dû refouler au plus profond de moi-même, faute de savoir à qui la dédier, je fais un trésor caché, qu'enrichit chaque jour, et que j'offrirai à celui qui m'aimera.

Dès que M. Davis eut ouvert la porte de son atelier, je m'aperçus que ses yeux étaient creux, ses traits tirés.

— Avez-vous été malade, lui demandai-je timidement, vous ne semblez pas bien.

— Non, répondit-il en souriant sans me regarder, je me porte le mieux du monde.

Je l'examinai avec plus d'attention encore, et vis bien qu'il était accablé. Ses belles mains étaient moins ardentes au travail, et il faisait de visibles efforts pour ne pas laisser tomber la conversation. Je n'osais lui dire de se taire, si parler le fatiguait, car j'aurais été gênée qu'un silence s'établît entre nous.

Pour la première fois, la séance m'a paru longue, et je m'inquiétais en pensant que M. Davis pouvait être atteint d'un mal mystérieux, qu'il n'avait personne pour le soigner.

Il travailla moins longtemps que les autres jours.

Pour attendre l'heure où Célie devait venir me chercher, il me fit asseoir à côté de lui, sur le grand divan. Il fumait de très fines cigarettes, dont la fumée pénétra de telle sorte mes cheveux, qu'aujourd'hui, en me coiffant, j'en ai encore senti le parfum.

Cette attente se prolongea longtemps, car par suite de je ne sais quel malentendu, à la nuit tombante, Célie n'était pas encore arrivée. M. Davis, ayant un rendez-vous, s'offrit à me reconduire, ce que j'acceptai avec joie.

Je m'en fus dans l'antichambre mettre mon manteau. Dans un coin sombre, quelque chose brillait. Je m'approchai

et reconnus une bague ancienne que porte souvent M<sup>me</sup> Arnaud.

— Tiens, m'écriai-je étourdiment, c'est la bague de M<sup>me</sup> Arnaud.

M. Davis prit alors un air agressif que je ne lui connaissais pas, et me répondit très sèchement :

— Ce n'est pas du tout la bague de M<sup>me</sup> Arnaud. Il y en a à la douzaine, des bagues comme cela.

Il se trompe, ou veut me tromper ; c'est bien la bague de M<sup>me</sup> Arnaud. Je sais même qu'elle y tient particulièrement, car elle m'a dit un jour que c'était un bijou de famille, irremplaçable s'il était perdu.

Puisque M. Davis avait l'air contrarié, je n'ai plus rien dit, mais je commençais à douter. Était-il sincère, ou non ?

Me voyant silencieuse, il quitta son air méchant, m'aida à mettre mon manteau, me fit passer devant lui pour descendre l'escalier, et, marchant à côté de moi dans la rue, veilla à ne jamais me laisser sur la bordure du trottoir. Puis, quand nous arrivâmes à un carrefour encombré de voitures, il me prit par le bras pour traverser, comme si j'avais été sa vraie femme.

C'est bien plus amusant de sortir avec lui qu'avec maman.

Hier au soir, mon oncle nous a dit incidemment, sans y attacher grande importance que, l'année dernière, M. Davis avait demandé la main de Marthe Noël, et que celle-ci, d'accord avec ses parents, la lui avait refusée.

Je sais maintenant pourquoi je la déteste, c'est parce qu'elle lui a fait du mal. Je ne le lui pardonnerai jamais. Je voudrais qu'à son tour elle connaisse les tourments de l'abandon et les tristesses de la solitude.

Davis la vaut cent fois, cependant. Et quand bien même elle lui serait supérieure, comment peut-on dire « non » à un homme qui vous aime, qui veut vous donner sa vie ?

Je comprends maintenant pourquoi il est si triste, pourquoi ses yeux sont flétris et ses paupières creusées par d'imperceptibles rides. Je ressens sa douleur comme si elle était mienne.

Quand mon oncle eut dit cela, papa répondit que les Noël avaient agi sagement, car il était bien sûr que Davis n'avait demandé Marthe que pour sa dot, chacun la croyant plus riche qu'elle ne l'était en réalité. Je fus révoltée de le voir en butte à de telles calomnies, moi qui le sais incapable d'un pareil calcul.

Peut-être, après tout, vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Marthe est égoïste et personnelle. Elle l'aurait fait souffrir, lui qui ne doit éprouver que de la joie. Elle n'aurait pas su avoir pour lui les attentions et les délicatesses que réclame sa très fine sensibilité. Elle ne l'aurait pas aimé comme j'aimerais mon mari.

Celle qu'il choisira devra être parfaite.

Mon oncle nous a emmenés à l'Opéra, voir *Roméo et Juliette*. C'était la première fois que j'allais dans un vrai théâtre, car les matinées classiques du Français, ça ne compte pas.

J'avais mis ma robe de voile framboise, je m'étais coiffée de mon mieux, et Jean a dû me trouver aussi bien qu'à la soirée de fiançailles, puisque, en lui disant bonjour, j'ai vu que ses yeux riaient.

Nous sommes arrivés un peu à l'avance. Maman et Suzanne se sont assises sur le devant de la loge, moi entre elles, tandis que les hommes se tassaient derrière, comme ils pouvaient.

Dans les autres loges, je regardais avec curiosité les femmes qui avaient des robes ouvertes par le haut, par le bas, quelquefois même sur les côtés. Si je devais me montrer ainsi, je crois que j'en mourrais de honte. Elles, avec leur décolletage, ne semblaient pas gênées le moins du monde.

Des messieurs venaient auprès d'elles, leur baisaient les mains, et les regardaient de tout près comme, aux fiançailles de Suzanne, Davis regardait M<sup>me</sup> Arnaud.

Pendant l'entr'acte, j'allai au Foyer avec mon oncle et Jean. Parmi bien d'autres, il y avait une très jeune femme qui semblait plaire tout particulièrement à celui-ci. Elle devait être russe. Ses yeux bleu-vert couvaient des lueurs étranges, et sous sa robe, de la même couleur qu'eux, on la devinait nue. Elle marchait, escortée de plusieurs hommes qu'elle semblait tenir en laisse ; ce qui ne l'empêchait pas de regarder Jean bien en face, chaque fois que nous la croisions.

Brusquement, je me suis sentie triste, triste à pleurer, comme si la femme à la robe troublante avait pris tout le bonheur de ma vie. Comme elle, comme sa voisine, comme les autres, je sentis le soudain désir d'avoir, moi aussi, autour de moi, des hommes par qui je me ferais baiser les mains, tout en dévorant des yeux les jeunes gens inconnus qui me frôleraient.

Une fois dans la salle, Jean, s'étant emparé de la lorgnette, ne quittait plus des yeux la belle slave, et ne faisait pas plus attention à moi, qu'à maman ou qu'à Suzanne.

Alors, faute de mieux, j'ai écouté la musique.

Contre son habitude, M. Davis a fait hier à maman une visite de cérémonie. Il y avait beaucoup de monde. Quand on commença à servir le thé, il y eut un peu de silence, pendant lequel M. Davis se mit à dire tout haut, devant tout le monde, qu'il regrettait beaucoup d'avoir terminé mon buste, car j'avais été un très gentil et très agréable modèle. Les amies de Suzanne ont ri et m'ont regardée ; je suis alors devenue rouge à faire pâlir mes lèvres.

C'est par politesse qu'il a dû dire cela, tandis que j'ai, moi, un réel chagrin de ne plus aller chez lui ; et les semaines me semblent longues, vides, interminables.

Avant de partir, il est venu s'asseoir un moment auprès de moi, et m'a demandé ce que j'avais fait depuis notre dernière rencontre. J'étais toute fière de lui dire que j'étais allée à l'Opéra.

— Cela vous a-t-il amusée, au moins ? demanda-t-il en riant de ma fatuité.

— Oui, mais la pièce est si bête, ce Roméo et cette Juliette sont si compassés !

— Évidemment, l'autre Roméo, celui de Shakespeare, a plus de caractère.

Je lui fis alors une foule de questions : Qu'est-ce que Shakespeare ? Quel est l'autre Roméo ?

Riant encore, cette fois de ma curiosité et de mon ignorance, il me dit que c'était un beau livre, et qu'il me le prêterait. Là-dessus, comme il se faisait tard, il s'en alla, et me dit, sur le seuil de la porte :

— Au revoir, ma petite amie.

Si je pouvais croire que je suis vraiment son amie, je n'aurais plus jamais de chagrin.

Ce soir, j'étais seule à la maison, lorsqu'on me remit un petit paquet de la part de M. Davis. Je le décachetai ; c'était le livre promis. Que je fus heureuse, à la fois qu'il n'ait pas oublié sa promesse, et d'avoir entre les mains un livre qui lui appartenait !

Tout de suite je l'ouvris, afin d'y lire la merveilleuse histoire. D'abord je fus découragée par une foule de personnages qui venaient tour à tour raconter une foule d'histoires obscures, et j'allais refermer le livre, quand il s'ouvrit de lui-même à la page où les deux amants se rencontrent pour la première fois ; puis ce fut leur entrevue, la nuit, alors qu'autour d'eux tout repose, puis ce fut tout le drame.

Ce que j'ai lu jusqu'ici me paraît bien pâle, bien fade, comparé à cette ardeur brûlante qui consume les deux amants. Une force irrésistible les attire l'un vers l'autre, en

dépôt des obstacles et des dangers. Il me semblait découvrir les rivages consumés de la passion sans merci. En moi coulait une fièvre égale à la leur. Je ne cessais de répéter les plaintes de Roméo, les soupirs de Juliette. Ce matin encore, j'en suis toute convulsée. Ah ! que d'un cœur léger j'accepterais son destin, si, comme elle, j'étais aimée autant que j'aimerais moi-même !

Cela n'empêche pas que, ce soir, je ne sois en pénitence, pour avoir lu un livre sans en demander la permission et un livre où l'on parlait d'amour ! Ils ne savent pas encore que je sais tout sur l'amour, puisque je sais qu'on en meurt.

Cette journée de dimanche me paraît interminable. J'espérais que Simone m'inviterait à goûter, ou que Jean viendrait, ou que mon oncle nous promènerait, mais rien de tout cela ne s'est réalisé. Il a bien fait sortir Suzanne et Jacques, mais ils ne m'ont pas emmenée. Jean est avec des camarades, — peut-être sont-ils allés à l'Opéra voir si la dame aux yeux verts y était toujours, — et Simone Arnaud reçoit Gaston Marbais.

Tous sont heureux, aucun d'eux n'a besoin de moi, tandis que moi, la solitaire passionnée, je me trouve avoir besoin de mouvement et de vie. Ni les uns, ni les autres, ne s'en sont aperçus. Ils n'ont pas vu mon regard se navrer, tandis qu'insoucients ils faisaient des projets.

Personne ne m'aime, personne ne m'embrasse, personne ne me caresse. Est-ce que je serai aussi indifférente envers eux qu'ils le sont envers moi, lorsque j'aurai trouvé le bonheur ?

La maison est silencieuse, je la préférerais vide. Papa écrit dans son cabinet de travail, je ne peux donc pas aller chercher le Roméo qu'il m'a confisqué. Maman reçoit dans le salon une vieille parente. Je suis déjà restée pendant deux heures couchée sur l'ours blanc qui me sert de descente de

lit, jouant avec lui, m'imaginant qu'il vivait. J'ai eu beau lui tirer les dents et la queue, il ne m'a même pas mordue !

Je voudrais... je voudrais... être heureuse. Je voudrais croire encore, comme je le faisais lorsque j'étais petite fille, que je suis vêtue d'une robe scintillante d'émeraudes, qu'une bonne fée m'a confié sa baguette qui me donne un pouvoir illimité, que je marche sur un chemin pavé de diamants, pour aller au-devant du roi, mon époux, qui m'apporte un manteau tissé de rayons de lune...

J'ai beau faire, mon imagination n'est plus assez docile. En fait d'émeraudes, ma robe n'est ornée que de quelques taches, dues à ma maladresse ; en fait de prince royal, je me heurte, dans les portes, à ma vieille Célie, dont la face large et rouge, ornée, au bas, de poils indiscrets, n'a rien de séduisant.

Qui aidera les heures à s'enfuir plus légèrement ? Qui me distraira de mon énervement ? Qui m'empêchera d'attendre avec tant de fièvre le roi mon époux, si lent, si lent à venir ?

Aujourd'hui maman recevait encore, et avait beaucoup de monde. J'attendais Simone, que sa mère m'avait promis formellement de m'amener. Ni l'une, ni l'autre ne sont venues. Quand j'ai compris qu'il serait vain de les attendre encore, je me décidai à retourner dans ma chambre. Je sortais donc du salon en courant, quand je me heurtai à un obstacle. C'était M. Davis, debout devant moi, ne comprenant pas par quel bolide il avait failli être renversé.

J'étais surprise de le voir revenir cette semaine, puisqu'il avait déjà fait une visite la semaine passée. Je le lui dis ; il me répondit nerveusement, n'ayant pas l'air de comprendre à quoi je faisais allusion. Il semblait déçu, comme s'il n'avait trouvé personne. Cependant maman était là, Suzanne était là, j'étais là, moi aussi, m'ingéniant à lui dire de gentilles choses, auxquelles il répondait tout de travers.

Il ne se rend pas encore compte que je sais ce dont il souffre, que, si c'était en mon pouvoir, Marthe Noël serait

immédiatement à lui, que si je m'occupe tant de sa vie, c'est parce que je voudrais endormir son chagrin.

Il est resté longtemps, puisqu'il est parti le dernier ; mais pas une seule fois son regard ne s'est posé sur le mien. Et ce soir je suis triste. Je voudrais déjà être dans mon lit pour songer, songer longtemps à des choses imprécises, mais délicieuses, qui m'envahissent, m'absorbent malgré moi, et contre lesquelles je suis sans défense.

Simone Arnaud m'avait invitée à passer l'après-midi chez elle. J'espérais y trouver Gaston Marbais. Il n'était pas là. Jamais Simone ne nous invite ensemble, et je commence à croire qu'elle préfère nous voir chacun séparément.

M<sup>me</sup> Arnaud, non plus, n'était pas là. Elle sort beaucoup depuis quelques mois, et, sous aucun prétexte, ne veut emmener Simone avec elle.

Pendant que nous goûtions, Claude est entré en coup de vent. Il était grave, absorbé, c'est à peine s'il a paru me reconnaître.

Simone lui a servi du thé.

— Tu es seule ? dit-il pour tout remerciement, je croyais que mère goûtait avec vous.

— Elle est sortie.

— Encore, dit-il à voix si basse que je l'entendis à peine.

Mais j'ai vu sa bouche se crispier légèrement, et j'ai compris qu'il souffrait de l'absence de sa mère comme, petite fille, je souffrais de l'absence de la mienne.

Pendant les quelques minutes où il est resté avec nous, jusqu'à ce qu'il prenne congé, je ne l'ai pas quitté des yeux. J'aurais tant voulu qu'il me sentît deviner la cause de son mal, et partager son chagrin.

Rien ne me bouleverse autant qu'une douleur d'homme, rien ne me semble aussi injuste. Pour ce qu'ils apportent de fort et de joyeux dans notre vie, les hommes ne devraient éprouver que des joies. Devant un homme qui souffre, je

sens mon cœur se fondre, et je me sens capable d'aimer le plus laid et le plus vil d'entre eux, si je le savais accablé d'une grande douleur.

Ce soir alors que nous étions réunis au salon, on apporta mon buste. Tout le monde l'a regardé curieusement et chacun a donné son avis. On fut généralement d'accord qu'il est à la fois ressemblant et expressif.

Moi, je le regardais en silence et me découvrais tout autre que je m'étais vue jusqu'ici. Est-ce le grain du marbre qui donne à mon visage une telle vénusté ? Suis-je vraiment ainsi, ou Davis m'a-t-il embellie intentionnellement ?

Mon grand front semble moins démesuré, et mes cheveux, rejetés en arrière, le font paraître viril. Mes joues d'enfant sont allégées d'une fossette qui, lorsque je souris, se dessine à peine. Mes lèvres sinueuses n'ont plus l'aspect boudeur que me renvoie la glace. Il n'y a pas d'illusion possible, Davis m'a faite plus belle que je ne le suis réellement, et je me regarde comme l'image de celle que je rêve d'être.

Suzanne et Jacques sont mariés depuis vingt-quatre heures. Je n'y peux pas encore croire.

Avant-hier, la journée se passa sans qu'on s'en aperçût. Ce fut un défilé continu de gens inconnus, d'amis, de fournisseurs. J'en étais tellement énervée, que le soir j'avais la migraine. Après le dîner, je mis mes affaires en ordre pour le lendemain puis, brisée de fatigue, me couchai de bonne heure.

Suzanne, qui faisait sa malle, m'embrassa longuement. C'était la dernière nuit que nous passions ensemble, pour elle la fin de sa vie de jeune fille, pour moi le commencement d'une nouvelle existence.

Elle s'est couchée tard. Toutes deux sommes restées longtemps sans dormir, quand même silencieuses, chacune respectant l'insomnie de l'autre. Bien avant dans la nuit, je

crus entendre, venant du lit de Suzanne, un léger sanglot. Avait-elle peur de l'avenir ? Était-ce regret de nous quitter ? J'ai respecté son émoi.

Peu à peu, nous nous sommes calmées. J'entendais sa respiration devenir plus égale, alors que, dans ma tête, mes idées s'estompaient, devenaient de plus en plus nébuleuses, faisaient doucement place au rêve.

Hier matin, ni l'une, ni l'autre ne nous ressentions de notre nuit écourtée. Suzanne était un peu fiévreuse, et cela lui donnait de l'éclat. Moi, j'étais légère et trépidante comme après avoir bu du champagne.

Suzanne me pria de quitter le cabinet de toilette pendant qu'elle s'habillait. Quoique cela me fît un peu de peine, j'accédai à son désir. C'en est fait de notre vie commune. Imperceptiblement, Jacques s'est glissé entre nous. Habitée que j'étais à le voir dès notre enfance, je n'avais pas pris conscience de la place, qu'en ces derniers temps, il avait prise à notre foyer. Mais maintenant je comprends que, bien plus qu'à nous, c'est à lui que Suzanne appartient. Pour qui se vêtait-elle ce matin, sinon pour lui ? Et si elle a voulu être seule à ce moment, n'était-ce pas parce que, le soir, c'est devant lui qu'elle devait se dévêtir ?

J'ai donc quitté notre chambre. J'ai erré comme une âme en peine dans l'appartement. Si je me mettais sur une chaise, c'était justement celle dont on avait besoin. Si je m'installais à une table pour lire, on m'en délogeait aussitôt pour dresser le buffet. J'ennuyais tout le monde, et tout le monde m'ennuyait.

Enfin le moment est venu de me coiffer, de m'habiller, de me faire aussi belle que possible. Et vraiment, une fois prête, je ne me déplaisais pas trop, avec ma robe de tulle vapoureux, garnie d'un seul nœud du même rouge que mes lèvres, et mon chapeau de tulle noir ombrageant mes yeux de chat sauvage.

Jean est arrivé le premier. Tout de suite je l'ai mené devant mon buste, car j'étais curieuse de savoir comment il le jugerait. Il le trouva bien, mais pas tel cependant qu'il l'aurait voulu.

— Comment, Jean, vous ne trouvez donc pas que je suis beaucoup mieux en marbre qu'en chair et en os ?

— Non. M. Davis a vu surtout la femme que vous serez, et qui, imperceptiblement, apparaît déjà dans votre visage, dans vos gestes, souvent aussi dans votre voix. J'aurais voulu, au contraire, qu'il s'appliquât à nous donner l'image de l'enfant que vous êtes, et qui, bientôt, ne sera plus.

Il parle bien, Jean, quand il s'y met.

La messe, le lunch, ont passé sans que j'en aie grande conscience. J'ai entendu de belle musique, les fleurs sentaient bon, j'ai mangé beaucoup de gâteaux, j'ai jacassé comme une pie, et j'ai dû dire un nombre incalculable de bêtises. Vers cinq heures, après nous avoir embrassées dans le plus grand mystère, maman et moi, Suzanne et Jacques sont partis.

Peu après, tout le monde s'est séparé. À six heures, il ne restait plus que Simone, Jean et moi. Nous parlions tous les trois à la fois, et pour ne rien dire. Enfin Simone et Jean, eux aussi, nous ont quittés.

À regret, je me suis dévêtue de ma robe légère qui m'avait embellie tout le jour. J'ai défait mes souliers à talons effilés, les premiers talons hauts que l'on me permet de porter, et aussi mes longs bas soyeux, plus légers qu'une gaze, au travers desquels transparaissait la carnation rose de mes jambes.

Je rentre dans ma chambre, qui me paraît un peu vide, un peu grande, comme un vêtement qui ne serait pas à ma taille. Je m'y habituerai vite ; et, songeant que, par cette chaude soirée de printemps, Jacques et Suzanne étouffent dans le même lit, je me glisse entre mes draps frais, je sa-

vouire la joie d'être seule, de me rouler en boule, de m'étendre, de m'étirer comme un chat qui se fait les griffes.

Ce matin, la maison est dans un indescriptible désordre. Les fleurs sont fanées. Il n'y a plus une place où se mettre. Seule, placée dans un angle qui accuse sa blancheur, mon image reste impassible ; et parce que je la trouve belle, et parce qu'elle est l'œuvre de Davis, je l'ai embrassée.

## II

M. Davis est venu un jour qui n'était pas le jour de manman. Peut-être venait-il pour moi seule ? par malheur, manman était là.

Pendant qu'il la complimentait sur le mariage de Suzanne, j'ai pensé tout à coup qu'il s'était rencontré avec Marthe Noël, dont la toilette, un peu tapageuse, avait attiré bien des regards. J'ai cherché à lire dans ses yeux s'il y avait la moindre peine, le moindre nuage. Comme à l'habitude, ils étaient calmes, indifférents, presque morts.

— Et vous, quand vous marie-t-on ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Je n'y ai jamais pensé, répondis-je en baissant les yeux, avec un petit air jésuite.

Dieu sait cependant si j'y pense, si je l'appelle, si je l'attends, celui qui n'est pas encore venu. Quel qu'il soit, quoiqu'il veuille, je l'accepterai, tant je serai fière de son amour, tant je lui en aurai de gratitude.

Comment sera-t-il ? je ne peux même pas me l'imaginer. Il sera tel qu'il est, et il sera celui que j'attendais.

Je l'attends, et pourtant je le crains, car, du jour où je l'aurai vu, c'en sera fait de moi. Je serai sa chose, je serai la matière molle qu'il pourra pétrir à son gré. Ma volonté sera soumise à la sienne, ma vie entière lui rendra grâce de

m'avoir choisie, et il lira, dans mon regard docile, que je lui suis toute reconnaissance et toute soumission.

Simone Arnaud m'a présenté sa nouvelle amie, Paulette Jordan. Malgré sa réelle beauté, elle ne me plaît pas. Et puis, je lui en veux un peu de me prendre mon amie, car, depuis qu'elles se connaissent, Simone s'éloigne sensiblement de moi.

C'est naturel puisque Paulette Jordan est officiellement fiancée. Simone aussi. Alors elles sont plus proches l'une de l'autre qu'elles ne peuvent l'être de moi, qui suis encore seule. Entre celles qui aiment, existe une entente secrète qui les fait se grouper, se confier l'une à l'autre, alors qu'elles considèrent avec indifférence, sinon crainte, les isolées, attendant encore, comme moi, celui qui doit venir.

Nous avons beaucoup parlé de Suzanne. C'est un tel événement, dans la vie des jeunes filles, que le mariage d'une amie. Paulette avait assisté à la cérémonie afin de voir Simone dans sa jolie robe vert jade. Et, de fait, elle était très bien, ce jour-là, mon amie. Elle s'était poudrée, un peu fardée même, et, sans parvenir à égaler M<sup>me</sup> Arnaud, elle était charmante.

Je ne sais comment, du mariage de Suzanne, la conversation tourna sur les maris qui trompent leur femme. Paulette et Simone attachent à cette question une importance exagérée :

— Cela arrive plus souvent qu'on ne pense, affirma Paulette, seulement on ne le sait pas. Les femmes sont généralement si veules ! Moi, si mon mari me trompe, je divorce immédiatement.

— Divorcer, c'est peut-être excessif.

— Comment, excessif ? Pourquoi resterais-je avec un homme qui m'en préfère une autre ?

— Oui, mais on n'a plus la même situation, et si l'on a un ou des enfants, ce n'est pas drôle...

— On les met en pension. Le jeudi ils sortent chez leur père, le dimanche chez leur mère, et tout le monde est content.

— Il faut alors reprendre sa vie dépendante de jeune fille, on n'a plus d'intérieur, on ne peut plus sortir comme avant...

— On se remarie. Cela leur est si facile, aux veuves et aux divorcées.

— Oui, c'est possible, mais quand on a fait sa vie de certaine façon, il est hasardeux de la détruire, sans savoir comment on pourra la réédifier. Si j'avais un mari qui me trompe, je prendrais patience, j'aurais l'air de ne pas m'en apercevoir, et, peut-être qu'avec le temps, tout s'arrangerait.

Elles s'étaient tues depuis un moment déjà, chacune suivant sa pensée, lorsque Simone se tourna vers moi.

— Et toi, Françoise, que ferais-tu ? Regardant dans le vague, je répondis d'une voix blanche :

— Je n'en sais rien, je n'y ai jamais pensé.

Ce n'était pas tout à fait vrai. J'y pensais, j'y pensais même intensivement. Et ce qui m'inquiétait le plus était de ne pas comprendre très bien ce qu'elles entendaient par « tromper sa femme ». Est-ce lui faire un simple mensonge comme j'en fais quelquefois à maman ? Est-ce l'oublier pour en aimer une autre. Rien de ce qu'elles ont dit n'a pu m'éclairer. J'ai seulement compris que, lorsqu'un mari le faisait, il était coupable. Reste à savoir si cela arrive aussi fréquemment que le prétendent Paulette et Simone.

Comment en pareil cas j'agirais ? je n'en ai pas l'idée bien nette. S'il ne m'avait fait qu'un léger mensonge, je le lui pardonnerais volontiers. Mais s'il m'avait offensée gravement, si, me délaissant, il en aimait une autre, que ne ferais-je pas pour lui donner la mesure de ma tendresse ! Parce qu'il aurait été faible, je l'aiderais à se reprendre, à redevenir ce qu'il était naguère. Je l'entourerais des soins les plus tendres, je m'appliquerais à reconquérir son amour, comme

je l'aurais conquis une première fois, afin de lui prouver que le mien est immuable. Et si je sentais qu'il ne m'aime plus, qu'il s'est totalement donné à une autre, silencieuse, sans une plainte, sans un reproche, je le laisserais partir et m'écarterais de son chemin.

Suzanne et Jacques, rentrés ce matin de leur voyage de noce, sont venus déjeuner avec nous.

Pendant que je sautais au cou de Jacques, maman et Suzanne s'embrassaient affectueusement, se regardaient longuement dans les yeux, comme s'il s'était passé un événement grave depuis qu'elles ne s'étaient vues.

Jacques a peu changé. À peine a-t-il maigri.

Suzanne, au contraire, est transformée. Ses yeux ont complètement changé d'expression ; ils rayonnent, illuminés par une flamme intérieure. Dans toute sa personne, un air de lassitude heureuse, de mol abandon, que je ne lui connaissais pas.

Avec cela, elle a pris les idées de Jacques, les gestes de Jacques, les façons de parler de Jacques. Elle me faisait l'effet d'une étrangère, tant sa vie s'est détachée de la nôtre. Je sentis alors qu'une longue période de la mienne était achevée, que Suzanne, en me quittant, avait emporté mon enfance.

Après le déjeuner, maman et elle, installées dans le petit salon, parlaient à voix basse. Me sentant inopportune, je me suis couchée sur mon ami l'ours blanc, qui m'est toujours fidèle, lui, et j'ai feuilleté de grands albums rapportés par Jacques.

Un est consacré aux lacs italiens, l'autre à Venise. C'est, de beaucoup, celui que je préfère.

On parle toujours de cette ville comme d'un lieu enchanteur ; malgré cela, j'étais loin de croire qu'elle le fût autant.

Ce doit être le pays du rêve et du silence, de la lumière et de la beauté. Je la regardais avec passion, je songeais à sa

ceinture d'eau mouvante, à son atmosphère embuée d'or, et je songeais aussi que, plus loin que Venise, il y a encore des mers et des forêts, des fleuves et des montagnes, des villes étranges et des rivages inhabités. Plus loin que Venise, il y a tout le vaste univers que je ne connaîtrai sans doute jamais.

Jean, sorti cinquième de Polytechnique, est venu nous faire ses adieux avant d'aller retrouver sa mère, avec qui il passera les vacances.

Il était dans ses jours de silence, Jean, comme si la perspective de se retremper dans l'atmosphère familiale ne le comblait pas de joie. Ne serait-il plus le garçon bien sage qu'il a toujours été ?

— Resterez-vous à Nantes, ou excursionnerez-vous aux environs ? lui demanda maman.

— Je ne crois pas que mère y consente. Mon séjour là-bas ne durera pas longtemps, je me reprocherais de la quitter, ne fût-ce que pendant quelques heures.

— Allez donc à la Baule, lui dis-je, nous y avons passé de si bons jours, dans le temps.

— Je n'y retournerai pas cet été, affirma-t-il avec conviction. J'attendrai que nous puissions y retourner ensemble.

— Alors ce ne sera pas de sitôt.

Il leva les yeux vers moi et, peu après, prit congé.

Célie, une facture à la main, vint chercher maman.

— Je vous quitte, Jean, lui dit celle-ci, on me demande. Passez de bonnes vacances, et dites à votre mère qu'elle vienne bien vite nous voir.

Nous restâmes seuls, debout l'un devant l'autre. Jean s'avança vers moi. Je crus qu'il allait m'embrasser. Déjà troublée, je fermais à demi les yeux. Il posa seulement son doigt sur ma joue et, me regardant jusqu'à l'âme :

— Au revoir, Françoise, soyez sage, dit-il d'une voix assourdie. Je baissai les yeux, interdite. Il s'en fut en me re-

gardant doucement, de ses beaux yeux limpides comme un matin d'été.

Restée seule, je me sentis rougir. Qu'entend-il par « être sage » ? Quelle est la sagesse pour lui, et quelle est la perfection ? J'ai bien quelques défauts, je suis paresseuse, je n'aime pas obéir, je mens fréquemment. Mes mensonges me sont chers. Ils sont les voiles qui dérobent mes plus secrètes, mes plus suaves pensées. Mais, tout cela, Jean ne le sait pas. Ce n'est pour aucune de ces petites choses qu'il m'a donné cet avertissement. À moins qu'il ne me soupçonne de penser continuellement à mon grand ami, de rêver à des choses imprécises, mais qui me sont douces comme peut l'être l'eau tiède aux membres las.

Je défailirais de honte, si j'avais la certitude que Jean m'a devinée.

Je deviens grande fille. Deux fois déjà, depuis le commencement de la saison, la femme de chambre a dû élargir mes corsages et rallonger mes jupes. Malgré cela, je n'ai pas su comprendre bien des choses que l'on me cache, et l'ignorance où je suis me trouble plus encore qu'elle ne me troublait jadis.

Un jour, lorsque j'avais six ou sept ans, je crus dévoiler le mystère. J'avais fait connaissance, à la Baule, pendant une absence de Jean, avec un petit garçon de mon âge, nommé Joseph. Sa mère était gentille, mais avait vraiment trop l'air d'un chien battu. Quant à son père, on n'en parlait jamais qu'à demi-mots, surtout devant Suzanne et moi. Joseph ne m'était pas sympathique. Je le trouvais sournois, il m'effrayait presque. Mais, en l'absence de Jean, je m'en contentais.

Un jour où nous étions seuls sur la plage, Joseph me dit :

— Veux-tu que nous jouions au mari et à la femme ?

— Je veux bien, répondis-je toute contente.

Pour moi, le jeu consistait à se tutoyer, à se déshabiller et à se mettre dans le même lit, puisque, seules, ces choses différencient ceux qui sont mariés de ceux qui ne le sont pas. Intérieurement, je me flattais de découvrir enfin ce qui me tracassait si fort.

— Rentrons à la maison, proposa mon jeune ami, ce sera plus commode.

Je le suivis, aussi soumise que si j'avais été sa femme légitime, ennuyée seulement d'avoir omis, le matin, de changer de chemise, comme maman me l'avait commandé. Tout en marchant, je voulus savoir si les idées de mon prétendu mari s'accorderaient avec les miennes.

— Qu'est-ce que tu appelles jouer au mari et à la femme ?

— Tu le verras quand nous serons arrivés, répondit-il avec dédain.

Une fois chez lui, Joseph m'emmena dans sa chambre, ferma la porte, sans même répondre à sa mère qui désirait connaître la cause de notre retour inopiné, et me dit :

— Moi, ce que j'appelle jouer au mari et à la femme, c'est que la fille fasse tout ce que je veux. Tu as bien compris ?

— Oui, répondis-je en commençant à trembler.

— Alors, puisque tu as compris, commence par faire le ménage, et mets de l'eau dans la cuvette, cria-t-il d'une voix dure.

Morte de peur, n'osant pas résister, je pris un broc qui se trouvait là, afin d'obéir à mon seigneur et maître ; mais j'avais le cœur si gros, les yeux si pleins de larmes, que l'eau se répandit sur le plancher.

— Ah ! tu ne sais pas mettre de l'eau dans une cuvette, cria Joseph en bondissant vers moi, mais tu ne sais rien faire. Sais-tu comment on les traite, les femmes qui ne savent rien faire ? Eh bien, on les bat, et, puisque je suis ton mari, je vais te battre.

Menacée par ses bras qui se tendaient vers moi, terrifiée par ses yeux qui riaient méchamment, je me mis à pousser des cris d'orfraie.

La mère de Joseph, inquiète, ouvrit la porte, ce dont je profitai pour me sauver à toutes jambes. Je rentrai à la maison si apeurée, qu'on m'en demanda la cause. Je ne voulus pas avouer ce jeu auquel j'avais tant désiré me prêter, et racontai seulement que Joseph avait voulu me donner des coups, parce que je ne voulais pas jouer avec lui.

On me défendit de le revoir. Je fus contente et déçue, car ma crainte était doublée d'un inconscient désir. Sa force m'avait impressionnée, et je sentais qu'il pensait aux mêmes choses que moi. Quoiqu'il en fût, je ne le revis jamais et, aujourd'hui, je n'en sais pas plus long qu'il y a dix ans.

La sœur aînée de M. Davis est morte la semaine dernière. Il a dû partir aussitôt pour Ollioules, et n'est pas venu prendre congé de nous. Ce m'aurait été doux, pourtant, de lui dire adieu ; mais j'étais surtout déçue parce qu'accablé d'une grande douleur, il n'était pas venu vers moi.

Cet après-midi, alors que nous prenions le thé avec Suzanne, il est arrivé inopinément, ayant enfin achevé le douloureux voyage. Je ne l'attendais pas, et sa présence subite parmi nous m'a bouleversée. Il venait demander à quelle heure il pourrait rencontrer papa, ayant un renseignement d'affaire à lui demander.

Mon grand ami était plus triste que jamais. Je n'ai rien pu lui dire, puisque maman et Suzanne étaient là, mais je ne l'ai pas quitté des yeux, tout le temps qu'a duré sa visite. Ce fut en pure perte, il était si absent, il avait l'air si déçu, que je ne suis même pas sûre qu'il ait soupçonné ma présence.

Il répondait brièvement aux questions que lui posait maman, sur son deuil et sur son voyage. J'ai bien compris qu'il n'était si réservé que par pudeur, pour ne pas étaler sa souf-

france devant des indifférents. Je ne savais pas qu'il aimait tant sa sœur.

Quand il est parti, j'aurais voulu le retenir, le garder, l'empêcher de rentrer dans son grand atelier vide et froid. Je sentais qu'il souffrait, et ne pouvais même pas lui laisser entrevoir mon infinie compassion. Que n'aurais-je fait, cependant pour voir naître en ces yeux une lueur de joie ? Si je le pouvais, je rassemblerais, dans mes deux mains jointes, tout le bonheur du monde, pour le lui donner.

Le soir, cette visite a été longuement commentée. Mon oncle prétend que, contrairement à ce qu'on croyait, l'héritage de M<sup>me</sup> Farret, dont le mari avait amassé une grosse fortune dans les parfums, était nul, et que Davis était sérieusement déçu.

Il se trompe lourdement. Je sais bien, moi, que Davis sacrifierait tous les héritages du monde, à la joie de conserver sa sœur vivante.

La chaleur, hier au soir, était si accablante, qu'incapable de rien, vêtue seulement d'un léger kimono, les cheveux dénoués, j'errais d'une pièce à l'autre, à la recherche d'un peu de fraîcheur.

Je pensais à Davis, que je n'avais pas revu, je m'inquiétais de sa vie, de sa souffrance.

Excédée par le va et vient de la maison, je me réfugiai sur la terrasse de ma chambre, éclairée par la lune, alors dans son plein.

J'étais fiévreuse et accablée d'angoisse. J'attendais. Quoi ? le bonheur peut-être. Il me semblait qu'il devait s'épanouir soudainement au cours de cette languissante nuit d'été.

Je ne voulais que rester là, acceptant de ce qui allait venir. Je voulais rester là jusqu'au matin, jusqu'à ma mort peut-être, angoissée par l'absence de celui qui occupe toutes mes pensées, lorsque j'entendis la sonnette de la porte

d'entrée, puis la voix de Davis demandant si Madame pouvait le recevoir.

Comme un brouillard chassé par le vent du sud, ma tristesse disparut, et Davis n'avait pas fini de saluer père et maman, que, coiffée comme à deux heures de l'après-midi, habillée d'une robe de ville, j'arrivais haletante à la porte du salon, n'osant la franchir trop vite, dans la crainte de me trahir.

Dissimulée derrière une tenture, je l'écoutais parler. Il racontait que, se rendant chez des amis pour y faire de la musique, et ayant vu de la lumière dans notre salon, il n'avait pu résister à la tentation de nous dire bonsoir.

J'eus enfin le courage d'entrer et de lui serrer la main. Ne voulant pas qu'il me devinât si frémissante, j'allai m'asseoir très loin de lui. À ce moment, père lui demandait si ses affaires d'Ollioules étaient terminées. Il répondait qu'il regrettait vivement son voyage et sa perte de temps car, sauf quelques vieux bahuts, sa sœur ne lui avait rien laissé. Bien que je les perçoive nettement, ses paroles ne me semblaient qu'un murmure confus.

Il me regardait souvent, l'air amusé. N'était-ce pas pour moi seule qu'il avait négligé ses amis, qu'il était monté jusqu'ici ? Si je pouvais avoir la certitude de lui être aussi nécessaire qu'il me l'est !

Lorsque mère fit servir les rafraîchissements, il se trouva que nos chaises furent voisines, que nos mains se touchèrent. Étonné de sentir que, par cette accablante chaleur, les miennes étaient glacées, il les prit dans les siennes, et les garda quelques minutes.

— Mains froides, cœur chaud, dit-il en riant.

Je le regardais comme jamais encore je n'avais osé regarder un homme, ni Jacques, ni mon oncle, ni même Jean. J'étais incapable de dire un mot. Lui, au contraire, restait très calme, parlant de choses indifférentes avec papa et maman, n'ayant pas le moindre soupçon de ce qui me trou-

blait si fort. Cependant, quand il s'en fut, il me sembla qu'une lueur de gaîté éclairait son regard.

Restée seule dans le vestibule obscur, je m'appuyai au mur pour l'écouter descendre l'escalier. Quand il eut refermé la porte de la rue, je revins en hâte sur la terrasse, pour le revoir encore.

Il passa sous mes fenêtres, sans se douter que je veillais sur lui. De mes deux mains jointes, je lui envoyai un baiser ; il n'en sut rien. Il continua à marcher du même pas égal, jusqu'au moment où les larges ramures des arbres me le cachèrent.

Prostrée sur mon lit, je restai de longues heures inerte, sentant encore sur mes mains la douce chaleur des siennes.

Ne serait-ce pas parce que je l'aime, que je pense à lui nuit et jour, que je m'inquiète plus de sa vie que de la mienne, que je pleure pendant des heures entières parce qu'il ne m'a pas dit le mot que j'attendais, que je ris et j'exulte parce que son regard s'est attardé sur le mien ?

Serait-ce donc l'amour, cette chose inconnue, très douce, qui me tient chaud au cœur, qui me rend chères jusqu'aux inquiétudes qu'il me donne ?

Ne serait-ce pas parce que je l'aime, que je n'ose prononcer son nom, ou que, si par hasard on parle de Lui devant moi, je sens monter à mes joues une vague de sang chaud, dont je suis intérieurement brûlée ?

Serait-ce donc l'amour, cette délicieuse torpeur qui m'envahit, et me fait haïr toute pensée, tout mouvement, tout ce qui n'est pas Lui ? Serait-ce donc l'amour cette ardeur brûlante qui me possède entièrement, qui me fait jaillir hors de moi-même ?

Je ne sais plus où je vais, je ne sais plus d'où je viens, je m'abandonne à la vie qui me porte, inconsciente et troublée. J'ai trouvé l'Amour sur mon chemin, car c'est bien l'Amour, qui m'enlève à moi-même, et fait que je ne vis plus que pour Lui.

J'ai revu Davis. Brusquement nous nous sommes trouvés face à face, alors que je faisais quelques courses avec Suzanne.

Il était gai comme jamais encore je ne l'avais vu, et nous a raconté, en riant aux éclats, une soirée costumée où il avait assisté la veille.

De l'entendre parler ainsi, j'étais aussi stupéfaite que navrée, et plus encore de le savoir fréquenter un milieu que j'ignore, dont il ne parle qu'avec des réticences, comme s'il en avait honte.

Sa tristesse, dont j'ai si grande pitié, qui est ma constante et ma seule préoccupation, est-elle aussi profonde que je l'imagine, puisqu'il se laisse distraire par les premiers venus ?

En nous quittant, il m'a saluée d'un cérémonieux :

— Au revoir, Mademoiselle.

Aujourd'hui, je n'étais plus la petite amie !

Davis est malade, mon oncle nous l'a appris ce matin, ajoutant avec légèreté :

— Ce n'est pas grand'chose, un peu de grippe ou de fatigue. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Moi, je n'ai pas sa quiétude. Tant de malaises se transforment soudain en maladies graves.

Il est malade et il est seul. N'est-ce pas suffisant pour me bouleverser ? Et l'impuissance où je suis de rien faire pour lui me désespère.

Si j'avais été là quand il s'est trouvé souffrant, je l'aurais déshabillé, je l'aurais couché, comme s'il avait été un enfant, je l'aurais veillé toutes les nuits, s'il l'avait fallu, et j'aurais bien su le guérir.

Oui... je dis tout cela parce que je suis tranquille dans ma chambre, mais je sais bien que mes mains n'auraient pas été

assez hardies pour le dévêtir, que j'aurais refusé d'entrevoir le mystère dont, malgré moi, je suis si émue.

J'aurais voulu ne pas sortir afin d'être la première à recevoir des nouvelles, s'il en devait venir, mais Simone m'attendait pour déjeuner.

Sa mère, inquiète, ne répondait que distraitement aux plaisanteries de M. Arnaud. Elle avait une amie malade, nous a-t-elle dit pour expliquer son manque d'entrain et, aussitôt le café, est partie la soigner.

Moi j'étais aussi, et même plus angoissée qu'elle, et je ne pouvais rien dire, et je ne pouvais aller vers lui. Ce lourd secret a assombri ma journée.

Après le départ de sa femme, M. Arnaud nous emmena dans son cabinet, pour nous donner des cigarettes. Il nous retint en nous racontant des histoires drôles. Ce fut un moment de détente. Je parvins même à rire un peu.

Simone nous quitta un instant pour aller chercher un livre. À peine avait-elle refermé la porte, que son père me prit la main et l'embrassa.

— Ah non ! criai-je avec violence en me reculant, outrée de ce qu'il faisait ce que Davis n'avait pas encore osé.

Il me regardait d'étrange façon, avec des yeux à la fois violents et troubles. Je n'aurais pas été plus honteuse si, tout à coup, je m'étais trouvée nue devant lui.

Heureusement, Simone revint aussitôt, et son père nous quitta.

Mon amie s'assit à côté de moi et me raconta des foules de choses. Je ne me souviens d'aucune. Ma pensée était ailleurs, avec Davis malade qui, peut-être, avait besoin de moi.

Enfin, ce soir, mon oncle nous a annoncé que son ami allait mieux, que demain il pourrait sortir. Il me sembla que, tout à coup, l'air s'était allégé.

Suzanne est bien changée, ces temps-ci. Son teint se fane, ses joues se creusent, ses yeux prennent une expression ha-

garde inaccoutumée. Quand elle déjeune ou dîne à la maison, je remarque bien qu'elle se force à manger. Si nous sortons ensemble, elle, toujours si vaillante, me demande de marcher moins vite.

Je craignais qu'elle ne fût gravement malade, mais aujourd'hui maman m'a annoncé qu'elle attendait un petit bébé.

Bientôt je serai tante. Comme je le ou la gâterai, en attendant que je sois maman à mon tour !

Au temps où je voyais Nicole, elle m'a dit que, pour avoir un enfant, il fallait n'être pas sage et aimer un homme. Alors, si c'est vrai, — et ce l'est, car, la vérité, c'est toujours elle qui me l'a découverte, — c'est que le mariage ne serait que la permission de ne pas être sage.

Mon oncle, voulant nous faire profiter de l'automne, nous emmena, hier, déjeuner à Marlotte. Il avait également invité les Darthe, que voient beaucoup Suzanne et Jacques.

Nous étions prêts depuis longtemps, et je guettais les voitures par la fenêtre, quand je vis arriver celle de mon oncle et, avec lui, Davis. J'ignorais que celui-ci fût invité. Ce me fut un miraculeux bonheur.

Pendant la première partie du trajet, j'étais montée dans la voiture de Jacques. Mais après un court arrêt à Melun, on changea de place, et je me trouvai dans la voiture de mon oncle, près de Davis. L'avait-il fait exprès ? Est-ce le hasard qui nous a placés l'un près de l'autre ?

Nous étions si proches que nous nous frôlions tout le temps, que, dans les virages, il s'inclinait vers moi, ou que je me penchais vers lui. Ah ! que cette course était enivrante !

Notre arrivée à Marlotte fut un enchantement, car la forêt, verte encore il y a huit jours, n'était plus qu'un flamboiement d'or. On ne voyait que fougères blondes et lianes pourprées. Le ciel était de métal chaud, et vers la terre se courbaient les branches alourdies des arbres.

Mon oncle fit servir le déjeuner. Lui et Davis, aussi gourmands l'un que l'autre, portaient toute leur attention sur les plats servis. Moi je ne pensais qu'à celui que j'aime.

Sous l'influence d'un léger vin de Saumur qui nous avait tous un peu grisés, Davis se mit à dire toutes sortes de folies. J'étais heureuse de le voir si insouciant, et sa gaieté accroissait d'autant la mienne. Tandis que nous prenions le café, il vint s'asseoir auprès de moi.

— Eh bien, Françoise, avez-vous fait un bon déjeuner ?

— Oui, et vous ?

— Excellent, d'autant meilleur que vous étiez en face de moi, et que je pouvais vous regarder tout le temps.

— Vous êtes sûr, lui dis-je d'un ton agressif, songeant qu'il ne l'avait fait que cinq fois, que vous m'avez regardée tout le temps ?

— Mais certainement, répondit-il avec assurance.

— Ce n'est pas vrai, criai-je avec impatience.

Et, faisant mine d'être fâchée, je lui tournai le dos, ce qui m'attira de maman une réflexion sévère.

— Voyons, petite fille, dit doucement Davis en me prenant la main, pendant que mon oncle emmenait ses invités au bord de la terrasse, ne vous fâchez pas pour si peu, ne soyez pas déjà méchante, ne soyez pas déjà femme.

— Je me fâchais pour rire, avouai-je tout bas, intimidée par ses yeux fixés sur moi.

— C'est gentil, cela, affirma-t-il d'un ton léger.

Et, furtivement, il posa ses lèvres sur mes doigts. Ce fut si doux que je ne l'oublierai jamais.

Dans l'après-midi, mon oncle proposa d'aller en forêt. Suzanne, un peu lasse, préféra demeurer à l'hôtel, où maman et M<sup>me</sup> Darthe lui tinrent compagnie. Je m'en fus donc avec mon oncle, Jacques, M. Darthe et Davis, d'abord parce que je ne voulais pas quitter celui-ci, et aussi parce que j'aime toujours mieux aller avec les hommes qu'avec les

femmes. Je marchais devant, écoutant Davis qui disait à mon oncle :

— Bien souvent, le soir, quand je mange la mauvaise gargotte du restaurant, je me dis que, si j'avais une femme, je dînerais chez moi.

— Quand il devient vieux, le diable se fait ermite, répondit mon oncle en riant.

Je me sentis une telle compassion pour Davis, sa solitude m'inspira tant de pitié, qu'un flot de tendresse jaillit en moi, m'obligeant de courir à sa rencontre.

— Pourquoi fais-tu ainsi la biche effarée ? demanda mon oncle interdit.

— Pour rien, je m'ennuyais d'être seule.

Et, disant cela, je regardais plus loin que l'horizon, plus loin, que le ciel même, afin que mes yeux ne me trahissent pas.

Le hasard vint à mon aide, car Jacques, ayant découvert je ne sais quel insecte rare, appela son père. Celui-ci hâta le pas, et Davis allait le suivre, mais, bouleversée par ce que j'avais entendu, j'osai prendre sa main et, le retenant, je murmurai :

— Restez avec moi, Davis.

C'était la première fois que j'omettais de l'appeler « monsieur ». Il ne s'en fâcha pas, et, me regardant avec un très doux sourire, glissa son bras sous le mien.

Nous marchions appuyés l'un sur l'autre, d'un pas qui se faisait plus lent. Sans me regarder, Davis continuait à sourire. Honteuse de ce que j'avais fait, je craignais de parler. Enfin, brusquement, il sembla revenir à soi.

— Aimez-vous la forêt, Françoise ?

— Oui, surtout ce soir, dis-je tout bas et avec intention.

— Ce soir, en effet, elle est merveilleuse. Si j'avais une femme, continua-t-il de son ton léger qui m'inquiète, j'aimerais y venir avec elle.

Mon cœur battait jusqu'au fond de ma gorge. Nous marchions toujours, de plus en plus lentement. Il me quitta pour allumer une cigarette, puis reprit mon bras et, se penchant vers moi :

— Allons, ma petite femme, venez.

— Oui, je suis votre petite sœur, répondis-je, effarouchée par ce mot de « femme ».

— C'est vrai, dit-il en riant, j'aimerais bien avoir une petite sœur comme vous.

— Eh bien, alors... prenez-moi...

Il s'écarta brusquement, me regardant avec stupéfaction.

— Venez vite, dit-il en m'entraînant, comme s'il n'avait pas compris qu'il n'avait qu'à étendre la main pour me saisir.

Justement, mon oncle débouchait d'un sentier. Davis courut le rejoindre. Sans hâte je les suivis, cherchant à démêler si j'étais très heureuse ou très malheureuse.

Je n'avais plus bien conscience, ni de ce que je faisais, ni de ce qui se faisait alentour, tant j'étais absorbée par ce que j'éprouvais. Il me souvient seulement que nous sommes revenus à l'hôtel, où nous avons goûté. Davis était placé en face de moi, et je ne me lassais pas de le regarder, mais lui ne s'occupait que de M<sup>me</sup> Darthe.

En allant rejoindre les voitures, je marchais seule en arrière, afin de mieux voir le crépuscule envelopper la forêt, devenue frémissante et mystérieuse sous le vent du soir, et surtout pour rester encore un moment en cet endroit où j'avais eu une minute de bonheur. Et voilà que Davis s'attarda, lui aussi, qu'il glissa de nouveau son bras sous le mien, et serra fortement ma main dans la sienne. Il me sembla que ma vie s'était réfugiée dans nos deux mains unies.

— À quoi pensez-vous, petite amie ?

— Je regarde le soleil qui s'en va, répondis-je vaguement, n'osant lui dire la vérité.

— Oui, c'est beau, c'est dommage qu'il y ait de la brume.

— Il y a toujours quelque chose, répondis-je en pensant à ce qui me sépare de lui.

De nouveau il me quitta, de nouveau je fus seule.

Pendant le retour, il était très gai et faisait rire M<sup>me</sup> Darthe en lui parlant presque bas. Enfoncée dans un coin, je penchais la tête, afin que l'ombre de mon chapeau dissimule le trouble où j'étais.

En nous quittant, il m'a serré hâtivement la main, préoccupé par quelque chose ou quelqu'un qui n'était pas moi.

Ce matin, j'ai revu Davis, alors que je revenais du cours. Est-ce la présence de Célie qui l'a rendu aussi correct, aussi distant que si nous nous étions trouvés devant cinquante personnes ? J'ai en vain cherché dans ses yeux une complicité, un souvenir, la moindre lueur me prouvant qu'il ne m'avait pas oubliée. Je n'y ai rien vu qu'une parfaite indifférence.

Je me fais scrupule de l'aimer. Il me semble que c'est mal, puisque je ne suis ni sa femme, ni sa fiancée, que jamais il ne me trouvera digne d'être sienne. Obsédée par ce que Nicole m'a dit jadis, chaque soir je me palpe avec angoisse, dans la terreur que mes flancs s'élargissent, comme... comme ceux des femmes qui se conduisent mal.

Jean nous est revenu, encore une fois transformé. Il n'est plus le polytechnicien timide et boutonneux, retrouvé il y a deux ans ; il est maintenant un jeune homme grave, — plus proche du Jean de mon enfance, — qui veut édifier sa vie sur des bases solides.

La semaine prochaine, il entrera définitivement à l'usine, et ses derniers jours de vacances sont consacrés à la recherche d'un appartement, où M<sup>me</sup> Coulomb viendra très prochainement s'installer.

Moqueuse, je l'écoutais énumérer ce qu'il voulait, ce qu'il ne voulait pas, peser le pour et le contre ; et je m'étonnais de ce qu'il appliquât son intelligence lucide à des détails si mesquins de la vie matérielle.

— Mais enfin, Jean, finis-je par dire, impatientée, ce n'est pas une affaire d'État, de s'installer, et si l'on n'est pas bien, on peut toujours aller ailleurs.

— Évidemment, qu'on peut toujours aller ailleurs, répondit-il de sa voix posée, la même voix qu'il prenait jadis pour me raconter des histoires imitées de Jules Verne, mais pourquoi ne pas aller tout de suite à ce qu'il y a de mieux ?

Il a raison, Jean, il a toujours raison, puisqu'il est parfait.

Pendant qu'il parlait, il lui arrivait de me regarder. Ses yeux, alors, devenaient moins clairs, tandis que j'abaissais les miens sur mon secret. Je le sais si franc, si droit, si sincère, que, s'il devinait mon coupable amour, il me méprisera.

Suzanne a eu, hier, une petite fille. Quel mystère, quelle angoisse, que la naissance d'un enfant !

Depuis deux jours déjà, maman s'était installée chez Suzanne. Ce matin seulement, j'eus la permission d'y aller. On m'ouvrit la porte avec précaution, tout le monde parlait bas, comme dans une maison où il y a des malades. Cela me rendit anxieuse.

— Viens avec moi, dit maman, mais ne fais pas de bruit.

Marchant sur la pointe des pieds, elle ouvrit doucement une porte, et me fit entrer dans la chambre où reposait Suzanne.

La pièce était dénudée comme si elle avait été ravagée par un cyclone, et Suzanne, couchée à plat sur un lit très bas, affaissée comme une morte, gisait pâle, sans force, comme quelqu'un qui ne se relèvera plus. Cependant, malgré la grande faiblesse qui l'empêchait de se mouvoir, et presque

de parler, un bonheur calme, une grave plénitude transparaissait à tel point dans ses yeux, que j'enviais sa souffrance.

Aussitôt que je l'eus embrassée, maman me conduisit dans l'autre chambre, afin d'y voir la petite fille. Malgré ma bonne volonté, je ne peux dire à quel point je fus déçue.

Dans un berceau de tulle blanc, frais et mousseux comme une crème fouettée, j'ai aperçu un petit morceau de viande rouge qui s'agitait, grimaçait, miaulait comme un chat qu'on martyrise, et ressemblait beaucoup plus à un vieux cacochyme qu'à un petit bébé.

— Tu peux l'embrasser, me dit maman en extase.

Je l'ai fait parce que, décemment, je ne pouvais pas reculer, mais je considérais ma jeune nièce comme je l'aurais fait d'un appendice fraîchement opéré.

Simone m'est arrivée toute pâle. Elle n'est plus fiancée à Gaston Marbais, et cela, par la faute de celui-ci. Cette nouvelle m'a atterrée, car je ne croyais pas qu'un homme pût jamais manquer à la parole donnée.

J'ai cru comprendre que la rupture avait été provoquée par M<sup>me</sup> Marbais. Simone, très émue, embrouillait tellement toute l'histoire que j'avais un mal énorme à m'y retrouver. Patiente, je l'écoutais, puisque, seule, mon attention pouvait alléger sa peine.

Gaston Marbais est-il si coupable ? A-t-il vraiment fait une promesse à Simone ? Elle en est sûre, moi, je le suis moins. Nous sommes si avides d'amour, nous autres, pauvres jeunes filles prisonnières des liens ténus mais innombrables de la famille, que nous nous laissons prendre, souvent, à un regard plus tendre, à un serrement de main plus expressif, et nous ne pensons pas assez souvent que ces riens qui, chez nous, font jaillir l'amour, ne sont, chez nos partenaires, que de passagères distractions.

Tout cela, je l'aurais bien dit à Simone, mais comment discuter raisonnablement avec un être qui souffre. Elle par-

lait, parlait nerveusement, et je me taisais, l'enviant seulement d'être si expansive. Jamais je ne pourrais, même à ma plus intime amie, parler de celui que j'aime. Depuis la promenade faite en forêt, pas une seule fois je n'ai prononcé son nom.

Mon amour grandit en moi comme une plante rare. Je l'aime, et il l'ignore. Je l'aime, et lui, peut-être, ne m'aime pas. Mais je me sens si calme de l'aimer. Il me semble que j'ai trouvé un trésor, que j'ai trouvé le bonheur pour toute la vie.

Pourtant si, plus tard, il m'aime, lui aussi, et si, après m'avoir leurrée de promesses, il s'éloigne de moi, je ne dirai rien, mais je n'aurai pas la force de survivre à mon bonheur.

Maman, passant la plupart de ses journées chez Suzanne, me laisse le soin de recevoir les personnes qui viennent prendre des nouvelles de ma petite nièce. C'est à cela que j'ai dû de voir Davis, mais seulement pendant quelques minutes, hélas !

J'avais le secret espoir que nous nous souviendrions ensemble de notre promenade à Marlotte. Il n'y songe plus, puisqu'il ne m'a tenu que les propos les plus banals. Il ne comprend donc pas que c'est de lui dont je suis curieuse. Que ne donnerais-je pour approfondir le mystère de sa vie ! Je voudrais qu'il me parlât, qu'il se confiât à moi, qu'il sentît ma tendresse l'entourer comme on entoure de matières douces et soyeuses un objet fragile et précieux. J'attends toujours l'instant décisif où il se livrera enfin, et toujours je suis déçue de mon attente.

Comme il me parlait d'une chanteuse entendue la veille :

— Vous avez de la chance d'aller au concert, finis-je par dire, pour ne pas être en reste de banalités, j'aimerais bien y aller, moi aussi.

— Qui vous en empêche ?

— Je n'ai personne pour m'accompagner.

— Je vous y emmènerai, moi, dit-il en riant.

— Oh ! que je vous aimerais de faire cela, lançai-je sans réflexion.

Immédiatement je me suis vue sortant avec lui, comme le jour où maman avait oublié de venir me reprendre à son atelier. En traversant les rues, il m'aurait prise par le bras, pour mieux me guider au milieu des voitures. Au concert, j'aurais été à côté de lui, et il m'aurait parlé en se penchant sur moi, comme il le fait lorsqu'il parle à M<sup>me</sup> Arnaud. Puis, en sortant, nous serions montés en voiture, et je me serais sentie si proche de lui, que j'en aurais éprouvé un bonheur sans égal.

Mais ce serait trop beau, tout cela. Il ne m'a fait cette invitation que pour s'amuser. Il l'oubliera, et me préférera son ami Charly, ou son ami Silver, dont la femme est très belle, et bien plus intéressante que moi.

Lorsque j'ai eu fini mon petit voyage au pays du rêve, à l'instant même où je remarquais, dans ses yeux, un peu plus de douceur, arriva Simone Arnaud.

De grosses larmes de dépit me montèrent aux yeux ; mon amitié pour elle disparaissait complètement devant mon amour pour lui. Découragée, je les laissai parler ensemble. Bientôt après, Davis s'en fut, serrant hâtivement la main de Simone.

Je le suivis dans la galerie, voulant l'avoir seul encore quelques secondes, mais il me jeta seulement un banal « au revoir », déjà passé le seuil de la porte.

C'est toujours au moment où j'ai le plus besoin de sa présence qu'il me fuit.

Où allait-il ? Que fait-il pendant les heures où il ne travaille pas ?

Jean nous a amené sa mère. J'ai retrouvé ma grande amie de jadis, celle qui intercédait pour moi lorsqu'on me grondait et qui, si elle nous rencontrait ensemble, Jean et moi,

bourrait nos poches de bonbons. J'ai retrouvé, dans ses yeux bleu Delft, semblables à ceux de son fils, la même flamme de bonté que, encore très petite fille, j'y savais déjà découvrir. À ce moment déjà elle me préférait à Suzanne ; maintenant encore, il en est de même.

— Que je suis donc heureuse de t'avoir retrouvée, ma mignonne, dit-elle en m'embrassant avec effusion. J'ai tort de dire « retrouvée », ajouta-t-elle aussitôt, car je ne t'ai jamais perdue, puisque Jean, dans chacune de ses lettres, me parlait de toi.

C'était très gentil à elle de me dire cela, mais je n'en crois pas un mot. Jean ne m'aime pas assez pour se souvenir de tout ce que je fais ou je dis.

— Je sais même, continua-t-elle en riant de mon air étonné, que, pour le mariage de Suzanne, tu avais une robe qui t'allait à ravir. Ce détail me fit regarder Jean. Il souriait d'un air heureux.

Nous avons parlé, parlé, parlé... de quoi ? je ne le sais plus au juste : de menus faits de jadis, de petites choses qui n'ont de sens que pour nous seuls, et, tout à coup, j'ai compris que j'étais devenue vieille, que j'avais, moi aussi, un passé. C'est-à-dire qu'entre le temps que nous évoquions, et l'époque où nous sommes maintenant, il s'étendait une nuée lumineuse, au travers de laquelle mon enfance, qui si souvent fut morose, m'apparaît presque comme un rêve enchanté.

Davis est revenu au même jour et à la même heure où il était venu, la semaine dernière, pour prendre des nouvelles de Suzanne.

N'était-ce pas pour me trouver seule comme la dernière fois ? Aujourd'hui, maman étant là, c'en fut fait de notre chère intimité.

Il était grippé, fiévreux, aussi maman lui proposa-t-elle de prendre quelque chose de chaud. Je quittai donc le salon,

non pour lui commander du thé, mais pour le faire moi-même tant j'éprouvais le besoin de le servir.

J'allai donc à l'office, mais là, hélas ! je dus abdiquer. La cuisinière prétendit que je me brûlerais, que je salirais toutes ses casseroles, que je ne devais pas me mêler de choses pareilles, et je ne sais quoi encore. Et le pire était que Célie lui donnait raison. Elles ne comprennent rien, les vieilles femmes.

Je revins penaeude, au salon, et m'occupai quand même de lui, qui me regardait avec ses yeux tristes, morts, aux paupières flétries.

Après quelques instants, il s'anima et, se tournant vers moi, dit qu'il était las de travailler, qu'il aimerait à aller, de temps à autre, se reposer à la campagne, comme nous l'avions fait l'autre jour à Marlotte.

C'était la première fois qu'il faisait allusion à cette promenade, et cela justement quand je n'étais pas seule ! Je sentais pourtant son regard s'attarder sur moi, mais, maman étant là, je n'osai pas lever les yeux sur lui.

Il se souvint brusquement que c'était ma fête, et qu'il avait quelques fleurs à mon intention dans sa poche. Il me les offrit en riant et s'excusant qu'elles fussent un peu fripées. Voulant les mettre tout de suite dans l'eau pour les conserver plus longtemps, j'allai dans le bureau de père prendre un vase. Il m'y suivit. Comme je lui tendais les mains pour le remercier encore, il se pencha vers moi et m'embrassa.

Cette fois, je ne reculai pas. Je désirais trop ce baiser. Mais comme il m'embrassa sagement ! Nous étions seuls, pourtant. Pourquoi ses lèvres ne se sont-elles pas attardées sur mes joues ? Pourquoi n'a-t-il pas vu que mes yeux l'en priaient ? Si j'étais sa femme, m'embrasserait-il seulement comme cela ?

Il était très calme, tandis que mon cœur battait, battait... comme ceux des petits lapins que je pourchassais, dans la basse-cour, lorsque j'y jouais avec Jean.

Le baptême de Suzy a eu lieu hier. Aussitôt après la cérémonie, nous sommes revenus en hâte à la maison, où maman donnait un lunch en l'honneur de sa petite fille.

Sous la porte d'entrée, nous trouvâmes Simone Arnaud. Nous étions encore dans la galerie lorsque Davis arriva.

Je me précipitai vers lui et, prenant dans les deux miennes la main qu'il me tendait :

— Je désespérais de vous voir.

— C'est vrai ? répondit-il distraitement. Simone parut un peu offusquée de me voir si libre avec lui, mais comme j'avais beaucoup à faire, je n'y prêtais pas attention, et, la laissant seule avec Davis, me rendis à la salle à manger. Presqu'aussitôt il vint m'y rejoindre.

J'arrangeais les coupes et les tasses, que les domestiques avaient placées sans goût. Il se penchait pour me parler, et moi, inclinée en arrière, je l'écoutais me dire très bas :

— C'est pour vous seule que je suis venu.

— Non, c'est impossible, dis-je en me détournant.

— Mais si, c'est vrai. Croyez-vous que j'aie quitté mon travail pour voir votre amie Simone, plus laide et plus sèche qu'une vieille lady ?

— Non, vous ne me dites pas la vérité. Et j'avais l'obscur pressentiment qu'il n'était pas absolument sincère. Pourtant quand nous fûmes retournés au salon, il vint s'asseoir si près de moi que, lorsqu'il parlait, je sentais son souffle chaud passer sur mon oreille et sur ma joue.

M<sup>me</sup> Arnaud arriva tard, et s'installa tout de suite devant une confortable collation. Davis se leva d'auprès de moi, dit en passant quelques mots à mon oncle, puis alla s'asseoir auprès d'elle, qu'il ne quitta pas plus que le jour des fiançailles.

C'est bien naturel qu'il la préfère, mais j'aurais bien aimé qu'il ne me délaissât pas complètement. J'en suis devenue toute triste, aussi triste que Jean, que rien ne parvenait à dérider.

Simone vint près de moi.

— Te voilà bien seule, maintenant que M. Davis est avec maman, dit-elle d'une voix moqueuse.

Je devins cramoisie :

— Je t'assure, Françoise, que tu ne te conduis pas avec lui d'une façon correcte. Je t'aime assez pour te parler franchement. Tu es d'une inconséquence... Ainsi, l'autre jour, quand j'ai dit à maman que je t'avais trouvée seule avec lui, elle en était stupéfaite et m'a assurée que tu ne devrais jamais le recevoir en l'absence de ta mère.

— C'est la première fois que cela m'arrive, répondis-je, bien plus désespérée de la vérité de ce que je disais, que des reproches de Simone.

— Ce que je t'en dis, c'est pour toi, répondit doucement mon amie. Tu sais que l'on a vite fait de juger sévèrement une jeune fille.

Par bonheur, à ce moment, les invités partirent, et mon entretien avec Simone fut interrompu. Elle et M<sup>me</sup> Arnaud s'en allèrent aussi, et Davis me revint pour ne plus me quitter.

Ainsi que mon oncle, Jean et M<sup>me</sup> Coulomb, il dînait avec nous. J'étais placée à côté de lui. Il parlait beaucoup, mais à tout le monde, et jamais à moi. Cela valait mieux peut-être, car une certaine gêne planait sur ce dîner que je croyais devoir être gai. Suzanne, lasse d'avoir vu trop de monde, restait silencieuse, et M<sup>me</sup> Coulomb avait un air pincé que je ne lui connaissais pas. Quant à Jean, il était aussi morose que s'il avait été en visite chez une tante à héritage.

Dans le salon, je fus séparée de Davis, mais quand il nous quitta, profitant d'un très court instant de solitude, il me dit d'une voix à peine perceptible :

— Au revoir, ma chérie.

Une joie si fervente m'envahit, que je fus incapable de répondre, alors il s'inclina, et posa sur ma main ses lèvres brûlantes et légèrement entrouvertes.

Depuis quinze jours, Davis n'est pas revenu. Personne ne me donne de ses nouvelles, personne ne me parle de lui, pas même mon oncle, qui ne vient que rarement, absorbé qu'il est par d'importantes affaires. Ma vie n'a plus de sens, tout m'ennuie, tout me pèse.

Pendant de longues heures, je reste oisive dans ma chambre, regardant avec envie les gens se promener dans les rues, et qui, s'ils en avaient le désir, pourraient longer une rue déserte dans laquelle se trouve l'entrée de certaine maison où je brûle de me rendre, mais qui m'est plus interdite que le reste du monde.

Ah ! les jeunes filles, les pauvres jeunes filles, elles sont plus prisonnières que les pires criminels !

En principe, je sors seule, mais en principe seulement. Si j'exprime le désir d'aller ici où là :

— Attends-moi, dit maman, je t'y accompagnerai.

Ou bien elle téléphone à Suzanne, et celle-ci me prend sous sa tutelle. Et puis, après elles deux, il y a Célie, toujours prête à tout, et qui a l'œil sur tout. Sortir sans elle quand je suis seule ici, impossible. Je ne pourrais même pas ouvrir la porte à son insu, tant elle est vigilante.

— J'ai charge d'âme, dit-elle pour s'excuser quand elle me sent nerveuse. Tu serais la première venue, que cela me serait bien égal, mais toi, toi ma petite Françoise, comment veux-tu que je te laisse aller seule dans les rues, quand des gens bien plus malins que toi se font écraser ?

Enfin quand Célie n'est pas disponible, on me confie à M<sup>me</sup> Coulomb, ou à Simone. Si je tentais d'avoir celle-ci pour complice, elle le dirait à sa mère, qui préviendrait maman, estimant que c'est son devoir d'agir ainsi, et les

quelques parcelles de bonheur dont je jouis me seraient bientôt enlevées.

Les enlèvements, les rendez-vous clandestins, les romans d'amour tragique, ils sont devenus impossibles dans le Paris du XX<sup>e</sup> siècle, pour une jeune fille comme moi. Roméo lui-même ne pourrait attacher son échelle à mon balcon sans provoquer, même aux heures les plus calmes de la nuit, un attroupement.

Toutes ces choses auxquelles je ne pensais pas, il y a seulement six mois, maintenant me paraissent monstrueuses. Je suis comme un animal assoiffé de liberté, qui se sentirait pris dans un réseau de filets aux mailles étroites, se resserrant de plus en plus, à mesure que grandit en lui le besoin de s'évader.

Tantôt je ruminais ces pensées moroses, quand M<sup>me</sup> Coulomb entra, à l'improviste, dans ma chambre.

— Ma petite Françoise, je viens te chercher. Jean nous envoie toutes deux prendre le thé au Ritz. Je voulais qu'il nous accompagne, mais tu sais qu'en ce moment, à l'usine, ils sont tous accablés de travail. Alors il faudra te contenter de moi seule, dit-elle en me retardant avec attention.

— Mais je suis très contente de sortir avec vous.

— Mettons que ce soit vrai, continua-t-elle en riant. En tout cas, ce te sera meilleur que de rester dans ta chambre.

Quoique reconnaissant son évidente bonne volonté, j'aurais préféré qu'elle me laissât seule pour que je pusse mieux bercer ma souffrance. Cela aussi m'est défendu.

Nous allâmes donc au Ritz, où nous eûmes la surprise d'y retrouver Jean. Sa présence ne laissant pas de nous étonner :

— Oui, dit-il en bredouillant un peu, Jacques a été très gentil. Comme il savait que c'était pour retrouver Françoise, il m'a autorisé à partir plus tôt, alors j'en ai profité, conclut-il confus.

— Mais tu as très bien fait, s'exclama M<sup>me</sup> Coulomb avec une telle véhémence, que deux maîtres d'hôtel accoururent, s'imaginant qu'elle réclamait leurs services.

Jean m'offrit beaucoup de bonnes choses, mais elles me laissèrent indifférente. Je ne suis plus une petite fille que l'on console avec un gâteau.

En face de nous étaient quatre jeunes gens qui n'ont cessé de me dévisager avec une insistance telle, que j'en avais honte pour eux. Jean et M<sup>me</sup> Coulomb, leur tournant le dos, ne s'apercevaient de rien. C'est un principe, que les parents ne s'aperçoivent jamais que de ce que l'on veut leur cacher.

La conversation languissait.

— Tu ne dis rien, Françoise, tu as l'air de t'ennuyer à mort, disait M<sup>me</sup> Coulomb avec une visible impatience.

— Mais non, lui répondis-je, je suis très contente.

À vrai dire, ce thé m'ennuyait. Je n'éprouve aucun plaisir à ce qu'on me regarde manger, non plus qu'à regarder manger les autres.

— Je vous l'avais bien dit, mère, que Françoise ne s'amuserait guère, fit Jean pour arranger les choses. Quand on la sort de son milieu, de ce qu'elle aime, elle se met en boule, et il n'y a plus rien à en tirer.

Ce tableau de moi me fit rire, et, de me voir gaie, Jean le devint, lui aussi.

— Eh bien, alors, puisqu'il fait beau, vous allez rentrer tous les deux à pied, décida M<sup>me</sup> Coulomb, avec un petit sourire qui la rajeunissait. Moi, j'ai justement des courses à faire du côté opposé.

C'était la première fois que je sortais seule avec Jean depuis que nous nous étions retrouvés. J'en éprouvais un véritable plaisir, tant je le sentais affectueux, attentionné, heureux d'être avec moi.

— Je vous sais gré, Françoise, de vous ennuyer dans les endroits où l'on s'amuse, me dit-il quand nous fûmes arrivés dans une rue presque silencieuse.

J'ouvrais de grands yeux :

— C'est maman qui a voulu vous emmener là, mais je savais bien, qu'à vous, il fallait un plaisir plus délicat que celui de vous trouver avec des femmes parées comme des idoles et fardées comme des momies.

— Oui, c'est vrai, Jean, ces femmes-là ne me plaisent pas du tout. Quant aux hommes, ils vous regardent, mais vous regardent...

— Ce sont des choses qui arrivent, Françoise, quand on est jolie, dit-il avec un sourire. Nous étions arrivés devant ma porte.

— Vous ne montez pas, Jean ? maman serait contente de vous voir.

— Non, Françoise, ce ne serait pas raisonnable.

Il est toujours raisonnable, Jean. Il me quitta en me serrant la main à me l'écraser.

Quand on est jolie, a-t-il dit. Étais-je donc jolie, tantôt ? Je ne le crois pas, et ce n'est sûrement pas pour ma beauté que les quatre jeunes gens me regardaient avec une telle insistance.

La robe de velours pensée dont j'étais vêtue, je la portais déjà l'année dernière, et le corsage, trop échancré, laissait deviner la maigreur de mes épaules. Mes cheveux sortaient de dessous ma toque si sombre qu'ils en paraissaient encore plus indisciplinés. Mes joues, presque gercées par le froid, étaient aussi rouges que si je les avais fardées, moi aussi, et mes yeux, mes pauvres yeux de chat siamois, cernés par l'inquiétude, étaient largement ourlés d'un cercle bleuâtre.

Non, je n'étais pas jolie, mais seulement triste, triste, infiniment, triste.

L'inquiétude latente que je sentais grandir en moi de jour en jour, depuis que je l'ai vu, n'était, que l'obscur pressentiment d'une prochaine douleur.

Au cours de la soirée, alors que je riais avec Jacques et Jean, j'entendis tout à coup mon oncle qui, sans penser à mal, disait à maman :

— Davis m'a chargé de vous prévenir qu'il viendrait dans le courant de la semaine vous faire ses adieux.

— Comment, répondit-elle étonnée, mais calme, il part ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Pas le moins du monde.

— Il est vraiment d'une distraction impardonnable, reconnu mon oncle avec indulgence. Oui, il part, grâce à la femme de son ami Silver, toute-puissante, paraît-il, au ministère des Beaux-Arts, qui lui a fait obtenir une bourse de voyage. Il va donc pouvoir passer l'hiver en Espagne. Il sera de retour au printemps.

Sans vouloir en apprendre davantage, je partis dans ma chambre, parce que je me sentais défaillir, qu'une sueur froide m'inondait de la nuque aux talons. Comment vais-je faire pour vivre six mois sans lui, moi qui n'ai supporté qu'à grand-peine trois semaines d'absence ?

J'acquies ainsi la dure certitude qu'il ne m'aime pas, que je m'étais leurrée. S'il m'aimait, il n'agirait pas ainsi, il serait venu me faire part de ses projets, tout au moins il m'aurait confié qu'il avait l'espoir de faire ce voyage, et je n'aurais pas éprouvé la douleur, ainsi que l'humiliation, de l'apprendre par un autre que par lui.

Cependant je n'ai pas rêvé. Il a bien glissé son bras sous le mien, dans la forêt où nous étions si proches l'un de l'autre, et il a bien vu, dans mes yeux, qu'il était tout pour moi.

C'est bien lui qui, un soir d'automne, a pris mes mains entre les siennes pour les réchauffer, qui m'a donné deux baisers sur les joues alors que nous étions seuls dans la galerie, et qui, le soir du baptême, a, très doucement et très voluptueusement, posé ses lèvres chaudes sur mes mains fiévreuses.

Tout cela était bien réel, mais il me croyait, il me croit encore une petite fille, et ce qui enchaîna ma vie, fut, pour lui, un jeu sans importance.

Être aimée, aimée passionnément par un être qui vous sacrifie tout, qui franchit tous les obstacles pour vous rejoindre, quel enivrement ce doit être !

Pendant toute la semaine je l'ai attendu, me rongant d'impatience, torturée à l'idée qu'il pouvait partir sans revenir nous dire adieu. Aurai-je la joie de le revoir, ne fût-ce qu'une heure ? me demandai-je chaque matin en m'éveillant.

Hier au soir, — l'avant-dernier avant son départ, — alors que j'étais plus désespérée que jamais, il arriva enfin. J'étais si émue que je n'ai pu dire un mot. Personne, du reste, n'a remarqué mon silence, pas même lui.

Il s'est beaucoup excusé de nous avoir ainsi délaissés, absorbé qu'il était par ses préparatifs de départ. Avec force détails, il raconta comment il avait obtenu sa bourse de voyage, combien il était heureux de partir, de changer d'air physiquement et moralement, de connaître un pays qui garde, intact, sa vie passée.

— Et dans six mois, conclut-il en regardant mon oncle, ce sera le retour.

Silencieuse, haletante, j'étais blottie dans mon coin habituel, attendant un mot qu'il n'a pas dit, un geste qu'il n'a pas fait. Enfin est arrivé le moment où il a pris congé, et que je souhaitais presque, tellement j'étais nerveuse et crispée. Il m'a longuement serré la main, mais j'ai vu dans ses yeux que sa joie était sans mélange.

La nuit a été longue. Une à une j'ai entendu sonner les heures. L'aube seule m'a calmée, et ce matin je me sentais si lasse, si défaite, que j'ai prétexté une migraine pour rester dans ma chambre dont, contre mon habitude, j'ai fait clore les volets et les rideaux.

Un froid très dur se fait sentir, et les miens attribuent ma mauvaise mine au changement brusque de la température. Je me garde bien de les détromper, et j'entretiens leur erreur, afin qu'elle dure autant que mon chagrin.

L'hiver est à peine commencé. Comme le temps sera long, d'ici à ce que l'été, en même temps que ma joie, ne revienne.

Nous passons la plupart de nos après-midi chez Suzanne, et bien souvent M<sup>me</sup> Coulomb vient se joindre à nous. C'est ce que Jacques appelle railleusement un « rond de dames ».

Ces réunions paisibles qui, jusqu'ici, m'ennuyaient à mourir, maintenant je les supporte avec patience. De faire une chose ou une autre, d'aller ici ou là, tout me devient indifférent, puisque, lui, je ne l'ai plus.

De cette passivité, on me félicite, et l'on appelle cela de la sagesse.

— Françoise devient raisonnable, dit maman.

— Oui, elle se forme, répond M<sup>me</sup> Coulomb.

— Elle devient une vraie jeune fille, conclut Suzanne.

Ah ! les pauvres femmes innocentes, elles ne soupçonneront jamais le feu intérieur qui me consume, et que je parviens, non sans peine, à leur dissimuler. Comment le devineraient-elles, du reste ? Tantôt je me tenais si sagement entre elles trois, apaisée malgré tout par le calme et le silence particuliers aux intérieurs où vit un tout petit enfant, où les choses elles-mêmes semblent s'assoupir pour ne pas troubler son repos.

Je tenais Suzy sur mes genoux, alors que, repue de sa tétée, elle faisait son somme habituel, ses mains crispées sur les miennes comme de petites pattes d'oiseau. C'est la poupée vivante que je souhaitais si ardemment, étant petite fille. Et maintenant que je l'ai, je me rends compte que ce n'est pas une poupée, même vivante, qui peut me rendre heureuse.

Plus paisible encore que sa fille, apaisée par sa maternité récente, Suzanne échangeait avec maman et M<sup>me</sup> Coulomb des recettes de ménage. Toutes trois parlaient sans hâte, sans fièvre, ne semblaient rien désirer d'autre que leur vie égale, dont chaque heure ramène chaque jour les mêmes devoirs. L'une comme l'autre, elles éprouvaient la même quiétude, la même sérénité. Et je leur en voulais presque, et de cette quiétude, et de cette sérénité. Comment donc font-elles, pour ne pas désirer l'impossible ?

N'ont-elles donc jamais connu l'angoisse des désirs inaccessibles, ni les fièvres de l'amour incertain, ni les détresses de l'abandon ? Leurs yeux ne sont-ils si limpides que parce qu'ils n'ont jamais osé regarder plus loin que l'horizon permis ?

Moi, j'ai d'autres besoins, d'autres désirs. J'ai soif de joies et de peines. Ma seule crainte, lorsque je pense à ma vie future, est qu'elle ne soit trop monotone, qu'elle ne se déroule, droite et lisse, comme une grande route blanche, à travers un pays de plaine.

Mille désirs bouillonnent en moi, qui voudraient se faire jour. Je voudrais connaître l'extrême joie et l'extrême douleur. Je voudrais être, tour à tour, l'humble religieuse dont la vie se consume d'amour mystique, et Phryné se dévêtant devant un peuple qu'elle enivre de sa beauté. Je voudrais être à la fois celle qui demeure au foyer, gardienne vigilante de la maison, toute douceur et toute tendresse pour celui qu'elle aime, pour les enfants qui sont nés de lui, mais je voudrais aussi être celle qui ne veut ignorer aucune de ces choses mystérieuses, que l'on me cache encore, mais que je vois transparaître parfois dans les yeux de ceux que je frôle.

Il semble qu'un lien mystérieux m'unisse à M<sup>me</sup> Arnaud. Quand je souffre, elle souffre, quand je suis gaie, elle l'est aussi.

Ce soir, je m'étais attardée chez elle. Pendant que Simone et Paulette parlaient d'un certain Georges Deschamps, dont elles sont toquées toutes deux, je suis allée m'asseoir auprès de M<sup>me</sup> Arnaud et, pour la première fois, nous avons parlé presque intimement.

Depuis quelques semaines, elle n'est pas bien. Aujourd'hui, je l'ai trouvée très abattue.

Malgré cela, elle est encore plus belle que de coutume. Elle a un peu maigri, ses yeux sont creux et brillants, mais elle s'est affinée, et ses mains, trop minces pour porter des bagues, sont sillonnées par de grandes veines bleues. Il faut qu'elle soit réellement malade, pour renoncer si brusquement aux longues sorties qu'elle faisait chaque jour, et qui constituaient toute sa vie.

Souffrirait-elle comme moi, d'une secrète blessure ? Peut-être son mari est-il méchant avec elle ? Une fois ou deux, il m'a semblé qu'il lui parlait avec dureté.

Alors que je m'inquiétais de son état :

— Vous aussi, Françoise, vous avez mauvaise mine. Il y a donc quelque chose qui ne va pas ?

À une question aussi directe, je dus répondre de suite, sans y être préparée. Je m'en suis tirée comme j'ai pu, stupéfaite de constater qu'un joli mensonge, bien conditionné et bien plausible, sortait de ma bouche pour expliquer ma pâleur.

M<sup>me</sup> Arnaud s'enquit alors de ma vie, de mes occupations, me parla de Jean, de tant d'autres choses. Ce flot de douces paroles m'engourdissait, m'entourait d'une tiède atmosphère. Soupçonne-t-elle donc ma souffrance pour se pencher ainsi vers moi et me rafraîchir de sa tendresse ?

Pour la première fois, depuis que Davis est parti, j'ai un peu oublié son absence, et cela parce que M<sup>me</sup> Coulomb et Jean sont venus dîner. Auprès de lui, j'ai retrouvé enfin la

joie admirative que j'éprouvais, étant petite fille, lorsqu'il me choyait et me protégeait.

Il nous a surtout entretenus du voyage qu'il vient de faire dans les Alpes, à la place de Jacques, que le mariage rend casanier. Il a visité une usine pourvue des agencements les plus modernes, et moi qui ne m'intéresse guère à ces sortes de choses, j'avoue l'avoir écouté avec intérêt.

Je me rendis compte alors que la vie n'était pas bornée à mon seul horizon, qu'il y avait des milliers et des milliers d'hommes et de femmes qui travaillaient et peinaient nuit et jour, soit pour faire produire la terre, soit pour extraire ses richesses, soit pour transformer celles-ci en objets usuels et nous rendre la vie plus facile.

Jean nous a longuement expliqué la manière dont la tâche était répartie entre les ouvriers, comment le travail des hommes, combiné à celui des machines, donnait un rendement inconnu jusqu'ici, et comment, grâce à cette concordance d'efforts, le bien-être et l'aisance s'insinuaient dans ces pays à moitié sauvages.

Les perfectionnements dont est pourvue l'usine des Alpes, Jean voudrait en doter celle de papa et de mon oncle. Il expliquait ses plans, exposait ses méthodes, aussi m'apparut-il comme le promoteur et l'ordonnateur de la force des masses, que bientôt, il sera maître de faire agir à sa guise.

Sa mère le regardait avec des yeux extasiés, et elle n'avait pas tort.

Ce matin, au cours, on nous a lu l'épisode de Nausicaa. Je ne cesse d'y penser, de le revivre.

Ainsi donc il y a plus de trois mille ans, les jeunes filles comme moi, comme Simone, comme nous toutes, étaient, elles aussi, impatientes de connaître le bonheur, avides d'aimer et d'être aimées. L'amour les occupait sans cesse, elles l'attendaient avec impatience, et, aussi inconscientes

que nous le serions aujourd'hui, elles abandonnaient légèrement leur cœur à l'hôte fugitif qui s'en va, sans vouloir connaître la peine éprouvée par celle qui demeure.

Les jours s'allongent, le vent s'attédie insensiblement, et le clair soleil du matin semble, chaque jour, plus allègre. Les arbres se couvrent de gros bourgeons. Bientôt, si un mauvais vent ne vient les roussir, ils s'épanouiront en petites feuilles d'un vert si pâle, que les branches sembleront seulement voilées d'une écharpe légère. Les hirondelles ne sont pas encore arrivées, mais les moineaux auxquels, le matin, je distribue les miettes de mes tartines, commencent à pépier plus fort et plus méchamment.

Je me sens envahir, moi aussi, d'étranges langueurs, comme si la sève qui fait épanouir les arbres montait également en moi. Si je reste à l'ombre, je frissonne, si je recherche le soleil, il m'étourdit et m'aveugle. La nuit, je m'éveille tout à coup comme si quelqu'un entraît dans ma chambre, et je ne me rendors qu'à l'aube, lorsqu'une lumière pâle se glisse sous mes rideaux baissés.

Hier, je m'attardais à regarder, par la fenêtre grande ouverte, la nuit chaude et d'un bleu profond. Tout à coup, j'entendis monter vers moi un léger bruit. M'inclinant un peu, je m'aperçus que la jeune fille habitant l'étage au-dessous était, elle aussi, assise sur sa terrasse et qu'immobile, la tête appuyée sur ses deux bras, elle pleurait.

Une vague de pitié me souleva. Je voulus bercer sa peine, que je devinais égale à la mienne ; me mettant au piano, je lui lis l'offrande d'un apaisant nocturne.

Je ne suis donc pas seule à souffrir. Cependant tout le monde parle de la vie des jeunes filles comme d'une époque lumineuse et dorée, que rien ne peut obscurcir. Mais si je regarde en moi et autour de moi, je découvre que toutes, nous sommes dans l'angoisse.

Nous souhaitons des choses indéfinissables, nous avons des désirs, des espoirs inexpliqués. Nous savons que le bonheur existe, mais nous ignorons encore quelle route y mène. Nous attendons le renouvellement de tout notre être ; et cette attente, et cette inquiétude se reflètent dans nos yeux, mouvants comme des ciels marins, jusqu'à ce qu'ils soient éclairés par la flamme ardente dont, est illuminé le regard de celles qui aiment, et qui aiment d'un amour heureux.

Ce matin est arrivée une carte, très brève, de Davis, mais contenant un souvenir spécial pour moi.

Je m'étais trompée, il ne m'oublie pas, et peut-être m'aime-t-il ? Je suis sûre maintenant que je ne lui suis pas indifférente, et que, s'il ne m'a pas fait un adieu plus tendre, c'est parce qu'il ne l'a pas pu.

Mes yeux rient malgré moi. Un bon sang chaud me monte aux joues, et, malgré la pluie qui tombe à torrent, je trouve qu'il fait le plus beau temps du monde.

Simone m'est arrivée rayonnante, m'annonçant, d'abord avec des réticences, ensuite tout bonnement, qu'elle était fiancée avec M. Léon Clary.

Comme nous toutes, elle avait rêvé connaître un jeune homme partageant ses goûts, ses pensées, et sentir peu à peu se préciser le bonheur. Mais les choses ne s'arrangeant pas comme elle le souhaitait, elle fut mise en relation avec Léon Clary par une vieille cousine qui aime particulièrement faire des mariages.

— Alors, ma pauvre Simone, tu as pu rester à côté d'un monsieur qui t'a regardée, évaluée, appréciée, à peu près comme si tu avais été exposée dans la vitrine d'un magasin ?

Sans me répondre directement, Simone me parla de la famille Clary, très riche et très considérée. Elle adore son futur beau-frère, parce qu'il brasse des affaires à la Bourse, qu'il a ruiné sa famille deux fois, et l'a enrichie trois. Elle

adore sa future belle-mère, parce que c'est une femme de tête, qui trouve que son mari et son fils n'en font jamais assez. Elle adore Léon, parce qu'il a les qualités de son père et de sa mère réunis, auxquelles il en a ajouté quelques autres de son cru.

Pauvre Simone, son besoin d'amour est si grand, qu'elle s'imagine, avoir trouvé l'amour. Un court instant que je passe avec Davis est plus riche d'émotions et de joies profondes, que ces fiançailles hâtives, où chacun n'apporte, avec beaucoup d'inconscience, qu'un peu d'égoïsme et de vanité.

— Eh bien, Françoise, que dites-vous des fiançailles de Simone ? me demanda M<sup>me</sup> Arnaud en venant chercher sa fille.

— J'en suis très heureuse, Madame, puisqu'elle l'est, et qu'elle le sera plus encore, répondis-je très sincèrement.

— C'est le temps des fiançailles, continua M<sup>me</sup> Arnaud. Ce matin, nous avons reçu un mot nous annonçant celles de notre ami Vallin. Il épouse une petite cousine de province, et qui a vingt-deux ans de moins que lui, conclut-elle en me regardant.

Je m'aperçus que ses yeux étaient devenus méchants.

Elle me soupçonne, c'est certain ; aurait-elle deviné que j'aimais Davis ?

Ce soir chante en moi une joie secrète, qui me fait oublier son absence et mon isolement. C'est donc vrai qu'en amour rien n'est impossible ? que des hommes de son âge épousent des jeunes filles du mien ? C'est donc vrai que tous les obstacles sont franchissables, et que, s'il le veut, rien ne pourra nous séparer l'un de l'autre ?

Dès que mon oncle eut franchi la porte du salon, je m'aperçus qu'il avait une idée de derrière la tête. Lui qui ne se plaint jamais, se faisait plus dolent qu'une jolie femme. Je lui trouvais bonne mine, cependant. Ses yeux étaient

même si clairs et si jeunes, que je pris quelques soupçons, m'apercevant, de reste, qu'il me jetait parfois des regards complices. Chacun lui conseillant les choses les plus diverses, il finit par dire qu'il avait besoin de changer d'air, et qu'il comptait faire un voyage en Italie.

Tout le monde l'en félicita.

— Seulement, dit-il en dévoilant ses batteries, je n'aimerais pas partir seul, et puisque Suzanne m'a pris Jacques, je viens vous demander Françoise comme compensation.

Ce fut un tohu-bohu général.

— Elle vous encombrera, disait maman.

— Vous ne serez pas libre de faire ce que vous voudrez, renchérisait papa.

Sagement, je me taisais, craignant, par un mot malencontreux, de faire évanouir ce beau rêve.

Mon oncle, voyant bien que je mourais d'envie de l'accompagner, donna de bonnes raisons : que je n'avais pas quitté Paris depuis longtemps, que j'avais mauvaise mine et, surtout, qu'il n'avait personne d'autre sous la main.

— Vous ne voulez tout de même pas que j'enlève M<sup>me</sup> Coulomb ? conclut-il en riant.

Enfin il obtint gain de cause. Pour sa peine, je l'ai embrassé, puis maman, puis papa, puis Célie. Cette dernière est bien un peu effarouchée de me voir courir le monde, mais elle a fini par s'y résigner, lorsque je lui ai dit que, si maintenant je devais rester, je mourrais dans les vingt-quatre heures.

À ma joie se mêle pourtant un regret, c'est que mon oncle n'ait pas choisi l'Espagne, plutôt que l'Italie. J'aurais pu y rencontrer Davis, le voir plus librement qu'à Paris. Ce sera pour une autre fois. Et puis, je ne veux plus penser qu'à mon voyage, mon beau voyage dont je rêve sans cesse, et qui me semble un acheminement vers une vie plus libre et plus heureuse.

### III

Il y a seulement vingt-quatre heures que nous avons laissé les nôtres sur le quai de la gare, et il me semble déjà qu'il y a plus de six mois que je les ai vus.

En leur disant adieu, j'étais émue. C'était la première fois que je me séparais de papa et de maman. Pouvais-je ne pas ressentir quelque inquiétude de quitter le certain pour l'incertain ?

Mais le remous causé par les émotions du départ se calma bien vite, et je ne songeai plus qu'à la joie de la minute présente.

Je revis la Seine qui gardait un dernier reflet du soleil couchant, je revis la grande forêt où je fus si proche de celui que j'aime, et dont les arbres, encore dépouillés par l'hiver paraissaient nus. Insensiblement, la nuit nous enveloppa, rendue plus obscure par la clarté crue des lampes. Las, mon oncle s'en fut dormir, et me conseilla de l'imiter. Mais comment dormir, quand on part pour découvrir le monde ?

Le temps me semblait long. Les champs succédaient aux champs, et les bois aux prairies. Le train roulait sourdement, et son battement monotone résonnait en moi comme le rythme d'une fièvre intérieure. J'aurais voulu tout découvrir à la fois. J'en voulais à nos calmes rivières de ne pas porter des gondoles, à nos innocentes collines de ne pas projeter des torrents de lave.

Au matin, nous traversions les Alpes. Sous le Mont-Cenis, l'air devint irrespirable, le bruit du train assourdissant. Enfin, après ce supplice, nous fûmes éblouis par le jeune soleil d'avril, illuminant un ciel uniformément bleu.

Le train dévalait à travers un pays sauvage, sans fraîcheur, ni humidité. Le sol n'était couvert que d'une herbe rare et sèche ; les maisons, basses, ressemblaient aux étables de chez nous. Tout était pauvre, sordide, cependant lumineux. Et le soir, alors que la nuit commençait à des-

cendre, j'ai revu la mer, plus douce et plus molle au regard qu'un velours soyeux.

Je croyais la trouver calme comme un lac assoupi sous la brume. Elle était aussi violente, aussi tourmentée que l'Océan, et les vagues, bleu sombre, ourlées de hautes franges d'écume blanche, se creusaient, hautes et lourdes, comme des abîmes.

Ce soir, par ma fenêtre ouverte, je la vois encore et, montant de la rue jusqu'à moi, j'entends bruire une vie heureuse et trépidante à laquelle je brûle de me mêler.

Il n'y a rien de plus délicieux qu'un réveil à Pise. La lumière y est une brume d'argent, et le soleil tiède caresse avec douceur les palais endormis, aux volets abaissés comme des paupières closes. Tout me plaît et m'enchanté : les rues désertes, les grandes maisons retirées au fond des jardins ombreux, la démarche souple et indolente des femmes.

Tout le long du chemin, mon oncle lit son guide à haute voix, sans me faire grâce d'un détail. Il regarde les tableaux, les statues, les monuments. Moi, je ne l'écoute guère quand il me parle de cela. Que m'importe l'histoire des gens qui sont morts depuis plus de trois cents ans ?

Pourtant, dans la cathédrale, je fus attirée par un saint à l'aspect inconnu, ne ressemblant en rien à ceux que j'ai l'habitude de voir.

— C'est un saint Georges, me dit mon oncle avec assurance. Primitivement, cette statue représentait le dieu Mars, mais quand le nouveau culte a triomphé de l'ancien, il a suffi d'un peplum pour canoniser l'amant de Vénus.

— Alors, demandai-je stupéfiée, les gens d'ici acceptent que le dieu Mars soit placé dans leur église ?

— Je crois que cela ne les gêne guère.

— Mais, mon oncle, c'est très mal, et ce n'est jamais moi qui irais faire ma prière devant ce saint-là.

— Ma petite, il faut voir les choses d'un peu plus haut. Toute religion nouvelle, afin de s'affermir, se hâte de proclamer que les autres, non seulement ne valent rien, mais encore déifient le mal, alors qu'elle seule a l'apanage du bien et du vrai. Cependant le sentiment religieux est universel, et les femmes romaines qui venaient offrir des prémices à Mars, afin qu'il accorde la victoire à leur mari ou à leurs frères, obéissaient au même sentiment qui fait s'agenouiller les chrétiennes devant le saint chevalier, afin d'en obtenir une grâce. Si donc tu as envie de dire une prière à saint Georges, ce n'est pas le souvenir de Mars qui doit te gêner.

Si, cela me troubla même à tel point, que j'ai quitté l'église sans m'être agenouillée.

Je marchais à côté de mon oncle, pensive, me demandant, puisqu'il ne croit ni au ciel, ni à l'enfer, quel était, pour lui, le sens de la vie, le sens de la mort. N'est-il pas angoissé comme le voyageur qui, une fois la nuit venue, se trouve dans une forêt profonde ? Il possède pourtant une paix intérieure, un empire sur soi-même, que j'ai rarement rencontrés. La vérité n'est-elle pas la même aux yeux de tous ? ou a-t-elle de multiples visages qui font que chacun la voit de façon différente ?

La première chose que l'on voit en approchant de Rome, est le dôme de Saint-Pierre. Bien avant de pouvoir situer la ville, on l'aperçoit qui émerge d'une brume argentée, puis, au fur et à mesure que l'on s'approche, il diminue, diminue toujours, et enfin disparaît complètement derrière les monuments antiques. Au moment où l'on entre dans la ville, ces derniers seuls sont visibles. Cela me parut un symbole.

Aussitôt arrivés à l'hôtel, mon oncle me déclara que, fatigué, il allait prendre un peu de repos. Moi j'allai dans ma chambre, et me mis à mon balcon pour voir le mouvement de la rue. Une sorte de fièvre tient les gens, et fait qu'ils mènent un train d'enfer. C'est à peine si, de temps à autre, je

pouvais saisir le très doux frémissement d'une fontaine qui se trouve sous mes fenêtres, et apporte, sur cette place de pierre brûlante, la fraîcheur et l'apaisement de la campagne proche. Puis, trouvant le temps long, j'allai faire, seule, une courte promenade sur le Corso.

Oh ! l'enivrement de n'être surveillée par personne, de marcher à l'aventure dans une ville inconnue !

Ici, les hommes vous regardent avec une drôle de petite flamme dans les yeux, comme s'ils voulaient à la fois se moquer de vous et vous embrasser.

Bien vite, trop vite hélas ! il me fallut rentrer à l'hôtel. Mon oncle m'attendait dans le hall.

— La voiture est commandée, nous allons faire la promenade classique de la voie Appienne et des Catacombes.

En quelques minutes, nous y fûmes.

Rien de terrible, rien d'angoissant. De place en place des peintures naïves qui incitent plus au sourire qu'à la prière. Je marchais immédiatement derrière le jeune moine qui nous guidait. Il ne pouvait dire un mot sans me regarder dans les yeux, et rire en ouvrant largement une bouche qui, hélas ! sentait le vin.

Il nous conduisit à un tombeau où, plusieurs siècles après l'inhumation, fut retrouvé, intact, le corps de la jeune femme qui y avait été ensevelie.

J'allais m'émouvoir de cette miraculeuse conservation, quand un des voyageurs, moins convaincu que je ne l'étais, parla de la composition des terrains qui conservent les cadavres, et cita un village de France où pareil fait arrive fréquemment.

Mon oncle abondait dans son sens, et je leur en voulais presque de détruire mon miracle. Une fois de plus, je rencontrais un des multiples visages de la vérité. Et le doute dans lequel je m'enfonce doucement ne m'a pas gâté notre promenade sur la voie Appienne, alors que les ruines de

briques rouges semblaient flamber sous les rayons obliques du soleil couchant.

Aujourd'hui, délaissant les musées et les églises, nous sommes allés, dès le matin, à Ostie.

Le printemps éclatait et jaillissait de toutes parts. Une telle joie était épandue dans l'air, limpide comme un cristal, que la respirer m'enivrait. bercé par le rythme égal de la voiture, mon oncle s'était assoupi, et mon bonheur se décuplait d'être seule à jouir de la lumière, des nuages légers, sentir chanter en moi la joie enivrée des alouettes.

Les arbres ployaient sous les fleurs. On eût dit qu'une neige odorante était tombée sur la plaine. Des pétales blancs et roses, détachés par le vent, s'envolaient. J'aurais voulu qu'ils m'ensevelissent dans leur douceur nacrée, car il serait bon de dormir le dernier sommeil dans une telle beauté et dans une telle ivresse. J'y rêvais encore quand j'aperçus brusquement la ville morte qui s'éveille enfin de son long assoupissement.

En même temps que nous, y entra un jeune homme blond, à la démarche lourde, mais dont les yeux clairs révélaient une âme puérile. Comme nous, il s'engagea dans la voie des Tombeaux, comme nous il s'arrêtait à chaque pas, afin de voir un détail qui lui semblait digne d'attention. Bientôt il échangea quelques mots avec mon oncle, répondit à une question que je posai à celui-ci, puis enfin s'offrit à nous servir de guide.

Chemin faisant, il nous apprit qu'il était de Rotterdam, où habitait sa famille, qu'il se nommait van Heute, et qu'il était venu passer trois mois à Ostie, afin d'y préparer une thèse. Son séjour touche à sa fin, et s'il vient maintenant flâner parmi les ruines, c'est plutôt par plaisir que par nécessité.

Je marchais à côté de lui ; plutôt qu'à mon oncle, c'est à moi qu'il s'adressait. Pendant que nous longions l'amphithéâtre, un vent violent s'est élevé ; je fus prise dans

un tel tourbillon, que je faillis être jetée à terre ; mais sentant que M. van Heute souriait de mon embarras, je voulus lui prouver que je ne me laissais pas vaincre si facilement, et courus de toutes mes forces contre la bise violente.

Au déjeuner, mon oncle m'a fait asseoir en face de lui, comme si j'avais été la maîtresse de maison, et il a placé notre nouvel ami à ma droite, comme s'il avait été mon invité. Il me semblait que je jouais encore à la dame. Seulement, c'est bien plus amusant d'y jouer avec des hommes qu'avec des petites filles.

Bien qu'un peu intimidée, j'ai voulu prouver à notre hôte que je n'étais pas une sotte. Je me suis donc mise à lui débiter, sur notre voyage, des choses que je connaissais à peine, mais qui lui ont si bien donné le change, qu'il a fini par me demander si je ne faisais pas, moi aussi, des études d'archéologie.

Ah ! non, je n'en fais pas. Je laisse cela aux vieux savants à lunettes. Et si M. van Heute avait su que c'était seulement en lisant le Joanne que j'avais acquis quelques notions sur l'art antique, il se moquerait bien de moi.

Après le déjeuner, qui passa trop vite à mon gré, M. van Heute nous conduisit au Forum, où les églantines et les jasmins s'enroulaient aux colonnes vétustes. Sur notre passage, une chouette s'envola :

— Le symbole de la sagesse, dit M. van Heute, un doigt levé en l'air, et me regardant d'un air complice.

Comme nous avions à franchir des murailles écroulées, il m'aida. Il me tenait d'une main ferme et, une fois la difficulté franchie, me regardait avec un bon sourire. Quelle délicieuse chose d'être regardée par un homme jeune qui pourrait m'aimer, et que je pourrais aimer !

Puis nous nous assîmes sur les marches d'un temple. Le silence était recueilli, l'heure religieuse. Je sentis alors la grandeur du passé. Je compris que la vie s'écoulait, impassible comme un flot puissant, qu'elle emportait tout sur son

passage, nos vies, nos pensées, tout ce que les hommes tentent d'opposer à la chute du temps.

La nuit tombante avait apaisé la brise, qui ne vibrait plus qu'égale et qu'adoucie. Revenant aux portes de la ville, M. van Heute marchait à côté de moi. Mon écharpe effleura sa moustache. Sa pèlerine, venant contre mon épaule, m'enveloppa presque. Entre nous se formait une entente secrète. J'étais heureuse d'entendre sa voix, j'aurais voulu rester longtemps près de lui dans cet air embaumé ; et je me demandais pourquoi cette promenade ne durerait pas toute la vie. Lui pensait peut-être de même.

Mon oncle, dont le vieux cœur était rajeuni par les souvenirs classiques, sentant que je partais à regret, soudoya le gardien pour qu'il ne nous chassât pas trop vite. Malgré cela, chaque pas avançait l'heure de la séparation.. Voici l'endroit où les champs remplacent les ruines, voici le chauffeur qui dort sur une pierre en nous attendant. Nous disons adieu à notre ami d'un jour, que nous ne reverrons probablement jamais.

La voiture nous emporte. Après le premier détour de la route, j'entends un cri, plutôt un appel, où je reconnais la voix légèrement rauque de celui que je viens de quitter pour toujours. Je n'ai pas osé lui répondre, mais, si mon oncle n'avait été là, j'aurais donné ordre au chauffeur de revenir en arrière.

Une force mystérieuse m'attirait, et m'attire encore vers cet inconnu dont, ce matin, j'ignorais l'existence, et qui, ce soir, occupe seul ma pensée.

Deux jours déjà ont passé depuis notre promenade à Ostie. Le souvenir de M. van Heute s'estompe au point que je me demande par quel étrange mirage je fus éblouie de la sorte.

Comme notre puissance d'amour est grande, à nous autres jeunes filles que la vie n'a pas encore fixées, pour

qu'elle jaillisse ainsi, au moindre prétexte. Si mon oncle n'avait pas été en tiers, si M. van Heute avait été plus hardi, je ne lui aurai rien refusé, pas même un baiser, tant je me sentais prête à lui engager ma vie.

Tout cela, heureusement, c'est du passé.

Aujourd'hui, nous sommes allés chercher la fraîcheur dans la pénombre des musées. Alors que je flânaï dans les grandes salles vides, j'aperçus, dans une niche, se détachant en clair sur un fond rouge, le groupe de l'Amour et Psyché.

L'Amour est complètement nu, Psyché n'est couverte que d'une draperie enroulée autour des hanches. Ses seins effleurent la poitrine de l'Amour, et celui-ci, l'enlaçant dans ses bras refermés, lui donne sur la bouche un éternel baiser.

Est-ce vrai que l'on s'embrasse ainsi avec son mari ? et que, même étant nus, on ose s'approcher si près l'un de l'autre ?

Pendant que je les regardais, songeuse et troublée, brusquement je fus envahie par le souvenir de Davis, et je sentis qu'il me serait doux d'être aussi proche de lui que Psyché l'est de l'Amour.

Non loin de là, était une toute jeune fille, taillée dans un marbre blond qui a la couleur de la chair vivante. La regardant avec attention, je crus reconnaître, dans ses formes, certaines courbures, certains modelés, que me renvoie parfois ma glace. Il me semblait découvrir ma vraie sœur et, au retour, je ne résistai pas à la tentation de m'examiner minutieusement.

Je n'ai plus mon corps plat d'enfant, qui semblait plutôt ébauché que modelé. Mes épaules sont plus rondes. Mes seins, terminés par une petite fraise mûre, semblent deux coupes renversées. La ligne de mes flancs, plus sinueuse que jadis, se perd, aux aisselles, dans une légère mousse d'or. Mon désir d'être belle serait-il donc une réalité ? Je n'ose y croire, et cependant la preuve est là. Ma petite sœur marmoréenne m'est si semblable que l'on pourrait nous croire

moulées l'une sur l'autre. Quelle joie délicieuse, de se sentir parfaite !

Depuis trois jours nous sommes à Naples, où j'ai retrouvé la mer voluptueuse, la mer chantante et nacrée.

Le climat alangui de ces rives napolitaines m'énervait étrangement. Je sens flotter dans l'air quelque chose de trouble que je ne sais définir. Je redeviens inquiète, curieuse, comme, enfant, je l'étais, lorsque je cherchais à découvrir ce que l'on me taisait.

Cela n'a rien d'étonnant, car je ne sais pas tout de la vie, et je suis bien certaine qu'on me cache encore quelque chose. Au musée, par exemple, il est des salles qui me sont interdites. Un gardien sévère se tient près de la porte, qui se referma dès que mon oncle en eut franchi le seuil. Pendant que je l'attendais, deux jeunes gens sortirent du lieu défendu. Ils riaient, se parlaient bas, et leurs yeux avaient une étrange expression.

Quand mon oncle vint me rejoindre, il s'aperçut que ma curiosité était en éveil.

— Tu voudrais savoir, hein, fille d'Ève ?

— Oui, j'aimerais bien, avouai-je sans fausse honte.

— Oh ! tu sais, ce n'est pas la peine de te creuser la tête. Ce sont des satyres et des faunes qui font des gestes tout ce qu'il y a de plus naturels, et, en même temps, éternels.

Gestes éternels... gestes naturels... cela me fit penser à autre chose de naturel, et je ris toute seule.

Enfin hier il m'arriva une chose extraordinaire, qui me rendit plus rêveuse encore que, les imprécises paroles de mon oncle. Nous revenions de Baïa. Les chevaux marchaient lentement. Sur la plage, des enfants jouaient avec les vagues. Sauf un scapulaire, ils étaient complètement nus, les garçons comme les filles.

— C'est une vision de l'âge d'or, remarqua mon oncle en souriant.

Un peu avant d'arriver au tunnel du Pausilippe, il fit arrêter la voiture, et s'en fut acheter des fruits à une marchande qui se tenait sur le bord de la route. Le cocher quitta son siège et, s'approchant de moi, me dit quelques mots d'un air complice :

— ...chiarina... bella... brutto marito...

Comme je n'entends pas l'italien, j'approuvai de la tête, puis me détournai aussitôt pour regarder l'amusant bariolage d'une charrette sicilienne.

— Psitt... signora... fit violemment le cocher.

Surprise, je regardai vers lui. Ayant à ses côtés un jeune garçon, ils firent tous deux un geste tel, que quand j'y songe le sang me monte aux joues. Craignant qu'ils ne fussent sous le coup d'un accès de folie, je descendis vivement et courus rejoindre mon oncle.

— Tiens, te voilà, dit-il, tu t'impatientes, n'est-ce pas ?

Il ne s'aperçut pas de mon embarras, et cependant j'étais incapable de dire un mot, je n'osais même pas le regarder en face. Le cocher était remonté sur son siège, et je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qui me faisait horreur.

— J'ai donné une bonne étrenne à ce brave homme qui nous a conduits, dit mon oncle une fois rentrés, car il a été bien complaisant.

Oh ! les oncles, les tantes, les pères, les mères, si gênants parfois, combien donc, à d'autres moments, ont-ils de bandeaux sur les yeux ?

J'étais seule dans le salon de l'hôtel, fâchée contre mon oncle parce qu'il m'avait fait rentrer trop tôt et était remonté dans sa chambre pour travailler, quand une porte s'ouvrit, et qu'entra une très jeune femme que, malgré un léger maquillage, je reconnus tout de suite. Elle s'approcha, puis, m'ayant examinée avec attention :

— Mais, c'est toi, Françoise ?

— Oui, Nicole, c'est moi.

— Qu'est-ce que tu fais toute seule ? Comment se fait-il que tu sois à Naples. D'où viens-tu ? Qui t'accompagne ?

Je répondis de mon mieux à cette avalanche de questions, et, à mon tour, l'interrogeai.

— Je m'aperçois, dit Nicole en me regardant avec le même regard plein de sous-entendus qui, jadis, me troublait si fort, que tu es toujours la petite fille bien sage, qui s' imagine que les enfants naissent sous les choux. Cela me gêne pour te parler de moi.

— Tu as tort, je sais beaucoup de choses, répondis-je en pensant à mon grand amour.

— Je n'en suis pas très sûre, mais enfin je vais te mettre au courant quand même. Voilà... c'est un peu embarrassant à dire... je ne suis pas seule...

— Tu es mariée ?

— Non, mais cela revient au même. Vois-tu, je m'ennuyais à la maison. Après mon renvoi du cours, qui était du reste une injustice, je restai à la maison. Peu après, mère devint impotente, père était absent la nuit encore plus que le jour, et ne rentrait que pour donner ses consultations. Pendant deux ans, j'ai tenu bon, mais après, mère était devenue si malade qu'elle ne me reconnaissait même plus, alors je suis partie avec le locataire du second, qui était amoureux de moi depuis longtemps déjà. Il m'a fait donner des leçons de danse, car il fallait bien que je travaille, et, avant de se marier...

— Avec toi ?

— Non, innocente, avec une autre... il a eu la gentillesse de me procurer un engagement à l'Eldorado. C'était très avantageux, mais je n'ai pas renouvelé. Je préfère être libre. En ce moment, je « tourne » avec un chansonnier. Ce soir, nous nous reposons, demain après-midi nous donnons une matinée à Sorrente, et le soir nous jouons au Grand Eden. Veux-tu y venir ?

— Je ne crois pas que mon oncle y consente.

— Oh ! vierge sage !

Après m'avoir demandé des nouvelles des uns, des autres, elle s'écria en regardant sa montre :

— Il faut que je te quitte, car on doit nous servir notre dîner à six heures, dans notre chambre, et je ne voudrais pas me mettre en retard.

« Notre » chambre, a-t-elle dit. Elle partage donc la chambre de celui qu'elle aime ? Elle le voit le jour, elle le voit la nuit, à toute heure, elle le sent près d'elle ? La pièce qu'ils occupent, non loin de la mienne, est trop petite pour contenir deux lits. Ils dorment donc enlacés l'un à l'autre ? Ah ! que je l'envie !

Moi, je suis seule. Cependant la nuit est chaude, et la mer, lassée par l'étreinte du soleil, ne palpite plus qu'imperceptiblement. Sur une terrasse voisine de la mienne, j'entends un homme et une femme, — peut-être est-ce Nicole et son... je dois dire son amant — qui parlent à voix basse. Par moments ils gardent le silence. Ils doivent s'embrasser comme s'embrassent éternellement l'Amour et Psyché.

Sous mes fenêtres, des couples passent, enlacés. Et moi, je suis seule. Je ne vois pas celui que j'aime et je ne l'entends pas ; je ne peux pas sentir la douceur de ses mains, ni respirer le parfum de ses cheveux. Et pourtant, s'il était près de moi, il me semble que je naîtrais à une vie nouvelle, que je m'évanouirais de bonheur entre ses bras.

J'embrasse mes mains, j'embrasse mes épaules, je me donne les baisers qu'il ne me donnera peut-être jamais et, tout bas, pour moi seule, sachant qu'il ne m'entendra même pas, je crie : « Pierre, Pierre ! »

Ce matin, mon oncle était sorti seul pour aller chercher des lettres à la poste restante. Il avait pris soin de me prévenir qu'ayant plusieurs courses à faire, il ne serait pas de retour avant midi. Mais, dès onze heures, je le vis arriver le

long de la mer, marchant vite, l'air préoccupé. Il monta en hâte et entra dans ma chambre.

Je redoutais un malheur. Il me rassura aussitôt, m'expliquant que des pourparlers étaient engagés entre Jacques et une Société américaine, qu'il s'agissait pour nous d'une affaire très importante puisque, si elle réussit, les bénéfices de l'usine seront triplés, et qu'il se voit ainsi dans l'obligation de rentrer à Paris.

Je ne pus parvenir à lui cacher mon dépit, ni la peine que j'éprouvais d'interrompre cet heureux voyage. Sans s'impatienter, mon oncle me prouva que, si je renonçais momentanément à ce plaisir, c'était dans mon intérêt, puisque, grâce à cette affaire inespérée, ma dot serait plus que doublée.

Tout en me raisonnant, il avait tiré son portefeuille et faisait ses comptes. Les billets de banque étaient étalés sur la table, les pièces d'or rangées en piles symétriques ; un peu plus loin, un petit tas de monnaie blanche, et un autre, plus gros, de sous.

Les billets de banque m'évoquaient le voyage confortable, entrepris pour découvrir des pays encore ignorés. Les louis d'or, l'appartement de Florence, déjà retenu, situé au bord de l'Arno, d'où l'on découvre la courbe harmonieuse des collines toscanes. Les pièces blanches, la course indolente des gondoles sur les eaux endormies. Les sous, les rires et les chansons des enfants qui, au cours de nos promenades, me demandent l'aumône.

Jusqu'alors, je considérais l'argent comme une chose encombrante et salissant les mains, et voilà qu'à cause de lui, nous renonçons à une joie réelle, pour essayer d'en capter une autre, bien incertaine.

Quand mon oncle, ayant achevé ses multiplications et ses soustractions, ramassa le tout pour l'enfouir au plus profond de ses poches, il me sembla que son geste, en même temps, me ravissait ma joie.

Puisque le départ était décidé, il fallut que je m'occupe de mille détails fastidieux.

Entre deux portes, je rencontrai Nicole.

— Où cours-tu si vite ?

— J'ai beaucoup de choses à faire, nous partons ce soir.

— Ce soir, comment se fait-il ?

— Mon oncle a reçu une dépêche. Il est obligé de rentrer. Je t'assure que cela ne m'amuse pas.

— Pauvre chou, dit-elle en m'embrassant. Allons, ne pleure pas, tu reviendras avec ton amoureux. Ah ! continuait-elle en éclatant de rire, la voilà qui devient rouge comme une pivoine. Qui est-ce ? Est-ce que je le connais ?

— Ne dis pas de folies, Nicole, j'ai seulement du chagrin de partir.

— Es-tu assez jésuite. Tu sais, ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Tu es sage comme une image, cela se voit à l'expression de tes yeux, à la timidité de tes gestes, mais tu éprouves l'émoi de celles qui ont, ou vont avoir, la grande passion.

La remarque de Nicole était si juste, que je gardai le silence.

— En tout cas, ne fais pas comme moi, même pour celui qui sera l'objet de la grande passion.

— Comment, tu regrettes ? demandai-je, stupéfiée que la complète liberté ne soit pas le bonheur.

— Je ne regrette pas, puisque je ne pouvais m'évader autrement. Mais le plus sûr, vois-tu, pour une femme, c'est de se marier. Après elle fait tout ce qu'elle veut, et tout le monde, son mari comme les autres, trouve cela parfait.

— Je ne comprends pas, je ne sais pas faire la différence entre les femmes mariées et les... autres...

— Il ne devrait pas y en avoir, c'est vrai, mais la vie est dure pour celles qui n'ont pas suivi la règle commune. Quand il s'agit d'un mariage, chacun cherche, dans la mesure où cela lui est possible, à faciliter les choses. Quand il

s'agit d'amour libre, c'est à qui suscitera l'obstacle, à qui empêchera une belle chose de s'épanouir. Toutes les femmes sont contre, et aussi les hommes. Ceux-ci parce que tous auraient voulu être l'élu, celles-là parce qu'elles envient secrètement qui a voulu allier à la fois l'amour et la liberté. Et ils lui en veulent, et ils le lui font sentir. Je ne te souhaite pas de connaître jamais cela.

Les traits de Nicole s'étaient creusés, comme ceux d'une vieille femme.

— Moi qui te croyais si heureuse, dis-je avec compassion.

— Je ne suis pas malheureuse, releva-t-elle avec défi, je te fais part seulement de ce que je sais, bien plus pour te rendre service que pour me faire plaisir.

Elle était, en effet, redevenue la Nicole de jadis, ardente, combative, belle joueuse si elle perdait.

L'heure s'avançait. J'entendis la voix de mon oncle, et je ne me souciais pas qu'il nous vît ensemble.

— Il faut que je te quitte, dis-je précipitamment.

— Nous nous retrouverons, me répondit-elle, tout de même un peu triste. Avec les avions et les autos, le monde rapetisse chaque jour un peu plus.

Nous nous embrassâmes avec sincérité, et j'étais sur le pas de la porte, que Nicole revint :

— Si tu vois l'abbé Boilly, souhaite-lui le bonjour de ma part, et dis-lui qu'à mon prochain voyage, j'irai le trouver pour qu'il me confesse encore.

Cela ne manqua pas de nous faire rire de bon cœur.

Je me retrouvai seule dans ma chambre. Une dernière fois, j'allai sur la terrasse, voir, une dernière fois, le soleil disparaître derrière le Pausilippe.

Ces semaines passées sur une terre bienheureuse se déroulèrent alors comme un vaste panorama. Ce que je présentais est bien arrivé, je ne suis plus la petite fille obéissante et craintive qui ne cherchait qu'à se vaincre et à refouler ses désirs. Au premier contact avec le monde extérieur,

les barrières se sont écroulées, comme le fait une pierre trop friable sous le coup rude du ciseau. Délibérément, je rejette l'entrave étroite qui bornait mon horizon, je rejette tout ce qui est tristesse et superstition, tout ce par quoi fut assombrie mon enfance étouffée. Je ne veux plus connaître les obéissances passives, non plus que les renoncements stériles. Je veux jouir pleinement de la mer lorsque, comme ce soir, elle n'est plus qu'un éblouissement d'or. Je veux jouir du soleil qui, brunissant ma peau, lui donne la carnation blonde de ma sœur marmoréenne. Je veux jouir de la splendeur des roches patinées par une longue suite de printemps clairs et d'étés torrides, je veux jouir du parfum des roses qui s'enroulent au cyprès, comme l'amante à l'amant.

La vie m'apparaît ainsi qu'une belle route ensoleillée, où fleurissent, à portée de ma main, les joies que je voudrai conquérir. Sans remords, sans crainte, je m'abandonne pleinement au grand amour qui vit en moi, qui m'a révélé la très douce souffrance et la plus douce joie, tout ce qui fait le prix infini de la vie. Et afin de consacrer, par un geste, cet acte d'adoration envers la joie, la beauté et la vie, obéissant à une tradition plus que millénaire dans ces pays méditerranéens j'ai pris, dans mes deux mains, un flacon d'essences rares, et je l'ai versé goutte à goutte dans la mer, en libation à l'Anadyomène.

Notre retour à Paris s'est effectué si vite que j'en demeure étourdie. Au dernier moment il y eut des erreurs de places, des complications de bagages, et nous étions à peine installés que le train s'ébranla.

Les stations se succédaient, et chacun de leur nom, crié dans la nuit, évoquait en moi une image précise. Mon oncle relisait sans cesse la lettre de Jacques, ainsi qu'une liasse de notes et documents reçus le matin.

— Tiens, dit-il tout à coup, en tirant de sa poche quelques papiers, j'ai oublié de te dire que j'avais reçu une lettre de

Davis. Je n'ai fait que la parcourir, mais je crois bien qu'il parle de toi.

Prenant le papier qui m'était tendu, je reconnus la chère écriture, nette, un peu saccadée, aux angles aigus et aux barres épaisses. Il annonçait qu'il était pour quelque temps à Carthagène, et nous conseillait fort de nous embarquer à Naples pour aller l'y rejoindre.

« Je vous attendrai ici, et vous emmènerai visiter Séville et Grenade. Je suis sûr que Françoise serait ravie de connaître ces régions dont les mœurs sont si différentes des nôtres, et vous-même vous rendrez compte que les villes italiennes sont bien fades, comparées à celles de l'Andalousie. »

Profitant de l'inattention de mon oncle, je ne rendis pas la lettre et, sans en avoir l'air, la glissai dans mon sac.

Ma tristesse s'accrut de ce bonheur manqué, et lorsque le train se rapprocha de la mer, des larmes me vinrent aux yeux, à la pensée qu'elle aurait pu être le chemin du bonheur, cependant que je regardais passionnément les vagues, qui semblaient venir de lui à moi, comme de douces messagères.

À l'aube, nous repassons la frontière. Je retrouve le parler harmonieux et discret de chez nous. C'est alors l'extrême début du printemps, la saison fugitive où les bourgeons frieux osent à peine s'entr'ouvrir, sous la brise trop fraîche du matin. Les feuilles commencent à se dérouler, innocentes comme de petites filles qui s'ignorent. Le soleil, plus tiède que chaud, enveloppe doucement les choses que la lumière adoucie semble recouvrir d'une très vaporeuse mousseline. Tout est fraîcheur et limpidité, candeur et pure allégresse. Notre printemps du nord est plein de charme et de douceur, chaque objet possède une beauté discrète, accessible seulement à qui sait la découvrir.

Sur le quai de la gare, père et mère nous attendaient. Je les sens encore plus lointains qu'ils ne l'étaient lors de mon départ. Pour toujours, ma vie s'est séparée de la leur.

Sur le seuil de la porte, Célie m'accueille comme elle le ferait de l'enfant prodigue, et me propose de m'aider à défaire ma malle. Sans la brusquer, je lui fais comprendre que je préfère être seule. Une à une, je déplie les robes qui gardent encore l'odeur de là-bas, et m'amuse à retrouver les souvenirs placés au hasard, dans la hâte du départ. Entre deux écharpes, bien sage et bien tranquille, apparaît ma petite sœur marmoréenne, qu'immédiatement je place à côté de mon lit. Et la lettre de Davis, la seule que j'aie de lui, relique précieuse entre toutes, je la dissimule dans le sachet parfumé où dorment mes mouchoirs.

Ma première visite a été pour Simone. Justement elle se trouvait chez elle, et l'on m'introduisit tout de suite dans sa chambre. Bien qu'heureuse de me revoir, elle me demanda la permission de terminer une lettre à Léon Clary. Je la lui accordai volontiers. Quelles amies ne sacrifierais-je pas à Davis, si j'avais l'extrême bonheur de pouvoir lui écrire.

Lorsque Simone eut fini, elle vint s'asseoir auprès de moi, et, comme lorsque nous étions petites filles, nous avons bavardé pendant deux heures sans interruption. Mais, cette fois-ci, chacune ne parlait que pour soi, s'inquiétant peu de ce que disait ou pensait l'autre. Il n'y a plus rien de commun entre Simone et moi. Alors que je reviens enrichie d'une vie intérieure, plus profonde et plus ardente que jamais, elle ne me parle que de ses projets d'installation, de situation, d'avancement, projets d'où l'amour vrai est absent. En quoi tout cela pouvait-il m'intéresser ?

Lorsque nous nous quittâmes, je sentis que notre amitié était morte. Il a suffi que l'amour passât entre nous, pour nous séparer à jamais.

Ce soir, ce furent M<sup>me</sup> Coulomb et Jean qui vinrent prendre des nouvelles.

— Racontez, Françoise, racontez tout ce que vous avez vu, tout ce que vous avez fait, demanda Jean avec une impatience que je ne lui connaissais pas. Racontez-moi votre départ d'ici, votre arrivée...

— Mais tout cela, c'est très loin, Jean, comment voulez-vous que je me souviene ?

— Il est vrai que j'en suis resté à la soirée d'adieu, dit-il avec une nuance de tristesse, alors que, chez vous, ce sont les dernières impressions qui sont les plus vivaces. La séparation est le pire des dangers et, pour bien s'entendre, il faut toujours demeurer l'un près de l'autre. Et puis, Françoise, ne seriez-vous pas oublieuse ? Chacune de mes lettres à votre oncle contenait un mot spécial pour vous, jamais vous ne m'avez fait l'aumône d'une réponse, ni même d'une signature sur la plus banale des cartes postales.

— C'est vrai, je n'y ai pas pensé, avouai-je sans détours.

Jean me regarda, mais resta silencieux. Alors, je me suis tue, moi aussi. Et que pourrais-je lui dire, à Jean ? Que je me suis découverte belle ? Que l'air capiteux de l'Italie m'a fait découvrir le sens du mot « volupté » ? il me jugerait mal.

Jean est le meilleur et le plus attentionné des amis, mais il est bien des choses qu'il ignorera toujours.

Davis est rentré à Paris ce matin. Je l'attends avec une si grande impatience que, chaque fois que l'on sonne, je vais me mettre aux écoutes, afin de savoir si ce n'est pas lui.

J'ai changé, depuis son départ. Je ne suis plus une enfant, et je ne suis pas encore une femme. S'il allait être déçu de ne plus me retrouver telle qu'il m'a quittée ? J'ai peur, comme si ma vie entière dépendait de ce revoir. Et pendant cette attente, le temps me semble long, long, interminablement long.

Il est enfin venu. Son premier regard pour moi fut étonné, comme s'il n'avait pas pensé me trouver là. Heureusement, il y avait beaucoup de monde, aussi put-il, sans trop attirer l'attention, venir s'asseoir auprès de moi. Il me regardait très doucement.

— Comme vous êtes changée, Françoise ! J'ai quitté une petite fille, et j'en retrouve une grande, presque femme déjà. Si, au lieu de vous voir ici, chez vos parents, je vous avais rencontrée dehors, ou dans un salon ami, je ne vous aurais probablement pas reconnue.

— Mais je ne suis pas changée, dis-je en fixant mes yeux sur les siens pour empêcher son regard d'errer sur moi.

Il me parlait en se penchant un peu. Il me semblait que ma robe ne suffisait pas à me voiler. J'aurais voulu fuir, pour éviter ce minutieux examen, et cependant, je restais à côté de lui, incapable de faire un mouvement.

— Dites-moi, ma petite amie, est-ce que votre mère sort toujours beaucoup avec votre sœur Suzanne ?

— Oui, surtout le mardi.

— Alors, c'est votre jour de congé ? dit-il en riant. Je m'aperçois que rien n'a changé dans la maison, si ce n'est vous.

— Je n'ai pas changé, lui affirmai-je pour la seconde fois, en le regardant intentionnellement.

Il allait encore me parler quand M<sup>me</sup> Coulomb, sous prétexte de venir replacer sa tasse vide sur la table, vint me demander des renseignements sur Marlotte.

Je lui ai répondu quelque chose, mais cela ne devait avoir aucun sens, car tout à coup elle s'écria :

— À quoi penses-tu donc, Françoise ? Où vas-tu chercher que, de Marlotte, on voit la mer ?

Pour me tirer d'embarras, Davis s'en fut parler avec maman, Suzanne, et bien d'autres dames qui l'accablaient de

questions sur son voyage, son travail, l'Espagne, les Espagnols, et je ne sais plus quoi encore.

Je le regardais attentivement. Je retrouvais ses yeux calmes, presque froids, ses cheveux qui, depuis son départ, se sont éclaircis de deux ou trois fils blancs, ses mains bruniées par le soleil, mais qui ont gardé leur forme parfaite.

Il ne sait pas que je l'aime, et ne le saura peut-être jamais, non plus qu'il ne devine ce qu'il a éveillé en moi. S'il ne sait découvrir mon secret, jamais un geste, ni une parole ne trahiront mon attente. Nul ne doit soupçonner la grande flamme intérieure dont je suis illuminée. Je l'aime pour l'aimer, pour la joie de m'enivrer d'amour. Et pourtant dans l'asile inviolable que je me suis réservé, luit, telle une lampe rendue plus claire par l'obscurité environnante, la certitude d'un prochain bonheur. Lui seul me connaîtra, lui seul jouira de l'étreinte de mes bras, lui seul saura combien mes lèvres ardentes ont soif des siennes.

Mon amour est une chambre close, dans le palais enchanté du rêve. Seule, j'en possède la clef d'or, seule j'en connais l'issue secrète et dérobée à tous, seule j'y pénètre lorsque se sont tus les clameurs et les cris discordants du jour, que la nuit enveloppe les êtres et les choses de silence et de mystère.

Vêtue d'une tunique de lin léger, j'en ouvre la porte qui cède sans bruit sous la pression faible de mes doigts. La lumière est douce comme un rayon de lune, je glisse sur les dalles plus fraîches et plus lisses qu'une eau dormante. Silencieux et fervent, Il est là.

Je vais à lui et rencontre ses mains qu'il tend vers moi. Docile et acceptante, je m'agenouille, à ses pieds, et, appuyant ma tête sur son épaule, je sens bondir contre mon oreille le rythme égal et fort de sa vie.

Il me tient étroitement embrassée. Mes seins légers se pressent contre sa poitrine et, peu à peu, sans bouger, mes mains unies aux siennes, engourdies par le sang impétueux

et violent qui coule en moi, je m'enfonce dans un sommeil plus lourd et plus profond que la mort.

J'attendais avec fièvre qu'arrive l'heure où j'avais dit à Davis que je serais seule. Avertie, par un secret pressentiment, qu'il viendrait, j'avais échangé, aussitôt que maman fut partie chez Suzanne, ma sévère robe du matin, contre une autre, plus légère et plus souple, qui m'avive le teint et rend mes yeux plus bleus.

Après un long moment d'attente pendant lequel j'étais plus angoissée encore que le soir où j'ai découvert que je l'aimais, le timbre de la porte se fit entendre, me révélant, par la manière dont il vibrait, celui qui le faisait retentir. Quelques instants après, on vint me dire que M. Davis était là, qu'on lui avait dit que Madame était sortie, et qu'il avait alors demandé si Mademoiselle pouvait le recevoir..

Craignant les yeux trop perspicaces de Célie, déjà étonnée de mon changement de toilette, je me retournai, disant que c'était bien gênant, cette visite inopinée, car, justement, j'avais tant de choses à faire, que je serais occupée jusqu'à dix heures du soir. Et j'eus le courage d'aller au salon sans hâte.

Davis me serra la main très cérémonieusement, et nous échangeâmes, pour commencer, les pires banalités. Ses yeux étaient pourtant si ardemment fixés sur moi que j'en avais la gorge asséchée.

Pendant une minute ou deux, nous gardâmes le silence. Ce fut lui qui renoua la conversation, en me demandant, d'une voix que je ne lui connaissais pas, si je n'avais rapporté aucun souvenir de mon voyage.

Sans répondre, je me levai en hâte, et vins dans ma chambre, où je pris pêle-mêle mes albums, mes photographies, sans omettre de détacher du mur ma petite sœur marmoréenne ; car c'était elle surtout que je voulais lui montrer.

Il examina le tout avec attention, et quand fut venu le tour de celle qui me ressemble, je me détournai, afin qu'il ne me vît pas rougir. Je m'attendais à une exclamation admirative, tout au moins à une appréciation flatteuse, mais il la regarda sans rien dire, et passa rapidement à l'image suivante.

Découragée, humiliée, je détournai la conversation, et parlai, sans savoir pourquoi, du prochain mariage de Simone, qui pourtant ne m'intéresse guère.

— Est-ce que l'amour l'embellit, au moins, votre amie Simone ?

— Elle n'est pas changée, et il n'y a guère de raisons pour que cela arrive. Jamais elle ne sera aussi belle que sa mère.

Il me regarda bien en face, avec curiosité, comme s'il avait cherché dans mes paroles une intention secrète.

— Cela est possible, répondit-il froidement, moi je ne l'ai jamais trouvée intéressante, ni même jolie.

Je n'ai pas voulu être méchante, ni le contredire, mais il me semble qu'aux fiançailles de Suzanne aussi bien qu'au baptême de Suzy, il l'a trouvée à la fois et intéressante, et jolie.

— Et puisque nous parlons des Arnaud, continua-t-il encore plus sèchement, je vous prierai de ne pas dire, si jamais vous aviez occasion de leur parler de moi, que je suis de retour.

— Soyez tranquille, répondis-je, émue par la dureté de sa voix, vous savez bien que je ne veux pas vous faire de peine.

Il me regarda sans répondre, se leva, fit quelques pas. Silencieuse, je le suivais. Au moment de passer dans la galerie, il se retourna brusquement, saisit ma tête avec ses deux mains comme il aurait pris une coupe, posa pendant un moment qui me parut éternel et trop bref ses lèvres sur les miennes, et puis s'en fut rapidement.

Engourdie, brûlante, je me laissai choir sur un fauteuil. C'était le silence, c'était l'apaisement. Je n'avais plus notion

de rien ; d'un seul coup ma vie passée s'anéantissait. Je m'éveillais enfin à cette vie nouvelle que je pressentais, que j'attendais depuis longtemps, depuis toujours peut-être, et cette caresse à laquelle, jadis, je m'étais dérobée, me faisait, aujourd'hui, défaillir de joie.

Lorsque maman rentra, j'étais toujours à la même place, inerte, comblée.

— Es-tu folle, de dormir ainsi en plein jour me demandait-elle.

Je me gardai bien de la détromper et de l'avertir que Davis était venu. J'avais trop peur que mes yeux, que mes lèvres, que tout en moi ne me trahisse. Célie se taira-t-elle, elle aussi ? Jusqu'à présent, elle a gardé le silence. Il est vrai que j'ai eu la précaution d'occuper maman jusqu'à ce que personne ne rôde plus dans l'appartement. Mais demain, que sera demain ?

Toute la nuit j'ai rêvé que des lèvres très douces, très chaudes, se posaient sur mes mains, sur mes joues, sur mon front, mais jamais sur ma bouche. J'eus un réveil douloureux. Ce rêve étrange n'était-il pas un avertissement que mon bonheur serait sans lendemain ?

Mon angoisse me fit lever tôt. Je voulais d'abord surveiller les conversations de maman et de Célie. Heureusement cette dernière n'a pas parlé. Maintenant il est trop tard, elle n'aurait plus aucune raison de le faire.

Après le déjeuner, maman me rappela que Suzanne nous attendait. Je l'ai priée de partir seule, donnant comme prétexte que je n'avais pas préparé ma leçon de piano, et je promis d'aller la rejoindre à quatre heures. Je voulais seulement être seule pour pouvoir penser à Lui, et revivre, minute par minute, la journée d'hier. Et j'espérais aussi qu'il viendrait, qu'il téléphonerait, qu'il ne me laisserait pas sans nouvelles.

À quatre heures et demie je dus partir, rien de nouveau n'étant survenu. Par miracle Célie me laissa aller seule. À l'instant où je franchissais le seuil de la porte cochère, j'aperçus Davis qui venait moi.

— J'ai à vous parler, dit-il en m'entraînant dans une rue transversale, déserte à cette heure. Je voulais vous revoir et vous demander pardon de ma conduite d'hier. Vraiment je n'ai pas été maître de moi. Vous êtes si tentante, Françoise, et vous vous en doutez si peu. J'ai cru vous avoir fâchée. Toute la nuit j'ai été au désespoir. Cet après-midi, dès deux heures, je suis venu me mettre en faction sous la porte qui est en face de la vôtre. J'ai vu sortir votre père, puis votre mère, mais j'ai résisté à la tentation d'aller vous retrouver, craignant que les domestiques ne fissent des réflexions désobligeantes. Et si vous n'étiez pas sortie seule aujourd'hui, je serais revenu chaque jour, jusqu'à ce que je vous rencontre. Enfin, je vois dans vos yeux que vous ne m'en voulez pas.

— Comment, pourquoi vous en voudrais-je ? répondis-je en le regardant avec tout mon amour.

— Je vous désire tant, et depuis si longtemps. Je n'ai jamais voulu que vous le sachiez, car vous étiez encore trop enfant, mais, dès le premier jour où je vous ai vue, je ne m'occupais plus que de vous, personne d'autre n'existait. Me croyez-vous ?

— Je ne sais pas. Je n'avais pas deviné...

— Il faut me croire, même si les apparences sont contre moi, car je dis toujours la vérité. Je vous aurais attendue des années entières, je ne vous aurais peut-être jamais rien dit, j'aurais vécu à l'écart, muet témoin de votre bonheur.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, pourquoi m'avez-vous laissée seule si longtemps ? Pendant des semaines, pendant des mois, quelquefois, j'attendais votre venue ! Et lorsque vous veniez, c'était toujours pour voir

maman, ou mon oncle, mais jamais moi. Tout cela me faisait tant de peine !

— Ma chérie, ma très chérie, pouvais-je deviner, pouvais-je même espérer ? Vous êtes si jeune, si entourée encore. Si j'avais dit le moindre mot, vos parents m'auraient sans doute écarté, et, surveillée comme vous l'êtes, pouvais-je faire la moindre démarche, même innocente, sans risquer d'attirer sur vous des ennuis sans fin ? Et puis surtout, Françoise, ajouta-t-il avec un regard que je ne lui connaissais pas, je n'avais pas su deviner que vous le désiriez.

J'étais trop émue pour répondre, et, malgré moi, mes yeux se sont baissés. Comprenant que je garderais le silence, ce fut lui qui reprit :

— M'autorisez-vous, Françoise, à demander votre main à vos parents ?

— Oui, oui, lui répondis-je à peine distinctement, tellement les mots s'écrasaient dans ma gorge, venez tout de suite.

— J'irai le plus tôt possible, mais peut-être serait-il plus sage que vous les préveniez ou, tout au moins, leur annonciez ma visite, car voilà que vous êtes très riche, et moi je suis toujours un pauvre diable. Je ne veux donc pas avoir l'air d'en vouloir à votre dot. Je préférerais, de beaucoup, que vous parliez la première.

— Non, c'est impossible, ils me gronderaient. Faites cette démarche comme venant de vous, et surtout venez tout de suite, ne me faites plus attendre, mais je ne veux pas parler, je ne veux pas que l'on sache... Et même, laissez-moi m'en aller, je ne dois pas dire que je vous ai vu, et si j'arrivais trop en retard, on aurait peut-être des soupçons...

Sans même attendre sa réponse, sûre que j'étais de l'avoir maintenant pour toujours, je m'enfuis en courant. Après avoir fait quelques pas, je fus désespérée d'être partie si vite. J'avais peur de ne lui avoir pas assez dit que je l'aimais.

Je revins dans la rue où nous nous étions séparés, elle était déserte.

Il était plus que temps de me rendre chez Suzanne. Je me sentais bouleversée et craignais que maman ne s'aperçût de quelque chose. Pour être seule pendant un moment encore, je pris le plus long chemin. Je marchais vite, je ne regardais rien, ni personne. Je ne voulais pas être distraite de mon bonheur, je voulais le cacher comme on cache un trésor, dans la crainte qu'en le laissant soupçonner on ne me le dérobat. Il me semblait le tenir à deux mains, comme on tient un objet.

Quand je fus sur le point d'achever ma course, je cherchai par quels prétextes je pourrais expliquer mon retard. J'avais déjà imaginé tout un plan. Par bonheur, personne ne remarqua mon arrivée, car, le matin même, Jacques avait reçu une dépêche d'Amérique annonçant que l'accord était conclu.

Lui, mon oncle, Suzanne, maman, étaient d'avis qu'un voyage à Buenos-Ayres s'imposait, et que Jean était tout indiqué pour s'y rendre. On l'avait pressenti, sa réponse était évasive, quant à M<sup>me</sup> Coulomb, elle avait déclaré avec mauvaise humeur que son fils devait surveiller, ici, des choses d'une plus grande importance qu'une usine dans un pays de sauvages. Ils étaient tous si contrariés de ce refus, qu'aucun d'eux ne fit attention à moi.

Voici déjà six heures qu'Il m'a quittée, et Il n'est pas encore venu. Une telle certitude, un tel apaisement chante en moi, que je n'ai plus la moindre impatience.

Ma journée ne fut qu'une attente pleine d'angoisse. Que Davis ne soit pas venu hier au soir, j'en avais pris mon parti, mais qu'il ne soit pas venu ce matin, ni à midi, ni après le déjeuner, cela me semblait incompréhensible.

Les heures vides se succédaient, affreusement ralenties. Je me reprochais ma fuite stupide, je me reprochais de ne

lui avoir pas assez dit combien je l'aimais. Je m'imaginai l'avoir blessé, que jamais plus il ne voudrait me revoir. Enfin le courrier de cinq heures apporta une lettre de lui, adressée à père. Célie la déposa sur le bureau, pêle-mêle avec les autres. Je la soupesai, elle était légère, et l'enveloppe opaque ne laissait rien transparaître.

Papa, comme toujours, rentra très tard. Il ne décacheta son courrier qu'après dîner. Pour comble de malchance, la lettre de Davis vint la dernière.

— Tiens, dit-il à maman, Davis me demande un rendez-vous.

— Un rendez-vous ?

— Oui. « Cher monsieur et ami, j'aimerais à vous entretenir d'un sujet pour moi très grave et très important. Veuillez donc être assez aimable pour m'indiquer le jour et l'heure où il vous sera loisible de me recevoir. »

— Pourquoi n'est-il pas venu ce soir, comme il le fait souvent ? dit mère, sans se douter que j'étais absolument de son avis.

— Je n'en sais rien, mais je n'aime pas ces mystères.

— Tu ne vois pas du tout à quoi il peut faire allusion ?

— Aucunement. La seule chose que je craigne, c'est que Jacques n'ait parlé inconsidérément de l'association américaine, ainsi que des avantages que nous en retirerons, et que Davis ne s'en autorise pour venir m'emprunter quelques milliers de francs.

— Il ne manquerait plus que cela, dit maman d'un ton très agressif. Je le recevais parce que Jacques et surtout son père nous l'avait amené, mais, s'il nous fait pareille demande, nos relations en resteront là.

— C'est tout à fait mon avis, répondit père. Je ne tiens pas à lui faire la moindre avance ; sa situation n'est ni assez sûre, ni assez stable, pour m'offrir des garanties sérieuses de remboursement. Malgré tout, je ne peux pas me dérober

sans savoir de quoi il s'agit, aussi vais-je lui répondre que je l'attendrai demain soir.

Ces mesquins calculs, ces craintes dérisoires ne me donnaient pas la moindre inquiétude. Puisque Davis avait écrit, c'est qu'il m'aimait encore, le reste m'importait peu. Je tiens mon bonheur dans mes deux mains closes, et rien ne pourra l'en arracher.

Neuf heures venaient de sonner quand Davis entra. Après un bref regard lancé vers moi, il passa tout de suite dans le bureau de père, qui referma la porte sur eux.

Bien sage, bien tranquille, j'étais assise auprès de maman, qui m'entretenait de ses projets d'été. Nous retournerons à Marlotte, car ce n'est pas loin de Paris. Suzanne viendra s'y installer avec sa fille, ce qui lui permettra de ne pas quitter Jacques. Nous y passerons les mois de juillet, d'août, de septembre ; il y aura ceci, il n'y aura pas cela...

J'aurais accordé d'y passer tous les mois de l'année, si, à ce prix, j'avais pu jouir d'un moment de silence me permettant de comprendre la conversation tenue dans le bureau. Malgré la lourde portière, je la devinais très animée, trop même à mon gré.

Plus vite que je ne le pensais, père et Davis rentrèrent dans le salon. Tous deux avaient l'air froid, compassé, et Davis, ayant dit d'une voix nerveuse qu'un de ses amis l'attendait, s'en fut aussitôt, sans même lever les yeux vers moi.

— Eh bien ! dit mère avec impatience, est-il venu pour te demander de l'argent ?

— Non, répondit sèchement père, il est venu pour tout autre chose.

Je me suis retirée aussitôt dans ma chambre, espérant qu'il allait m'y rejoindre, et, une fois seul avec moi, me transmettre la demande de Davis, car enfin, c'est moi qui suis en jeu. Mais jusqu'à ce qu'il ait lu la dernière ligne de

son journal, il ne bougea pas de son fauteuil. Ensuite, il pria mère de le suivre dans son bureau. Ils s'y enfermèrent jusqu'à minuit, et, à cette heure, rentrèrent silencieusement chez eux.

Ce n'est pas le bonheur immédiat et sans nuages que j'espérais. Je vais avoir à lutter et à souffrir, mais que m'importent la souffrance et la lutte si j'atteins le but désiré ? Je sais que rien n'ébranlera mes forces, ni la foi, ni la confiance inaltérable que j'ai en lui. Je me sens armée pour les plus durs combats. Lorsque le moment sera venu, j'aurai le courage d'affirmer que je l'aime, que rien d'autre que lui n'existe à mes yeux, que je suis prête à tout briser pour être sienne. Je veux ma joie, ma belle joie désirée depuis toujours, et que maintenant je sens à portée de mes mains.

Fatiguée par une nuit sans sommeil, craignant d'apprendre la vérité, je m'attardais ce matin dans mon lit, lorsque maman, avant même de déjeuner, entra dans ma chambre.

Elle m'embrassa raisonnablement, ainsi qu'elle le fait toujours, prit une chaise, s'assit à côté de moi et, d'une voix contrariée comme si elle m'annonçait une mauvaise nouvelle :

— Je dois te mettre au courant d'une démarche faite hier, qui nous contrarie beaucoup ; ton père et moi, car elle risque de rompre des relations, somme toutes, assez agréables, et de nous mettre dans une fausse situation. Tu sais que M. Davis est venu voir ton père. Dès qu'ils furent seuls ensemble, M. Davis parla en termes vagues d'une chose qui lui tenait fort au cœur, mais qu'il n'osait préciser, craignant qu'au premier abord ton père ne la trouvât étrange. Enfin, après un préambule assez long dont je ne connais pas les termes exacts, il finit par avouer qu'il te demandait en mariage.

Mère leva les yeux vers moi. Je regardais attentivement le jour qui bordait mon drap.

Constatant que je n'étais pas plus émue que s'il se fût agi d'une autre, elle reprit un peu d'assurance et, d'une voix plus claire :

— Comme je te l'ai déjà dit, ton père a été très contrarié, car M. Davis est très aimable, nous avons été heureux qu'il ait fait ton buste, mais il a vingt-deux ans de plus que toi, sa position est incertaine, nous ne savons rien de sa vie privée dont il ne parle jamais, enfin il me présente aucune des qualités requises pour faire un bon mari. Je viens donc te montrer la lettre par laquelle, ton père et moi, nous motivons notre refus. Tu es assez grande pour être au courant d'une chose qui, somme toute, te concerne un peu. Et puis, il faut que tu saches ce dont il s'agit, afin que tu te tiennes sur la réserve, au cas où tu le rencontrerais fortuitement. Lis donc ceci, et vois s'il y a quelque chose à changer.

Je pris la lettre, la parcourus, puis la rendis à mère en disant, d'une voix que je voulais ferme, mais dont les vibrations saccadées dévoilaient mon émotion :

Je te prie de ne pas envoyer cette lettre, car je suis résolue à épouser Pierre Davis.

Affolée, mère se leva, répétant à plusieurs reprises :

— Mais c'est impossible, tu parles sans réfléchir ! Tu ne peux faire une pareille folie !

Je regardais toujours, de plus en plus attentive, l'ourlet de mon drap. Mère continuait à parler, me demandant des explications, me pressant de lui répondre. J'étais incapable de prononcer une parole. Cependant tout ce qu'elle me disait se gravait instantanément dans ma tête ; aussi compris-je bien vite que les mots n'avaient pas le même sens pour elle que pour moi.

Pour elle, le mariage signifie affection calme, établissement, maison à tenir, situation du mari, obligation, pour la

femme, de remplir les devoirs qui lui incombent. Pour moi le mariage, c'est l'amour.

Mentalement, je réfutais toutes ses objections, mais ne pris pas la peine de formuler les réponses. À quoi bon ! Elle ne m'aurait pas plus comprise que je ne la comprenais. Enfin, sollicitée de donner, une fois encore, mon avis, je ne pus que répondre :

— Tout cela n'a pas d'importance, puisque je suis résolue à épouser Pierre Davis.

— Alors je te laisse, dit-elle en se levant. Ton obstination n'est justifiée par rien. Je ne préviendrai ton père que ce soir. D'ici-là, tu auras eu le temps de réfléchir, et, par conséquent, de changer d'avis.

Je suis donc sensée réfléchir. Mais à quoi puis-je penser, sinon qu'il attend, Lui, et à ce que cette attente peut avoir de blessant. Même dans mon plus ardent désir, je n'avais jamais osé espérer qu'il me trouverait digne de partager sa vie, et maintenant que cette joie miraculeuse et inespérée vient à moi, on voudrait que j'y renonce pour attendre un bonheur précaire que je ne désire pas. Ce m'est impossible.

Comment tout cela va-t-il finir ? Comment pourrais-je lui dire que je l'aime, qu'il prenne patience, que rien n'est perdu, que je suis prête à tout abandonner pour être à lui ?

Le déjeuner fut pénible. Pour expliquer mon trouble, maman avait prévenu père que je voyais quelques changements à faire à sa lettre, et que nous en reparlerions l'après-midi.

Entre chaque phrase, un silence, plus lourd qu'une chape de plomb, tombait sur nous. Cependant, pour une fois, père s'apercevait de ma présence et, me comblant d'attentions, s'imaginant, le pauvre homme, que je n'avais d'autres désirs que les siens m'obligea, par deux fois, à reprendre de la crème au chocolat.

Mère se montrait sévère, comme elle le faisait quand, petite fille, mes notes de classes ne l'avaient pas satisfaite. À deux heures, elle revint dans ma chambre.

— As-tu réfléchi, Françoise ?

— À quoi veux-tu que je réfléchisse ? demandai-je d'une voix atone, puisque je suis décidée.

— Mais je te répète que c'est impossible, dit-elle les larmes aux yeux. Il est beaucoup plus âgé que toi. Maintenant tu ne t'en aperçois pas, mais dans quelques années, alors que tu seras encore une jeune femme, il sera un vieillard. Tu sentiras d'autant plus cette différence que vous n'avez pas reçu la même éducation, que je m'effraierais de te voir entrer dans un milieu comme celui dans lequel il vit. Supporteras-tu cette promiscuité de tous les instants, avec les femmes de mauvaise vie que sont les modèles ? car je ne crois pas qu'il ait le courage de te les sacrifier. Je veux bien croire qu'il t'aime, mais qui me le prouve ?

Je me dressai en révolte :

— Sa lettre. S'il ne m'aimait pas, il ne m'aurait pas demandée à père.

— Sans te flatter, physiquement tu en vaux d'autres, reprit-elle sans relever ce que je venais d'affirmer. Tu as une fort jolie dot et, grâce à l'accroissement de l'usine, de très belles espérances. Si tu le voulais, tu pourrais, faire un mariage tel que celui de Suzanne, tel qu'a été le mien, celui de ton oncle, tous ceux de la famille, et cela sans chercher bien loin. Et puis enfin, je peux bien te dire une chose, ajouta-t-elle après un moment d'hésitation, c'est que, quand on épouse un artiste, on est plutôt sa maîtresse que sa femme.

Je restai impassible, tandis qu'elle rougissait.

— Enfin, Françoise, tu ne dis rien ! On croirait que tu ne m'entends pas. Je ne m'étonne nullement que tu éprouves de l'affection pour M. Davis, je trouve même cela fort naturel, mais, de là l'épouser, il y a une différence. Les artistes, on les prend comme ami, mais non comme mari. Je finis par

croire qu'il y a entre vous quelque chose que tu ne veux pas m'avouer. T'a-t-il dit des paroles que tu n'aurais pas dû entendre ?

— Il n'y a rien eu entre nous, il ne m'a rien dit. À sa dernière visite, tu étais présente, ainsi que Suzanne, M<sup>me</sup> Coulomb et plusieurs autres personnes, répondis-je en mentant avec assurance.

De guerre lasse, mère me quitta. J'avais la tête complètement vide. Cependant malgré mon désarroi, malgré la douloureuse migraine qui semblait me décoller la peau du crâne, je n'ai pas livré notre cher secret, je le garde en moi, jalousement, comme un dépôt précieux qu'il m'aurait confié.

Ce soir, pendant que j'écris, maman annonce à père que je suis fermement résolue à épouser Davis et, anxieuse, j'attends que le matin paraisse.

La fraîcheur de cette nuit d'été m'apaise. Je pense aux mots durs, prononcés, ici-même, par maman. Rien de ce qu'elle m'a dit ne peut changer ma décision. S'il est mon aîné, mon affection inquiète saura lui faire oublier que la vieillesse approche chaque jour, à pas feutrés, mais sûrs. Si je suis belle, comme mère me le disait tantôt, — pour la première fois de ma vie, — qui en jouira plus que lui, l'appréciateur passionné des formes parfaites ? Quant à être sa maîtresse plutôt que sa femme, je ne saisis pas très bien ce que cela veut dire. Et il m'importe peu d'être l'un ou l'autre, puisque j'accepterais aussi bien d'être son esclave, pourvu que son amour répondît au mien.

Lorsque mère est entrée ce matin dans ma chambre, ses yeux étaient gonflés, ses traits tirés. Elle me faisait pitié, mais que puis-je pour alléger sa peine ?

Elle se mit à côté de moi, me prit presque dans ses bras, et ce geste, inusité chez elle, me toucha infiniment, me rendit plus sensible son tourment. D'une voix chagrine, elle

parla, parla longtemps, comme pour annihiler ma volonté sous ce ronronnement continu.

Père et elle ne peuvent se résoudre à me laisser épouser Pierre. Aussi, dans l'espoir que le temps vaincrait ce qu'ils appellent mon obstination d'enfant, ils l'ont, sans m'en rien dire, prévenu qu'ils croyaient sage d'ajourner leur décision afin de me laisser réfléchir, et que, pendant plusieurs mois, il veuille bien s'abstenir de nous rendre visite.

Comprenant ce qu'ils exigent de moi, blessée à vif, je m'éloignai brusquement de mère. Elle n'y prit pas garde et continua, du même ton lassé :

— Si tu avais eu plus de clairvoyance, tu te serais aperçue que Jean avait une grande affection pour toi, et si, au lieu de t'amouracher sottement du premier venu, tu avais eu la patience d'attendre quelques années, tu aurais pu faire un mariage qui nous aurait tous satisfaits.

— Jean ne m'a jamais dit qu'il m'aimait dis-je sèchement.

— Il n'avait pas à te le dire, je suppose, répliqua mère avec violence, sans remarquer que ma réponse était un aveu. C'est à ton père et à moi qu'il devait en parler tout d'abord, et il ne pouvait le faire avant que sa situation lui permît de subvenir aux besoins de sa femme et de sa mère. Au lieu de cela, tu te jettes à la tête de n'importe qui...

— Tu étais fière de le compter parmi tes relations. Pourquoi l'accueillerais-tu comme tu l'as fait si tu le méprisais.

— Pouvais-je m'imaginer que tu serais folle à ce point ? s'écria-t-elle avec véhémence, pouvais-je m'imaginer qu'élevée comme tu l'as été, tu te conduirais ainsi.

Est-ce donc folie que d'aimer ? Ah ! les pères, les mères, ils ne comprendront jamais que l'amour souffle où il veut !

Mère continuait à pleurer comme si j'avais fait une grosse et irréparable faute. En même temps elle me reprochait de ne lui avoir jamais confié ni mes projets, ni mes désirs.

Que pouvais-je lui confier, à elle qui n'a pas su découvrir la tendresse passionnée que lui vouait mon cœur d'enfant ?

Comment ne sent-elle pas qu'il est trop tard, maintenant, pour lui rendre ce qu'elle n'a pas su retenir ? Et puis, les confidences, c'est très bien, mais il faut avoir quelque chose à dire. Me suis-je aperçue seulement que, peu à peu, toutes mes pensées convergeaient vers Pierre, qu'il devenait ma seule raison de vivre. Tout cela était trop brumeux, trop confus pour que, tout d'abord, j'en aie conscience. Malgré les barrières que l'on avait dressées autour de moi, l'amour s'infiltrait dans ma vie comme l'eau dans une terre sablonneuse. Lorsque j'ai compris qu'enfin j'aimais, il était trop tard, je ne pouvais pas réagir contre le fait accompli, et, surtout, je ne le voulais pas.

Quant à l'amour de Jean, il me semble une illusion. Jean a son travail, sa mère, tant d'autres choses encore qui l'occupent. Qu'a-t-il besoin de moi ? Et puis, il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car Jean n'aurait jamais su me donner le bonheur. Je suis si sûre qu'il ignore les baisers troublants dont, seul, celui que j'aime a le secret.

Si je devais expliquer cela à mère, je lui dirais, me servant des mots dont elle-même s'est servie, que, peut-être, Jean aurait pu devenir mon mari, mais qu'il n'aurait jamais été mon amant.

Pendant qu'à cause de Lui je suis dans une angoisse mortelle, qu'un doute lancinant me torture en songeant qu'il peut perdre patience et renoncer à moi, les miens se liguent pour m'accabler.

Père est venu me faire les plus durs reproches. Suzanne est venue, mon oncle même est venu, et ce dernier a même insinué de telles choses sur la vie de Pierre, que j'en reste profondément blessée.

Ces scènes et ces luttes continuelles ne servent à rien qu'à me mettre les nerfs à vif, ainsi qu'à me faire prendre plus violemment parti contre ceux qui l'attaquent. Je veux Pierre, et je le veux tel qu'il est, tel que je l'aime. Que

m'importe qu'il ait aimé d'autres femmes, puisque maintenant c'est moi qu'il veut. Que m'importent ce qu'on appelle son égoïsme et sa vanité, puisque, s'il était criminel, je ne l'en aimerais que plus encore. L'amour ne raisonne pas, ne réfléchit pas, il jaillit, telle une belle source claire, qui s'élance vers la lumière et vers la beauté.

Les jours passent, et je ne sais rien de lui. Il n'est pas revenu, puisqu'on le lui a interdit. Comment l'avertir, comment le joindre ? que j'envie la belle vie libre de Nicole et de son amant !

Moi je suis continuellement épiée. Toutes mes lettres sont lues, aussi bien celles que j'écris que celles que je reçois. Je ne suis jamais seule, ni dans la maison, ni hors de la maison. Si j'ai besoin de sortir, mère m'accompagne, ne voulant même pas me confier à Célie. Sous prétexte de me distraire, de m'enlever à mon chagrin, on me martyrise de cent façons. Je suis encore plus prisonnière que je ne le fus jamais, je me sens enveloppée d'un réseau de mailles ténues, mais indéchirables. Ah ! les pauvres jeunes filles, quelles tortures ne leur inflige-t-on pas quand elles se permettent d'aimer autrement qu'on le leur permet. Mes nuits ne sont plus qu'un long sanglot. Une haine sourde, mais vivace, naît en moi contre ceux qui piétinent et écrasent à plaisir mon beau rêve de joie et d'amour.

Voici plus d'une semaine que j'épie l'instant où je pourrai enfin avertir Pierre. Depuis plusieurs jours déjà, ma lettre est prête, où je lui jure une éternelle tendresse, où je lui dis que je suis prête à aller le retrouver, au jour, à l'heure qu'il lui plaira. Mais comment la lui faire parvenir ?

Prier Célie de la mettre à la poste ? il n'y faut pas songer. Les autres bonnes, surveillées par elle, ont dû promettre, sous peine de renvoi, de ne me rendre aucun service personnel. Mais ce matin, comme c'était dimanche, Célie fut matinale. Descendue de sa chambre à six heures moins le

quart, elle a fait quelques tours dans sa cuisine, puis s'en est allée à la messe, tirant simplement la porte sur elle.

Quelques minutes après, sûre que la cuisine serait déserte pendant un instant, je jetai un grand manteau sur ma chemise de nuit et, tenant mes souliers à la main, je pus, sans attirer l'attention, ouvrir la porte par laquelle Célie venait de sortir, puis descendre avec précaution, par l'escalier de service.

Le vestibule était désert. Je courus en hâte jeter ma lettre à la boîte la plus proche, revins aussi vite, et rentrai dans ma chambre sans être inquiétée. Il me fallait agir aujourd'hui même, puisqu'après demain nous partons pour Marlotte.

La journée ne me parut pas trop longue. Maman avait invité M<sup>me</sup> Coulomb et Jean. Celui-ci était, au déjeuner, placé à côté de moi, et, est-ce hasard, est-ce intentionnellement, on s'est arrangé pour qu'il ne me quittât pas de tout l'après-midi. Se doutait-il du rôle qu'on lui faisait jouer ?

En arrivant, il me regarda d'un air affectueux et triste, comme s'il compatissait à ma souffrance. J'en fus touchée. Peut-être auprès de lui, pourrais-je trouver un appui ? M<sup>me</sup> Coulomb, qui n'est pas toujours très adroite, ne cessait de déplorer ma mauvaise mine ! Pendant ce temps son fils, aussi silencieux que je l'étais moi-même, semblait songer à des choses très lointaines.

Après le dîner, je dis à mère que je désirais l'entretenir. Elle me suivit dans ma chambre, comprenant, à mon attitude, qu'il s'agissait d'une chose grave.

— Qu'as-tu à me dire ? demanda-t-elle d'une voix sèche.

— Je tiens à te prévenir, dès ce soir, que j'ai écrit à Pierre Davis pour l'informer que j'agréais sa demande.

Elle resta un moment silencieuse, interdite, puis, sans même me demander comment j'avais fait parvenir ma lettre, répondit très durement :

— Je te remercie de vouloir bien me tenir au courant de tes démarches, mais je te préviens que, si tu es malheureuse, tu voudras bien ne t'en prendre qu'à toi. Je vais aller prévenir ton père, car je tiens à lui annoncer moi-même cette mauvaise nouvelle.

Ainsi ce qui fait ma joie n'est pour eux qu'une mauvaise nouvelle ! Pourquoi cette sècheresse ? pourquoi cette dureté ? pourquoi ne pas donner à ceux qu'on aime ce qu'ils veulent, et comme ils le veulent.

Mon amour pour lui s'accroît des souffrances qu'on m'inflige.

Maintenant je suis comme une étrangère au milieu de ma propre famille. Entre eux et moi, un mur s'est élevé, que rien ne pourra jamais abattre.

— Tu peux avertir M. Davis que nous t'autorisons à le recevoir, me dit mère en sortant de table.

— Je te remercie, lui-même t'en saura gré.

— Il est inutile de me remercier, quand, d'autre part, tu me désespères.

Je compris seulement à cette minute que, seule, la crainte du scandale les faisait céder.

Décidée à garder le silence, je m'en fus écrire à Pierre. Célie, cette fois, porta elle-même la lettre. Pendant que j'en attendais la réponse, Suzanne, avertie par maman, vint me voir. Pour la première fois de notre vie, nous nous parlâmes à cœur ouvert.

— Je souhaite beaucoup te voir heureuse, ma chérie, dit-elle avec émotion, mais j'ai peur pour toi. Le mariage est une chose grave, un don total que l'on ne peut reprendre, et le bonheur que l'on croyait inattaquable, souvent, se brise comme un cristal.

— Je préfère, après la joie sans mélange, éprouver les pires tortures, que de renoncer à lui. Que ferais-je ? que deviendrais-je si je ne devais plus le revoir ?

— Tu es emportée par une force terrible. Tu ne t'aperçois même pas du mal que tu fais à ceux qui t'entourent. Tu as grand tort, crois-moi, de heurter si violemment la volonté de père et de maman. Si tu les blesses, si tu les aigris contre toi, que te restera-t-il le jour où tu auras besoin d'un appui ?

J'eus l'intuition qu'elle parlait de la douleur à venir plutôt pour son propre compte que pour le mien. Jacques l'aurait-il gravement offensée ? Combien de couples se sont ainsi embarqués, avec enivrement, pour Cythère ? Combien sont arrivés à bon port ? Comme j'allais tenter d'approfondir ce qu'elle venait de me laisser entendre, Célie entra.

— Tu as une réponse ?

— Non, Mademoiselle. La concierge m'a dit que Monsieur était sorti hier au soir avec des amis et qu'il n'était pas encore rentré.

— Il est en voyage ?

— Non, il est seulement avec ses amis. Il n'a même pas pris son pardessus.

Ainsi donc il n'a pas encore reçu ma première lettre, distribuée seulement ce matin, il ne sait pas encore que je l'attends, que je suis toute crispée dans l'impatience de le revoir ? Est-il sorti parce qu'il m'a oubliée, ou pour se distraire de son chagrin ? Avec qui a-t-il passé la nuit ? Où sont-ils allés ? Ne s'est-il pas réfugié auprès d'une autre femme qui l'a admis dans son intimité comme Nicole y admettait son amant ?

Ô la lente torture de l'attente, de l'incertitude, du doute. Chaque minute me lancine. Je n'ose plus rien croire, ni rien espérer.

Le soir est venu, ensuite la nuit. Une à une se sont allumées les étoiles, et je l'attends toujours. Demain matin, nous partons. Mère ne m'a pas proposé de retarder notre voyage, et je n'ai pas consenti à le lui demander. Le reverrai-je jamais, celui qui tient ma vie dans ses mains ?

Notre arrivée à Marlotte fut lugubre. Un ciel bas, posé sur la plaine comme une lourde calotte. Pas de soleil, pas de lumière, pas de joie. Les fleurs n'osaient s'ouvrir, ni les oiseaux chanter.

Déposant à la hâte mes bagages à la maison, je m'en fus en forêt. Jusqu'au soir, j'ai marché comme une démente. Je regardais les arbres, le ciel, le chemin, mais ne les voyais pas.

Où est-il ? Où est-il ? criai-je à chaque pas.

Je revis les avenues où nous étions passés, et la clairière où je m'étais offerte à lui. Là, prise d'un accès fou de désespoir, je me roulai sur la terre, cherchant en vain la trace de ses pas. Lorsque j'eus atteint le fond de ma douleur, je revins vers le village. Aux premières maisons, Célie m'attendait.

— Monsieur Davis est là, me cria-t-elle du plus loin qu'elle me vit.

Je courus. Deux minutes plus tard, j'étais dans les bras de Pierre.

— Ma petite amie fidèle qui ne m'a pas abandonné, disait-il en me caressant les mains. Je n'attendais pas moins de vous, je savais que vous ne me quitteriez pas, que vous ne me laisseriez pas souffrir indéfiniment.

Je l'entraînai vers la charmille, et là, serrée tout contre lui, je lui contai mes jours sans espoirs, et mes nuits sans sommeil.

— Vous étiez sorti, hier, quand on vous a porté ma lettre.

— Oui, j'étais sorti.

— Où donc êtes-vous allé, pour avoir été absent toute la nuit ?

— J'étais avec un amateur, avec quelqu'un qui veut me faire une commande.

— Il vous a gardé trop longtemps. J'étais folle d'inquiétude.

— Il n'y avait pas de quoi, mon amie. Vous savez ce que c'est, quand on cause, les heures passent sans qu'on en ait conscience. Aussitôt que l'on m'a eu remis votre lettre, je suis allé chez vos parents. Vous veniez de partir, j'ai pris le premier train, et me voici.

— Vous êtes pâle, vous avez les yeux creux, les yeux que je n'aime pas, les « yeux en large » comme je disais quand j'étais petite.

— Croyez-vous que je n'aie pas souffert, moi aussi ? Mais ne vous inquiétez pas de mes yeux, ni de mon teint, ma petite Françoise, pensons seulement à l'avenir, et au bonheur qu'il nous apportera.

Et il me baisa les yeux.

Il veut que je l'appelle Pierre, comme il m'appelle Françoise. Cela m'intimide un peu, je n'ose encore lui obéir. Cependant lorsque je suis seule, je m'enivre de ce nom que je répète sans cesse comme, petite fille, je m'enivrais du mot « amour ».

C'était le plus beau que je connusse alors, celui qui me faisait doux aux lèvres en passant sur elles. Mais le nom de l'amant, le nom de celui qu'on aime ! Il évoque les yeux caressants, les mains chercheuses, les lèvres tentantes. Le nom de l'amant, c'est bien plus doux encore, puisque c'est Lui.

Voici une semaine que nous sommes à Marlotte, et, deux fois déjà, Pierre est venu.

Les jours où je l'attends, je me lève de grand matin, car mon impatience m'éveille de bonne heure. Je fais minutieusement ma toilette, puis, à dix heures, vêtue de la robe que je crois devoir lui plaire, seule, je me rends à la gare, en pensant à lui.

L'amour que je lui porte s'étend à toute la terre. J'aime les abeilles dorées qui volent dans les rais de lumière, j'aime les oiseaux qui me frôlent presque de leurs ailes grandes

ouvertes, j'aime le frissonnement des blés qui, chaque jour, deviennent plus blonds, et j'aime les hauts sapins centenaires, étroitement gainés par le velours vert des mousses. Sous mes pas s'envolent les éphémères et les libellules. Je me reproche de troubler ainsi leurs petites vies silencieuses. Le vent d'été m'est aussi doux qu'une caresse, l'ardent soleil semble n'être qu'un reflet de ma joie intérieure. En cette chaude saison, la terre, elle aussi, est éperdue d'amour, et je sens en moi palpiter toute vie. Si, à cet instant, il était à mes côtés, je crois que mon cœur se consumerait de délices.

Bien avant l'heure qui doit l'amener, j'arrive à la petite station. Elle est déserte. Rien ne trouble encore le silence. La chaleur, qui s'accroît à chaque minute, assoupit toute chose. Un voyageur arrive, puis deux, puis trois. Les hommes d'équipes prennent leur chariot, le chef de gare coiffe sa casquette blanche, enfin résonne la sonnette annonçant que le train quitte la station voisine. Exactement quatre minutes après, Pierre est là.

Nous revenons côte à côte. Je l'abrite avec mon ombrelle et il s'appuie à mon bras. La journée alors s'écoule, paisible et recueillie. Il me parle de sa vie passée, de son travail. Père et mère se départissent peu à peu de leur froideur, Pierre semble oublier qu'ils ont voulu briser notre bonheur. Chaque jour nous découvre l'un à l'autre. Il connaît toutes mes pensées, comme je connais toutes les siennes. Que la vie sera belle, quand nous ne nous quitterons plus !

À nous deux, nous découvrirons toute la beauté du monde. Appuyés l'un sur l'autre, nous pourrons tout connaître, tout comprendre, tout aimer. Ce sera la libre expansion de nos joies et de nos peines, de nos rêves et de nos désirs. L'avenir m'apparaît comme un rêve enchanté, comme m'apparaissait jadis le Paradis, et les mots qui l'évoquent me sont une promesse de bonheur.

Notre vie future, ce sera la joie lumineuse et pénétrante d'un jour d'été, ce sera l'épanouissement de tout ce qui, en moi, n'a pu jusqu'ici éclore.

Hier, ce furent nos fiançailles.

Comme les autres jours, j'allai chercher Pierre la gare, mais, au lieu de flâner le long de la route, nous sommes revenus bien vite à la maison. Aussitôt arrivés, je l'ai conduit dans ma chambre. Il me donna un long baiser, puis tira de sa poche un écrin de peau blanche, l'ouvrit, et me montra un anneau d'or ciselé, dans lequel est enchâssée une pierre rare aux reflets chauds et profonds, symbole parfait de notre amour.

— Ma chérie, donne-moi ta petite main, dit-il en me tuyoiant pour la première fois.

— Tu sais qu'elle t'appartient déjà, puisque je t'appartiens toute, répondis-je enivrée.

Alors, prenant la bague, il la passa à l'annulaire de ma main gauche, jusqu'ici vierge de tout lien.

Croisant mes bras autour de son cou, j'appuyai ma tête sur son épaule. Il me serra dans une grande étreinte. Je sentis alors que j'étais sienne pour toujours.

Lorsque nous entrâmes dans le salon, mon oncle et Jacques s'y trouvaient.

— Et les Coulomb, où sont-ils, demandai-je interloquée de ne pas les voir.

— Jean nous a chargés de ses regrets. M<sup>me</sup> Coulomb étant aujourd'hui un peu fatiguée, il a jugé plus prudent de lui faire garder la chambre.

— Mais il aurait pu venir, lui.

— Tu sais qu'il n'aime pas à quitter sa mère, surtout quand elle n'est pas bien.

Tout le monde admira ma bague. Comme une chaîne, elle alourdit mon doigt. Je ne la quitterai jamais, même pour

dormir ; et pendant les heures où Pierre sera loin de moi, c'est elle que j'embrasserai en pensant à lui.

Mon oncle nous a annoncé que Jean s'était décidé brusquement à partir pour l'Amérique.

— Pourquoi veut-il faire maintenant ce voyage, alors qu'il y a deux mois à peine, il s'y était obstinément refusé ? demandai-je à mon oncle quand je fus seule avec lui.

— Il a des raisons sérieuses, auxquelles tu n'es pas étrangère, répondit mon oncle sur un ton de reproche, car sa mère, qui s'y était opposée, elle aussi, jusqu'à maintenant, ne fait plus aucune objection.

Une ombre se mêle à mon bonheur, qui est la souffrance de Jean. Est-ce donc vrai qu'il aurait voulu lier sa vie à la mienne, qu'il part pour n'être pas témoin de ma joie ? Il souffre comme je souffrirais, si Pierre ne m'avait pas aimée, et plus encore peut-être. J'aurais trouvé si naturel que Pierre en choisît une autre, plus belle, plus séduisante que moi, tandis que tout et tous encourageaient Jean à compter sur la réalisation de son désir. Je n'ai pas su voir son amour sincère, je n'ai pas su le comprendre, et moi qui voulais ne donner jamais que de la joie, j'alourdis une jeune vie d'une peine déchirante. Aurais-je dû aller vers lui plutôt que vers Pierre ? Pourquoi ne m'a-t-il pas tendu la main, pourquoi n'a-t-il pas été plus hardi ? Le bonheur appartient à qui sait le prendre, et si Jean, le jour où il m'a montré naïvement le petit jouet, donné par moi, qu'il conservait précieusement, m'avait embrassée, j'aurais été sienne. Une fois de plus m'apparaissent, en même temps que les multiples visages de la vérité, les visages multiples de l'amour.

Maintenant il est trop tard, notre destin à tous s'accomplit. Je me suis promise à Pierre, et ne m'en dédirai pas ; et cela parce que je l'ai voulu, que je le veux encore de toutes mes forces.

J'étais hier assise au jardin, occupée, puisque Pierre ne devait pas venir, à coudre de menus objets pour mon trousseau, quand je reconnus son pas. Je levai la tête, il était devant moi, pleinement heureux. Rien sur son visage, ni dans son attitude, ne pouvait me faire prévoir l'épreuve qui m'allait être imposée.

Le matin même il avait reçu de Madrid une lettre lui demandant sa collaboration pour un travail urgent, qui doit durer environ six semaines. Il avait donc pris le premier train, afin de venir me demander si je consentais à son départ, me jurant, dût-il laisser son œuvre inachevée, de revenir à la fin de septembre pour notre mariage.

Mon premier mouvement fut de me révolter contre la grâce déchirante qu'il implorait de moi. Il me regardait, tenait mes mains dans les siennes, me parlait de son avenir, de sa situation, de tant d'autres choses. Tout cela, c'étaient des raisons d'hommes, contre lesquelles se heurtait mon chagrin de femme.

Après quelques instants de réflexion, je compris que je n'avais pas le droit de le retenir, qu'inconsciemment, peut-être, il m'en voudrait.

— Vous êtes libre, Pierre, agissez donc comme bon vous semblera, répondis-je sans pouvoir retenir mes larmes.

Se baissant, il baisa passionnément mes mains, et, quand il releva la tête, je vis une telle joie briller dans ses yeux que mon sacrifice fut payé au centuple.

Le plus difficile fut d'annoncer la chose à père et à mère. Ils posèrent des questions, discutèrent pendant un temps infini. Dès que je sentis Pierre devenir nerveux, je lui coupai la parole, déclarant que c'était moi qui exigeais ce départ, que j'étais très capable de faire seule les préparatifs de notre mariage, que la cérémonie serait seulement différée si, une fois là-bas, Pierre jugeait impossible de revenir à la date fixée.

Enfin tout s'arrangea, et comme Pierre quitte Paris dans quatre ou cinq jours mère l'a gardé, car père voulait lui parler « affaires ».

Pendant la nuit, j'étais troublée de le sentir si proche. À minuit passé, n'y tenant plus, en chemise, sans même prendre mes sandales, je quittai ma chambre. Sous la porte de la sienne passait un rais de lumière. Attentive à ce que le parquet ne crie pas, j'appliquai mon œil au trou de la serrure. Pierre était couché. Ses vêtements étaient jetés en désordre sur les meubles, cela m'a semblé si drôle que j'ai failli éclater de rire. Il lisait un journal et avait cet air absent qui, lorsque j'étais encore petite fille, m'inquiétait déjà.

Brusquement, il interrompit sa lecture et s'assit sur son lit. J'eus peur alors que, devinant ma présence et ouvrant sa porte, il ne me trouvât à demi nue. Je rentrai en hâte chez moi, où l'aube me trouva éveillée, déçue, si déçue que Pierre n'ait pas songé à venir me rejoindre ! Ne le désirait-il donc pas autant que moi ?

Après le thé du matin, il eut un long entretien avec père, tandis que maman m'emmenait au jardin. Elle tenait à me prévenir qu'on ne ferait pas le même contrat pour moi que pour Suzanne. Et elle dit toutes sortes de choses auxquelles je ne compris rien, parce que je ne les écoutais pas le moins du monde.

Plus d'une grande heure après, Pierre, sortant enfin du salon, pria maman de nous laisser faire une promenade avant le second déjeuner.

— Oui, dit-elle, mais vous rentrerez à l'heure.

Je désirais beaucoup retourner dans le chemin où, il y a presque six ans, amoureuse déjà sans le savoir, je m'étais offerte à lui.

— Non, Françoise, je n'ai nullement l'intention de me promener. Si j'ai voulu venir en forêt, c'est pour vous entretenir sérieusement et sans témoins. Allons seulement dans un endroit écarté où nous serons sûrs d'être seuls.

Après avoir marché quelques minutes en silence, sans qu'il songeât même à me donner le bras :

— Vous savez sans doute, Françoise, que votre père m'a parlé ce matin de notre contrat de mariage ?

— Oui, mère aussi m'en a dit quelques mots.

— Ah ! Et qu'en pensez-vous ?

— Rien ! Je l'écoutais si distraitement, que je n'ai rien compris.

— Eh bien, moi, j'ai compris, et si je n'avais pas continuellement pensé à vous, je serais sorti, pour toujours, de chez vos parents.

— Mais qu'y a-t-il donc de si grave, Pierre ? demandai-je effrayée.

— Il y a qu'ils veulent faire dresser notre contrat sous le régime de la séparation de biens, et que cela indique, de leur part, une méfiance dont je ne peux être que très blessé.

— Je n'avais pas envisagé les choses de cette façon...

— Je trouve très naturel, continua-t-il sans m'écouter, que votre dot reste dans l'usine. Mais Jacques peut faire de mauvaises affaires et, étant donné que vous êtes très jeune, il me semble que je peux revendiquer le droit de veiller sur vos intérêts. Je trouve aussi que vos parents agissent d'une façon encore plus blessante envers vous qu'envers moi, puisqu'ils vous livrent à un homme auquel ils ne consentent pas à donner votre fortune.

— Mon aimé, calme-toi, dis-je, sachant qu'il lui était doux de s'entendre tutoyé, oublie ces petites choses. Tu sais que j'ai voulu être à toi, que j'ai su vaincre les obstacles qui nous séparaient. Dès que nous serons mariés, je me remettrai, moi et tout ce que je possède, entre tes mains.

— Mais oui, ma chérie, vous m'aimez, je crois, autant qu'il est possible d'aimer ; mais rien ne pourra changer la situation fautive dans laquelle je me trouve vis-à-vis de votre famille.

Après l'avoir raisonné quelques instants, j'ai fini par obtenir qu'il ne laissât pas deviner aux miens son ressentiment. De mon côté, je serai muette sur cette irritante question et, sans le lui dire, je ferai, pendant son absence, les démarches nécessaires pour tout lui abandonner dès que je serai sienne. La joie de donner, de donner sans cesse, sans fin, de se dépouiller complètement pour celui qu'on aime !

Lorsqu'il se fut un peu calmé, nous parlâmes de notre prochaine séparation, de l'épreuve qui entravait notre bonheur. Mais bien vite il resta muet. Ses mains devenaient plus nerveuses, et moi je n'étais qu'un bond vers sa bouche. Une fièvre, égale à la sienne, montait en moi, et, alors que je me sentais envahir par une délicieuse torpeur, brusquement il me quitta, comme si un péril nous avait menacés. Pourquoi ne comprend-il pas que j'ai toujours besoin de le sentir très proche.

La journée a passé trop vite. Il vient de partir. Je suis triste, triste, comme s'il m'avait quittée pour toujours, et les larmes que je n'ai pas versées devant lui, tombent lourdes et rondes, sur le papier où j'écris.

Hier au soir m'est arrivée sa première lettre. La vue de mon nom, tracé par lui sur l'enveloppe, me cause une indicible joie. Je n'en suis enfin plus réduite, pour posséder quelques lignes de son écriture, à voler la correspondance de mon oncle.

Pour mieux savourer mon bonheur, je me réfugiai au fond du jardin. Les mots tracés par lui prenaient un sens nouveau. Je les, ai lus et relus jusqu'à ce qu'ils soient gravés dans ma mémoire, puis j'ai glissé sa lettre dans mon corsage, et, toute la journée, au moindre mouvement, je sentais contre ma chair le crissement du papier.

Ce matin, pendant que mère et Suzanne s'occupaient, l'une de sa maison, l'autre de sa fille, je lui ai écrit à mon tour.

Exprimant ce que je n'oserais jamais lui dire, pouvant enfin décharger mon cœur, trop lourd de tendresse, son absence me semblait presque un bienfait et, pendant un moment, j'oubliai qu'il est si loin, si loin, que mes bras tendus ne peuvent même pas l'atteindre.

Aujourd'hui, mère et moi sommes venues passer la journée à Paris. Pendant qu'elle faisait des courses d'utilité, je me suis rendue seule chez Pierre. C'est la première fois que j'y retournais, depuis le jour lointain où il termina mon buste.

Dès que la porte se fut effacée devant moi, j'eus la très douce surprise de voir mon image éclairer le coin le plus sombre de l'atelier. J'ignorais qu'il la possédât.

J'avais avec précaution. À chacun de mes pas gémissait le plancher. Une très fine poussière veloutait les meubles, donnait à l'ensemble un éclat assourdi. Je posais mes mains sur les objets qu'il touche chaque jour, afin d'en prendre, moi aussi, possession. Il me semblait éveiller un monde endormi depuis son départ.

Bien en vue sur une table, était un cadre vide. Je ne l'y voyais pas lorsque je venais poser. Le foyer du poêle était encombré de papiers réduits en cendres. Souvenirs de sa vie passée ? Je n'en cherchai pas la preuve.

Je sens bien que d'autres que moi sont déjà venues ici. Les a-t-il aimées comme il m'aime ? Leur a-t-il donné la joie qu'il me donne ? Je ne le crois pas, puisqu'elles sont reparties.

Mon oncle, un jour, m'a laissé entendre qu'à une époque de sa vie, Pierre ne vivait pas seul. Aujourd'hui, je sens ce que cela pouvait avoir de réel.

Dans ce coin sombre, j'ai trouvé la bague de M<sup>me</sup> Arnaud, et je comprends enfin ce que cela voulait dire.

Ainsi Pierre m'a donc caché quelque chose ? Il a eu tort, car tout cela, c'est le passé, et moi je suis le présent, et je

serai l'avenir. N'éprouvant aucune jalousie de sa vie antérieure, je suis prête à lui faire oublier celles qui n'ont pas su lui donner le parfait bonheur, celles par qui, peut-être, il connut la souffrance.

Quand vint l'heure d'aller rejoindre mère, je ne pouvais me résoudre à sortir. Combien est attachant le lieu où a vécu l'aimé, même s'il est absent. J'aurais voulu que les muets témoins de sa vie m'éclairent, j'aurais voulu savoir si, sur ce divan où il se place d'habitude, il avait, ainsi qu'il le dit, songé à moi, si, le soir, lorsqu'il était las de son œuvre, mon image lui apparaissait comme un réconfort et un apaisement. Mais la grande pièce silencieuse a gardé son secret.

Pierre m'annonce son retour pour la semaine prochaine. Tout sera prêt pour recevoir celui que j'attends.

Chaque jour, je vais à ce qui sera notre « chez nous » ; j'y porte un vase, un bibelot, un coussin, afin que partout il retrouve la trace de ma présence. Je connais déjà la place de toutes choses, car je serai seule à m'occuper de lui. Il me faudra renoncer aux longues flâneries qui tinrent tant de place dans ma vie de jeune fille, à tant d'habitudes douillettes et confortables, mais il sera là, lui, et me tiendra lieu de tout.

Ce n'est jamais sans émoi que j'entre dans notre chambre. Le lit, très bas, me trouble. Parfois je m'y étends, et me fais petite, toute petite, comme s'il allait venir à mes côtés.

Qu'il me sera bon de le retrouver chaque soir. Il s'étendra auprès de moi, et je me serrerai si fort contre lui, que nous ne serons plus qu'un. Peut-être alors le connaîtrai-je vraiment.

Je voudrais déjà que mes lèvres savourent de nouveau la douceur des siennes, que ses bras m'enserrent si fortement, que je reste pâmée de son étreinte. L'étrange fièvre, ressentie le soir où nous nous promenions en forêt, m'envahit à nouveau. Mais tout cela, il ne le saura jamais, car jamais je

n'oserai lui avouer ce qui occupe mes nuits insomnieuses. Je n'ose croire qu'il aura besoin de mes caresses comme j'ai soif des siennes. Je rêve des baisers qui lui paraîtront peut-être monstrueux, et l'ardeur qui me consume, je la voudrais plus ardente encore.

L'amour serait-il donc autre chose que l'échange de deux cœurs et l'intimité de deux âmes ?

La chute égale des jours ignore ma hâte et ma fièvre. Afin d'occuper les heures mornes, puisque je ne peux rien contre l'impossible, j'aide mère à recevoir les visites et les félicitations que l'on nous adresse, je remercie avec une exactitude de notaire ceux qui m'écrivent et m'envoient des cadeaux, j'accomplis scrupuleusement les rites illusoires de la parfaite mondanité. Faut-il que je m'ennuie, que j'aie la ferme volonté de sortir de moi-même, pour être si polie et si bien élevée !

Mon impatience commençait à s'engourdir, quand, hier, m'est arrivée une mauvaise lettre, où Pierre m'annonçait que son retour était remis au premier octobre trois jours seulement avant notre mariage.

« Pardonnez-moi, ma très chérie, disait-il en terminant, puisque nous serons unis quand même à la date fixée. Je vous sais si sage, si raisonnable, si courageuse, que je ne crains pas de vous, imposer ce nouveau retard. »

Je serai sage, je serai raisonnable, je serai courageuse, j'accepterai cette épreuve sans même lui laisser pressentir que je suis déchirée par cette absence qui me semble éternelle. Je veux lui laisser sa tranquillité d'esprit, je veux lui cacher les larmes que m'a fait verser ce maudit travail, afin qu'il n'ait de moi que du bonheur et de la joie. Mais je n'aurai pas connu le temps heureux des fiançailles.

Lorsque je me mis à table hier au soir, on m'apporta une dépêche de Pierre me prévenant qu'il arrivait à Paris demain matin à huit heures, et qu'aussitôt il serait ici.

— Je n'ai pas besoin de vous demander ce qu'elle dit, la dépêche, crut bon de remarquer Célie, je le vois assez dans vos yeux.

À elle seule, la nuit fut plus longue que les deux mois qui viennent de s'écouler.

Ce matin, bien avant l'heure fixée, je l'attendais déjà. Dès qu'il eut effleuré le timbre de la porte, je lui ouvris moi-même, et bien vite l'entraînai dans ma chambre.

Je m'accrochai à son cou, et le sentis si proche, que, subitement, s'éclaircit un grand doute... Si mère n'était arrivée, je crois que je l'étreindrais encore.

Me voici la veille de notre mariage. Il y a une heure, Pierre était encore auprès de moi, mais, malgré l'amour que je lui porte, malgré l'intense besoin que j'ai de lui, j'ai voulu que cette soirée fût brève, afin de me retrouver, une fois encore, seule en face de moi-même, seule avec celle qui, demain, ne sera plus.

Pour la dernière fois, j'ai dit bonsoir à père et à mère, pour la dernière fois, je suis entrée dans ma chambre, pour la dernière fois j'ai fait les gestes habituels qui précèdent le repos, et je veille, afin de commencer, consciente et avertie, ma nouvelle existence.

Insensiblement, le rêve s'est accompli, les temps sont venus. La grande lumière diffuse qu'était l'avenir, s'est précisée. Un à un, j'ai écarté les obstacles qui me séparaient de Lui. Désormais, ma vie liée à la sienne, sera tissée de jours clairs ou sombres, selon que le voudra le destin.

En ces heures silencieuses, seule en cette chambre où s'épanouirent mes premiers rêves d'enfant, je l'aime plus que je ne l'ai jamais aimé, plus que la première fois où nos

lèvres s'unirent, plus que le jour où nos deux corps s'épousèrent en une étreinte parfaite.

J'ai quitté mes amis, j'ai quitté ma famille, je me quitte moi-même, puisque demain je serai sienne. Enrichie de tout ce que je n'ai plus, je m'avance vers lui. Lui seul m'occupe, lui seul m'absorbe, et cette nuit qui ne sera pas trop longue pour songer aux joies que je veux lui donner, cette nuit pendant laquelle j'aurais voulu revivre le passé, n'est embaumée que de son souvenir et de son invisible présence.

Nous marcherons côte à côte, et je cueillerai, pour les lui offrir, les fleurs du chemin. Il sera l'axe de ma vie, vers qui convergeront mes actes et mes désirs. Il sera mon maître, au sens total du mot. Il pourra me demander toutes les immolations et tous les sacrifices, sans jamais connaître les bornes de mon amour. Et si, plus tard, me délaissant, il m'en préfère une autre, je me sens assez forte pour la lui donner.

Bientôt va paraître l'aube, incertaine et grise. C'en sera fait de mon enfance morose, de mon adolescence inquiète. Je revêtirai ma robe nuptiale, je poserai des lis sur mes cheveux, et leur candeur témoignera que nulle pensée étrangère à lui ne m'a jamais effleurée. Les heures suivront leur cours égal. Bientôt viendra celle qui nous permettra de fuir, et d'être véritablement unis.

Je passerai le seuil de sa demeure, les lampes en seront voilées de soieries légères, afin qu'il ne voie pas la rougeur de mes joues. J'entrerai seule dans notre chambre. Des fleurs qui l'orneront je joncherai notre couche. J'oindrai mes pieds de lavande, et il croira que, pour venir jusqu'à lui, j'ai couru à travers une lande parfumée. Mes cheveux, enroulés autour de ma tête, seront retenus par une seule agrafe, afin que, s'il le désire, ils s'écroulent sur lui, et l'enveloppent de leur lumineuse tiédeur. Voilée seulement d'une transparente tunique, je lui apparaîtrai comme au

travers d'une eau courante, et le parfum des narcisses se confondra avec celui de mes seins.

J'entr'ouvrirai la porte. À mon appel il viendra, avec ses yeux épris, ses mains ardentes, et seulement alors il me découvrira le mystère, le grand mystère troublant, d'où peut-être naîtra une nouvelle vie.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1-1929.